

LE BANQUIER

DE BRISTOL.

Ouvrages du même auteur.

UNE GROSSESSE	1 vol. in-8.
CORPS SANS AME	2 vol. in-8.
UNE FLEUR A VENDRE	2 vol. in-8.
LE TENTATEUR	1 vol. in-8.
LE FLAGRANT DÉLIT	2 vol. in-8.
LES PARASITES	2 vol. in-8.
LES PREMIÈRES RIDES	2 vol. in-8.
LE BATARD	2 vol. in-8.
LE NEVEU D'UN LORD	2 vol. in-8.
LA RENTE VIAGÈRE	2 vol. in-8.

Poésie.

PERVENCHES	1 vol. in-16.

Roman sous presse :

QUATRE ANS SOUS TERRE	2 vol. in-8.

Sceaux. — impr. E. Dépée.

LE BANQUIER
DE BRISTOL,

PAR

JULES LACROIX.

Horresco referens!
VIRGILE.

1

PARIS,
DUMONT, EDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.
1840.

A LA MÉMOIRE

DE MON AMI

FÉLIX DAVIN.

Poète et Romancier.

Quoi ! toujours entasser volume sur volume !
Morne Cyclope, au fond de l'antre souterrain,
Toujours dompter le fer, et le cuivre, et l'airain,
Et sous le dur marteau broyer la noire enclume !

Que le flambeau des cieux s'éteigne ou se rallume,
Courbé comme l'esclave aux pieds du souverain,
Sur un livre toujours pencher son front chagrin ;
Comme un glaive éternel toujours tenir la plume !

Et toujours sous le poids d'un monde, ainsi qu'Atlas,
Sans trêve, sans repos, criant : Hélas ! hélas !
Porter une pensée immense, grave, austère !

Le cœur parfois succombe au découragement ;
Et, sombres, l'œil tourné vers le tombeau dormant,
Nous envions les morts, tranquilles sous la terre !

« Mon cher ami, je profite de la permis-
« sion que vous m'avez donnée; je n'ai
« point oublié les histoires dramatiques que
« vous m'avez racontées sans aucune pré-
« tention littéraire ; et bien qu'elles soient
« toutes parfaitement vraies, je n'hésite
« pas néanmoins à les publier, puisqu'elles
« ne peuvent compromettre personne,

« grâce au changement de noms et aux « modifications prudentes qne je veux in- « troduire dans mon récit. Soyez bien sûr « pourtant que, malgré ma démangeaison « d'écrire, j'aurais laissé dans le silence ces « merveilleuses et tragiques aventures, si « vous n'aviez pas autorisé mes indiscré- « tions littéraires ; mais vous m'avez donné « carte blanche, et comme il vaut beau- « coup mieux raconter des choses réelles « que d'en forger à grand'peine, qui sont « presque toujours invraisemblables, je me « suis mis depuis quelque temps à fouiller « dans mes souvenirs pour extraire de ma « boîte osseuse tout ce qui pourra me four- « nir l'âme d'un roman, d'une nouvelle, ou « d'un drame.

« Je commencerai par l'histoire du Ban- « quier de Bristol, qui se déroulera sous ma « plume tout d'une venue, tout d'une pièce,

« à peu près comme vous me l'avez racon-
« tée, et sans que je me fatigue la cervelle
« à nouer une intrigue plus ou moins inex-
« tricable, espèce d'écheveau de fil em-
« brouillé par les griffes du romancier.
« Néanmoins, comme j'aurais eu beaucoup
« de peine, ce me semble, à trouver un
« sujet pareil, où le drame et la terreur
« surabondent, permettez-moi de vous re-
« mercier du fond du cœur, mon cher ami.
« En quelque lieu que vous soyez mainte-
« nant : soit que les plaisirs tumultueux de
« Londres ballottent voluptueusement votre
« existence, comme la vague agite le navire ;
« soit que les âpres montagnes d'Écosse et
« ses bruyères désertes résonnent des aboie-
« mens de votre chien de chasse, et vous
« voient jeter la mort et l'épouvante parmi
« les coqs sauvages et les grouses ; soit en-
« fin que, nouveau lord Byron, votre nature

« poétique et aventureuse vous ait fait tra-
« verser les mers pour visiter de nouveaux
« climats, vous qui aimez la vie romanesque,
« vous qui cherchez la fatigue et le péril,
« bien que la naissance comme la fortune
« vous aient fait une existence élégante et fa-
« cile parmi les splendeurs de Londres, par-
« mi cette brillante aristocratie qui subsiste
« encore dans tout son éclat, tandis que la
« nôtre est devenue bourgeoise et monte
« la garde au seuil des mairies!... oh! je vous
« le répète, ami bien cher, n'importe où
« vous soyez, mon souvenir et mon ami-
« tié vous suivent comme deux fidèles
« compagnons de route; et tous ces vo-
« lumes que j'écris pour me distraire et me
« désennuyer, je vous les dédie religieuse-
« ment, car ils sont à vous tout entiers!
« C'est vous, conteur spirituel et charmant,
« qui m'avez révélé tous ces mystères, tou-

« tes ces tragédies bouillonnantes de pas-
« sions; et mon seul regret, cher Édouard,
« est de n'avoir pas une mémoire plus
« sûre, plus tenace, car j'aurais sténogra-
« phié dans mon cerveau chaque parole,
« chaque phrase, et, malgré tout mon
« amour-propre d'auteur, je conviens que
« l'ouvrage en vaudrait beaucoup mieux.

« Mais il est temps de fermer cette lettre,
« mon cher Édouard; il est temps de com-
« mencer le récit. »

Voilà donc ma lettre close et cachetée; mais où l'adresser? c'est ce que je ne sais pas. Ainsi donc, avant qu'elle parte, on me permettra de parler un peu de l'aimable jeune homme à qui je voudrais l'envoyer. Je me dispenserai de le nommer par son nom de famille, car c'est un des plus beaux noms de la Grande-Bretagne, c'est un nom historique et qu'il suffit de prononcer pour

éveiller dans l'âme de grands et nobles souvenirs. Cet excellent jeune homme, que j'appellerai seulement Édouard, avait quitté l'Angleterre, il y a quelques années, pour explorer les côtes pittoresques de la Bretagne. Long-temps avant de le connaître, je l'avais rencontré souvent à Paris, au foyer de l'Opéra ou sur les boulevards; et sa physionomie belle et ouverte, ses manières charmantes, sa taille svelte et pleine d'élégance, m'avaient singulièrement frappé. On m'avait appris son nom, mais je n'avais jamais trouvé l'occasion de lui adresser la parole et de lier connaissance avec lui. Un jour enfin le hasard voulut que je le rencontrasse à Nantes, au moment où nous traversions l'un et l'autre le pont volant du bateau à vapeur. C'était le bateau de Paimbœuf; et le dernier son de cloche qui vibrait encore, les roues qui tourmentaient

l'onde écumante, le pilote qui tenait déjà la barre, tout nous avertissait qu'on allait partir, et qu'un retard de cinq minutes eût remis notre voyage au lendemain. Nous arrivâmes donc en même temps sur le bateau ; et, quand nos yeux se rencontrèrent, un mouvement de surprise et de joie, que nous ne pûmes déguiser, se manifesta sur-le-champ dans notre physionomie. Au bout de quelques minutes nous causions ensemble, et nos idées de jeune homme s'échangeaient aussi librement, avec autant de franchise que si nous eussions été camarades de collège et liés depuis longues années. Ce fut une traversée délicieuse et qui nous parut bien courte ; mais heureusement le but de notre voyage était le même : nous allions passer une quinzaine de jours dans un petit port de mer singulièrement pittoresque, où l'on serait heureux

de vivre loin, bien loin des agitations parisiennes et du bavardage creux, flasque, sonore, de messieurs les députés, et de leurs sonores échos les journalistes. Cette petite ville, que je ne désignerai pas d'une manière positive pour différens motifs, à moi connus, est bâtie en amphithéâtre sur un banc de rochers, dans lequel on a taillé de larges gradins, et qu'il faut escalader d'étage en étage. Les maisons, toujours propres et badigeonnées à la chaux, sont ornées de contrevents peints en vert, et respirent un air d'élégance et de bien-être qui fait plaisir à voir. Cependant il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve dans cette ville, oubliée sur la carte, toutes les aises de la vie parisienne : le luxe et la civilisation n'ont pénétré qu'à demi dans cette humble retraite, qui n'était encore, il y a quinze ou vingt ans, qu'une simple bourgade de pêcheurs. L'intérieur

des habitations n'est guère plus splendide que le dehors : les murailles des chambres sont également blanchies à la chaux ; des planches de sapin, transversalement posées, forment tout l'appareil des plafonds, à travers lesquels le bruit et la lumière pénètrent. Tout le mobilier se compose, en général, de vieilles tables tremblantes et de vieux bahuts bizarrement sculptés, que les antiquaires estimeraient fort, sans doute, mais dont l'usage est assez peu commode, et n'a rien de commun avec le confortable. Néanmoins cette ville a des souvenirs historiques : elle possède, comme tant d'autres, son vieux château féodal, garni de tourelles et de bastions, aux murailles noires et croulantes, enveloppées d'un vert manteau de lierre. C'était dans ce château, si j'en crois les traditions orales du pays, que l'infâme maréchal de Raiz, surnommé Barbe-

Bleue, assouvissait dans l'ombre ses passions hideuses et torturait les malheureuses victimes que ses débauches avaient flétries. Du haut de cette forteresse, votre œil plonge dans un lointain immense, et vous découvrez la grande mer, avec ses îles bordées d'écume et sa côte tortueuse et crénelée de rocs aigus. La petite rade, abritée des coups de vent par une langue de terre assez haute, est presque sèche à la marée basse; elle ne contient guère que des barques de pêcheurs, des chasse-marées et de frêles embarcations, chargées de moules et d'herbes marines. Le soir, en été, lorsque le couchant est pur et splendide, rien de plus délicieux qu'une promenade rêveuse et solitaire le long de cette grève déchirée et sonore, où la vague mugit incessamment contre une ceinture de roches, qui se tord comme un serpent blessé. Le soleil, qui se

couche derrière un clocher gothique, empourpre toute la surface de la mer où l'horizon vient se perdre enflammé comme dans une fournaise.

C'était là ma promenade favorite; quelquefois seul, mon Virgile à la main, ou bien accompagné de cet aimable Edouard qui n'a rien, je vous jure, de la morgue empesée et des orgueilleuses manières qu'on reproche à sa nation. Souvent le soir, après dîner, nous laissions les lovelaces Nantais soupirer machiavéliquement à l'oreille des jeunes miss crédules; puis, tandis que la contredanse se formait à grand' peine dans le salon poudreux de l'établissement des bains, et que le piano, frappé vigoureusement par un Listz de province, se vengeait de son mieux sur le tympan des auditeurs, le *gentleman* et moi, nous allions respirer au bord de la mer cette

brise tiède et pure du soir, cette atmosphère saline qui rend la force et la santé à nos poumons, qu'a viciés l'air méphitique de la capitale.

Justement à l'époque où je fis ce voyage, l'aristocratie nantaise et vendéenne abondait à l'établissement de ces bains qui sont, pour le département de la Loire-Inférieure, ce que Dieppe est dans la belle saison pour nous autres Parisiens. Chaque jour, la danse et la valse tourbillonnaient sur le plancher mal joint du salon ; on entendait du matin au soir les billes retentir et se heurter sur le drap vert tout râpé du billard. La *Gazette de France* et la *Quotidienne*, le *National* et le *Courrier français*, atteignaient à grand'peine l'heure de minuit sans avoir été déchirés en trois ou quatre morceaux, car ils ne se reposaient pas un instant, et des mains politiques les frois-

saient sans cesse : le *National* surtout me semblait cruellement chiffonné, quand il sortait d'une main vendéenne. Certes, dans cette société mouvante et fort hétérogène, il y avait matière aux observations du philosophe et du romancier : c'étaient les physionomies les plus variées, les plus étranges ; les opinions les plus folles et les plus contraires, qui s'entrechoquaient perpétuellement et carambolaient à grand bruit comme les billes d'ivoire dans la salle du billard. Au milieu de tous ces noms en *ic* et en *ec*, résonnaient cependant de temps à autre quelques noms plus rudes encore, dont l'orthographe sifflante trahissait l'origine anglaise ; parmi tous ces visages graves et pâles d'amnistiés politiques, se dessinaient parfois quelques-unes de ces charmantes figures blanches et rêveuses, comme l'Angleterre toute seule en voit naître, et

qui semblent flotter vaporeusement dans les brouillards du nord. Mais il y avait aussi par malheur bien des visages désagréables et grotesques, de prétentieux fashionables aux manières de commis-voyageurs, d'insupportables faiseurs de calembourgs qui martelaient continuellement la conversation de leur pesante et grosse équivoque. L'entretien ne roulait pas toujours sur la politique, et cela bien heureusement; car les opinions étaient fort disparates, la république coudoyait le carlisme, et les discussions auraient pu souvent sortir des limites parlementaires, dégénérer même en combats à outrance. Aussi, pour empêcher les disputes et les duels, un bon académicien, que je ne nommerai pas, assez intolérant en poésie, mais du reste fort pacifique, tâchait de ramener sans cesse la conversation dans le champ clos de la littérature.

alors la bataille s'engageait presque aussi vive, mais bien moins dangereuse ; les armes n'étaient pas toujours courtoises, mais elles ne faisaient que de légères blessures, et la seule victime dans l'escarmouche était presque toujours Alexandre Dumas ou Victor Hugo. L'Immortel, bien qu'il souffrît cruellement de ses rhumatismes aigus qui lui paralysaient tout le côté droit, n'en portait pas de moins terribles coups à ces deux nobles champions du romantisme, et, d'une voix de poitrinaire, il déclarait solennellement que Victor Hugo n'avait jamais su le français et que ce *visigoth* ferait bien d'aller à l'école pour apprendre la grammaire. En déclamant son formidable réquisitoire, cet innocent Virgile de l'empire se tournait vers moi et me regardait d'un air presque malicieux ; car il savait toute ma tendresse pour le moderne Pindare, et c'est le cœur de Victor Hugo qu'il voulait traver-

ser pour aller jusqu'au mien. Alors, quand la polémique prenait cette tournure, j'en profitais pour faire un tour de promenade avec mon nouvel ami, et nous restions à causer des heures entières au clair de lune, assis l'un près de l'autre sur des fragmens de rocher, parfois sans nous apercevoir que la mer montante écumait déjà derrière nous et nous enfermait comme dans une île.

C'est alors qu'Édouard me racontait une foule d'anecdotes, gaies ou terribles, qu'il tenait souvent de la bouche même des acteurs, et qui m'intéressaient au plus haut degré. Il avait lu plusieurs de mes ouvrages, et, voyant que j'aimais de prédilection les sujets sombres et dramatiques, il m'avait promis de m'en fournir quelques-uns, qui ne le céderaient pas en terreur à tous ceux que je pourrais imaginer.

L'académicien, dont j'ai parlé tout à l'heure, connaissait aussi mes ouvrages, c'est-à-dire il en avait lu les titres dans les annonces de journaux; et ces titres, en général fort peu orthodoxes, j'en conviens, avaient tellement ébouriffé sa pudeur académique, qu'il m'en voulait au fond du cœur et me gardait une sourde rancune, comme si je l'eusse heurté imprudemment au plus sensible endroit de son rhumatisme. Mon premier ouvrage surtout, que j'avais eu le malheur d'intituler *une Grossesse*, l'empêchait de dormir et le rendait malheureux. Il ignorait pourtant le sujet de ce livre; mais quelle fut son indignation, bon Dieu! quand il l'apprit un jour de la bouche rose et pudibonde d'une charmante Anglaise! Cette jeune dame, que mon effrayante et fiévreuse élucubration avait glacée d'épouvante, entendant

notre académicien lancer l'anathème contre mon pauvre livre, s'écria dans son langage incorrect et naïf :

— *Ah! le pauvre little boy, la pauvre petit! Quelle horror! avoir cassé lui contre un muraille! Oh! shocking!*

— Comment! interrompit avec vivacité l'académicien, il a fait une pareille abomination?... l'auteur a brisé la tête de son fils contre une muraille! Ah! je n'en suis pas étonné, il est conséquent avec lui-même...

Il fallut à la jeune dame une foule de circonlocutions anglo-françaises pour faire comprendre à l'intraitable vieillard que ce n'était point l'auteur, mais bien le héros du livre, qui, dans un transport de furieuse démence, avait jeté contre un mur le malheureux enfant, preuve vivante de son déshonneur; mais l'académicien ne

voulut rien entendre, sa fureur au contraire alla crescendo, et l'innocent romancier n'en fut pas moins traité par le poète impérial comme un père dénaturé, comme un anthropophage. Cependant l'Immortel désira connaître le sujet du drame, et, quand la jeune Anglaise se fut embarquée dans cette téméraire et scabreuse entreprise, elle comprit, mais trop tard, que la tâche était difficile, et que ses joues britanniques auraient à rougir singulièrement. Néanmoins elle poursuivit avec assez de courage l'œuvre commencée; elle traversa tant bien que mal ce terrain brûlant et volcanique; et le dénouement approchait à grands pas, de catastrophe en catastrophe, quand le vieux classique, hors de lui, oublia tout à coup son rhumatisme et se mit à gesticuler en appelant la vindicte des lois sur de pareils ouvrages. On sortait de table, le cercle

alors était complet; moi seul, peut-être, et mon ami, nous étions absens. Voici les personnages qui environnaient ce furieux énergumène : je vais tracer en passant quelques-unes de ces bizarres physionomies, qui reparaîtront plusieurs fois, sinon dans cet ouvrage, au moins dans les volumes qui le suivront. D'abord, c'est M. Smith, gros bonhomme irlandais, gras et rouge, à la figure pleine de bienveillance et de franchise; on ne peut imaginer une créature plus inoffensive et meilleure; son âme, calme et pure, est exempte de toutes ces passions orageuses qui font le malheur de l'espèce humaine. Il n'a qu'un amour : la pêche; il vous parle du matin au soir des saumons magnifiques que lui fournissent les grands lacs d'Irlande; il croit très fermement que l'homme a été créé pour la pêche, et que la pêche est

la plus complète réalisation du bonheur ici-bas. Il est simple comme un enfant ; mais ce cœur si candide est plein de ruse, de machiavélisme et de cruauté, quand il s'agit de poissons. Près de lui pose un original, caricature vivante, qui semble échappée au spirituel crayon de Grandville : c'est le contrôleur des contributions, lequel profite de sa tournée administrative pour voir le grand monde et se frotter à l'aristocratie. Son nez est rouge et tuberculeux, ses yeux glauques, sa face bourgeonnée et blafarde; un étrange sourire diabolique entr'ouvre à chaque instant ses lèvres, et découvre une rangée de dents jaunes et cassées, qui ne ressemblent pas mal aux rochers anguleux de la côte. Ce personnage, nonchalamment renversé dans un fauteuil, passe de temps à autre ses mains dans une chevelure raide et crépue, comme pour la contraindre à

friser. Il se dandine comme un petit-maître, en croisant les jambes l'une sur l'autre; et son pantalon étroit, que n'arrête point le sous-pied, se relève en grimaçant jusqu'au genou, et laisse voir la tige rabougrie de ses bottes. Son gilet, qui lui couvre la moitié du ventre, est rouge, avec des boutons de métal; son habit, jadis noir, a pris des teintes étranges et changeantes, que la plus riche palette aurait grand'peine à imiter; et le drap, rongé par un long usage, est tellement dépouillé de son tissu laineux, qu'on en peut admirer la trame et compter les fils, comme dans une toile d'araignée qu'on examine à la loupe. Ce contrôleur, qui se croit une personne d'importance, dit qu'il est venu pour voir par ses yeux si les bains de mer ont un effet salubre ou nuisible; mais il peut affirmer déja solennellement que l'eau féru-

gineuse de cette fameuse source qui tombe goutte à goutte d'une vieille roche calcaire, est parfaitement insignifiante et merveilleusement nulle (car ce monsieur a coutume de parler en accumulant les adverbes, à la façon de Mascarille). Lui, contrôleur, il a voulu, dit-il, s'assurer, toujours par ses yeux, de l'insignifiance profonde de cette eau : il en a donc bu quarante-cinq verres tous les matins à jeûn, et trente le soir avant son dîner. Il compte même en boire une plus grande quantité pour convaincre le pays de charlatanisme ou de superstition.

A quelque distance du contrôleur est assis un jeune musicien, à la figure mélancolique, aux petites moustaches noires, qui promène sur les touches du piano ses doigts fins et déliés, tandis qu'une jeune femme, blanche et rondelette, aux yeux tendres et voluptueusement cernés, le regarde et sou-

pire, en comparant dans le fond de son âme le beau dilettante à son énorme mari qui ronfle près d'elle, le menton dans la poitrine et les deux mains croisées sur le ventre. Là sont deux frères, au courage héroïque, qui ont quitté leur château et le calme d'une vie opulente pour aller bivouaquer le fusil sur l'épaule, dans les marécages et les buissons de la Vendée. Depuis quelques mois à peine ils peuvent se montrer au grand jour, et vivre librement comme les autres hommes; car ils fuyaient traqués ainsi que des bêtes fauves, et l'échafaud les attendait : enfin l'amnistie est venue pour eux comme pour les autres, et les voilà rentrés dans la vie régulière et sociale.

Il ne faut pas oublier trois ou quatre jeunes gens mis avec élégance, mais dont le costume, splendide et prétentieux, prouve assez que le bon goût n'a pas cours en province, et

que Nantes est toujours bien loin de Paris. Ces messieurs, du reste, sont de bonne famille, ils portent des noms sonores, ils sont marquis, vicomtes ou barons : seulement jamais ils ne perdent l'occasion de parler de leurs ancêtres, et de vous pendre à leur arbre généalogique.

Voilà donc à peu près tous les personnages entre lesquels s'agitait la discussion littéraire au sujet de mon infortuné roman : l'un tonnait contre l'immoralité de la vengeance que le terrible vieillard accomplit dans l'ouvrage ; l'autre déclarait la chose impossible et disait que la tête d'un homme n'avait jamais pu rien concevoir d'aussi monstrueux !..Presque tout le monde se prononçait fortement contre le choix du sujet, qui paraissait invraisemblable ; quant à l'exécution, ils la trouvaient sauvage, immorale. Heureusement je savais que la plu-

part des orateurs n'avaient pas lu mon livre, et qu'ils désiraient tous plus ou moins complaire à l'auguste représentant des Quarante: ils l'écoutaient comme un oracle et le proclamaient un génie, lui qui n'avait jamais écrit que des notices, des préfaces et des bouquets à Chloris, dont les plus savans bibliophiles parvenaient à peine à déterrer quelques feuilles poudreuses parmi ces masses de chefs-d'œuvre inconnus qui n'ont pas vingt ans, et qui sont déjà plus morts, plus oubliés, que si vingt siècles eussent passé sur eux.

Parmi toutes ces voix ardentes à m'accuser, aucune ne s'élevait pour me défendre, lorsque au retour de la promenade, je rentrai dans le salon avec mon jeune ami. Le bruit des conversations tomba tout-à-coup à mon approche, comme le fracas de la tempête devant Neptune, avec

cette différence, que je n'étais point venu pour calmer l'orage : je ne savais pas même ce dont il s'agissait. Les plus animés contre moi se turent par bienséance; mais l'académicien, qui trouvait sans doute l'occasion bonne pour m'attaquer sans péril et me donner le dernier coup de massue, m'interpella vivement, et me demanda sans autre préambule, — où diantre j'avais déniché un vieillard de la sorte, et depuis quand les maris se vengeaient comme des cannibales? Bien que le titre foudroyant de mon livre n'eût pas été prononcé, je compris tout de suite que la *Grossesse* était de nouveau sur le tapis, et je priai l'Immortel de vouloir bien formuler plus nettement son interrogatoire.

— Fort bien! monsieur, dit-il, en appuyant avec force contre sa cuisse souffrante une peau de chat sauvage, qui ne

l'abandonnait jamais. Nous allons discuter logiquement, moralement, grammaticalement. Je commencerai par vous dire, — et ces Messieurs, ces Dames seront de mon avis, je pense, — que le roman, comme la pièce de théâtre, doit être une peinture fidèle des mœurs. Il ne faut point d'excentricité, monsieur, point d'exception, mais des cacactères généraux et qui soient dans la nature, comme *l'Avare*, le *Tartuffe*, et tant d'autres chefs-d'œuvre que MM. les romantiques n'ont jamais lus. Un ancien disait avec raison en parlant de la comédie : « *Castigat ridendo mores* », et nous devons, nous autres modernes.....

— Pardon, monsieur, interrompis-je, votre citation latine est fort exacte, mais elle ne peut servir d'épigraphe à mon livre : je n'ai point voulu faire rire, et je crois très fort qu'on peut aussi bien châtier les

mœurs avec le fouet sanglant de la satire, qu'avec la raillerie fine et déliée d'Horace. Mais il me semble que tout-à-l'heure la discussion n'avait rien de littéraire, et qu'on n'agitait pas la prééminence d'un genre sur un autre?... l'entretien était philosophique : il roulait sur mon pauvre livre qu'on taxait d'immoralité!... Car, si mes oreilles ne m'ont point trompé, Monsieur, c'est bien ce dernier mot qui tonnait dans votre bouche quand je suis entré tout-à-l'heure.

— Je ne le nierai pas, Monsieur, répondit l'académicien en frottant contre son épaule la peau de chat sauvage avec une impatience convulsive. Je ne prétends point rétracter l'expression sévère dont je me suis servi pour stigmatiser des ouvrages qui sont la plaie de notre société : la morale en souffre autant que le bon goût, *et la chûte du goût,* c'est *la chûte des mœurs.* Je

dis qu'avec la meilleure intention peut-être vous avez calomnié dans ce vieillard la vieillesse et l'humanité tout entière. Je sais très-bien, Monsieur, tout ce que souffre un honnête homme, quand un fat est venu l'outrager dans son honneur de père et de mari; mais que diantre! ce n'est pas une raison pour se venger comme un tigre! Que dis-je, un tigre!... Non, Monsieur, cet animal féroce ne se vengerait pas de la sorte : il dévore sa victime, mais il ne la torture pas, il ne lui mange pas le cœur fibre à fibre... il le mange d'un seul coup, parce qu'il a faim, et il est dans son droit. Mais votre vieillard! c'est bien autre chose qu'un tigre! il compte les battemens de l'artère, il jouit de sentir le cœur qui palpite et tressaille entre ses dents cruelles!... et cela fait horreur! Cela, Monsieur, n'est pas vrai et n'est pas vraisemblable, c'est d'un épouvan-

table exemple, je ne dis pas seulement pour la jeunesse studieuse et littéraire, mais encore pour les maris qui sont en fort grand nombre, et qui pourraient, dans une circonstance pareille, avoir une idée pareille et l'exécuter, grâce à l'infernale recette que leur fournit ce roman.

L'assertion de M. l'académicien me parut assez hyperbolique et passablement exagérée; je trouvai qu'il serait presque aussi juste d'accuser mon ouvrage des crimes affreusement bizarres que la vengeance peut imaginer, aussi juste de me rendre éditeur responsable de tous ces crimes, que d'accuser la tragédie grecque d'Agamemnon, chaque fois qu'une Clytemnestre bourgeoise, aidée d'un Égistre bourgois, empoisonne avec de l'arsénic ou du vert-de-gris, le malheureux époux qu'elle a trompé.

— Enfin, monsieur, je vous en conjure,

répétait l'académicien qui me retirait à chaque instant la parole, je vous en prie, où donc avez-vous vu une chose semblable? un vieillard semblable? un mari semblable?...

Je lui répondis, pour satisfaire sa curiosité, qu'en effet de pareilles natures étaient rares, mais qu'elles n'étaient malheureusement pas impossibles; et partant de ce principe, je lui racontai brièvement quelques aventures beaucoup plus hideuses et qui suffisaient pour justifier la vraisemblance de mon récit, lequel n'était, après tout, qu'une fiction, un rêve, un délire, comme il en passe de temps à autre dans l'imagination fiévreuse des malades et des romanciers. Je lui dis que je voyais très-souvent, à Paris, dans la très-belle et très-bonne société, un homme fort spirituel et fort connu, qui, sans avoir fait précisément la

même chose que M. *d'Escas*, avait, dans une situation presque analogue, accompli ténébreusement une vengeance qui aurait dû l'envoyer au bagne de Toulon avec les fers aux pieds. Du reste, je fis bon marché de mon livre, et je convins franchement qu'il était d'une nature beaucoup trop frénétique, que les personnages avaient trop souvent l'écume à la bouche et rugissaient quand il fallait parler un peu haut; qu'ils fermaient les poings et frappaient du pied, et que leurs dents grinçantes s'entrechoquaient quand la situation devenait dramatique. J'avouai de la meilleure foi du monde, que c'était là sans doute un défaut, un défaut grave, mais qu'il en fallait accuser la jeunesse et la fougue d'un cœur où le sang brûle et court trop vite ; que c'est parfois un tort ou un malheur d'être calme et trop sage quand on n'a pas vingt-cinq

ans, et que la jeunesse est un défaut dont on se corrige trop promptement, hélas! J'ajoutai qu'en littérature chacun avait son genre et son penchant, que l'un aimait l'analyse, l'autre le drame; et que pour moi, à tort ou à raison, quand j'écrivais un roman, j'avais toujours la fâcheuse habitude de me croire sur le théâtre, en face de la rampe, et devant un public engourdi qui veut qu'on le réveille, et qui vous demande des scènes émouvantes et pleines d'action: au théâtre, il faut, ce me semble, frapper plutôt fort que juste, et plutôt franchir les bornes de la vérité que ne pas les atteindre et rester bien loin en deçà.

Mais je m'aperçus bientôt que je m'écartais sensiblement de la question et que je ne répondais pas d'une manière satisfaisante à l'accusation d'invraisemblance et d'immoralité; il est vrai que ce n'étaient pas

les seules critiques que m'adressassent les personnes qui m'entouraient, et c'est là ce qui m'avait fait sortir malgré moi du cercle où mon redoutable antagoniste avait voulu m'enfermer. Mais l'un criait à haute voix que les romans d'action étaient bons pour les portières et que l'analyse avait seule quelque prix; l'autre voulait des romans historiques, des corselets d'acier, des pourpoints de velours et de soie, et méprisait profondément le frac noir et le chapeau rond.

— Je n'aime pas les émotions fortes....: soupirait une dame en approchant de ses narines un flacon de sel anglais. Les émotions me font mal aux nerfs. Paul et Virginie, à la bonne heure, Paul et Virginie!

Je ne pouvais m'empêcher de trouver l'exclamation fort ridicule, car jamais livre ne fut plus émouvant, plus triste et plu

lugubre, malgré toute sa fraîcheur, que cet admirable roman de Bernardin de St-Pierre.

Une autre dame voulait absolument des mémoires et des voyages : elle voulait s'instruire, et ne pouvait supporter toutes ces fictions creuses qui ne laissent rien dans l'intelligence; une autre, qui n'ouvrait pas la bouche sans faire une faute de français, appréciait uniquement les ouvrages de haute portée, comme elle les appelait, les romans de philosophie et de style, les ouvrages graves qui font penser et développent les facultés de l'âme et de l'esprit.

Comme il est matériellement impossible de satisfaire tout le monde et d'arborer à la fois tous les drapeaux, je crus devoir choisir un seul adversaire, et je m'adressai à l'Immortel qui, malgré toute sa bonne

volonté, n'avait pas la voix et les poumons assez forts pour se faire entendre au milieu de tout ce caquetage; mais en me tournant vers lui, je m'aperçus qu'il avait engagé sans doute une autre discussion avec mon ami Edouard: ils parlaient ensemble à demi-voix et souvent d'une manière assez vive. Edouard, bien qu'il eût quelque peine à s'exprimer correctement en français, trouvait toujours le moyen de rendre clairement ses idées, et son langage était chaud, pittoresque, incisif, autant que la parole de son docte adversaire était lourde, diffuse et banale.

Edouard, qui ne voulait point se donner en spectacle et qui ne prétendait pas du tout faire l'orateur, avait pris à part l'académicien pour soutenir avec lui la controverse, et le convaincre par une foule de récits et d'anecdotes, que souvent ce qui pa-

raît impossible est réel, et que les combinaisons les plus noires des romanciers et des dramaturges n'atteignent point quelquefois toute l'horreur de la vérité. Il venait de raconter à l'académicien un fait, qui, sans doute, était bien sombre et bien étrange, car le vieux fossile avait laissé tomber de surprise la peau de chat qui lui couvrait la cuisse, et, l'œil fixe, la bouche béante, les narines démesurément ouvertes et le front tout chargé de rides, il regardait son interlocuteur avec un air d'inquiétude et d'effroi.

— Et vous avez vu cela, Monsieur? dit-il d'une voix altérée.

— Oui, Monsieur, répondit le jeune Anglais.

— Et vous étiez à Londres, dites-vous, quand la chose est arrivée...

— Oui, Monsieur, j'étais à Londres.

— Et vous avez connu la victime! reprit l'académicien en croisant les bras avec une expression de profonde pitié, vous l'avez connue, Monsieur?...

— Parfaitement.

— Mais non... je ne puis croire... qu'un homme soit assez féroce, assez monstrueusement organisé pour forger une vengeance... .

— Et encore, Monsieur, interrompit Edouard, je ne vous ai pas dit toute cette vengeance dans ses affreux détails; vous ne savez que le fait absolument nu et dégagé de ses circonstances dramatiques. Au surplus cette histoire, toute lugubre qu'elle est, n'est rien encore auprès d'une foule d'autres où je suis plus ou moins mêlé: elles vous prouveraient, Monsieur, qu'il se passe chaque jour, à chaque heure, au sein de notre société, si calme et si bourgeoise

en apparence, oui, Monsieur, qu'il se passe d'épouvantables drames, pleins de terreur, de larmes et de sang, que le public ignore presque toujours, et qui parfois se jouent entre deux personnages sans un seul spectateur.

Tandis que nous sommes bien tranquillement assis dans notre grand fauteuil, auprès d'un bon feu qui flambe, entourés de toutes les ressources du bien-être et du confortable, qui nous dit, Monsieur, que tout près de nous, sous nos pieds ou sur notre tête, il ne se joue point dans la chambre voisine une tragédie aussi noire, aussi funèbre que *Richard d'Arlington* ou *Antony!* Pour moi, je crois tout possible; tout est dans la nature!.. Tout, par conséquent a droit de cité dans l'art et la poésie; toutes les passions de l'homme, les plus nobles comme les plus basses, réclament un peintre, et vous avez

tort, je crois, de dire que la peinture du vice est chose dangereuse. C'est l'apologie du mal qui serait un crime et qui aurait de funestes résultats ; mais quand on prend la plume ou le pinceau pour flétrir la corruption et la châtier, on fait une action bonne et louable, qui profite à la société entière. Il suffit, n'est-ce pas, de représenter la vertu belle et charmante comme elle est, pour la faire aimer? De même, Monsieur, on n'a qu'à montrer le vice avec ses traits hideux et repoussans, pour le faire haïr et mépriser de tous.

— C'est vrai, c'est vrai, disait l'académicien avec une certaine préoccupation, je n'en disconviens pas ; mais il y a des bornes qu'il ne faut point franchir.

— Il faut être réel quand on peint la réalité, continua le jeune Anglais. Quant à moi, j'ai lu l'ouvrage que vous incriminez si fort,

et je n'y vois rien qui m'étonne et me scandalise. Richardson, qui est le plus moral des écrivains, ne se fait pas faute de mettre en action les abominables pensées de Lovelace; et je trouve fort singulier qu'on veuille absolument proscrire du théâtre et du livre tout ce qui n'est pas couleur de rose et parfaitement vertueux. L'histoire que je viens de vous raconter en quelques mots, est une des facettes nombreuses de la société, c'est une des fibres du cœur humain : c'est la fibre de la haine et de la vengeance, j'en conviens, Monsieur; mais, hélas ! cette fibre est une des plus vibrantes de notre cœur, et c'est l'amour qui la fait souvent tressaillir.

La discussion était devenue générale; seulement l'académicien, Edouard et moi, nous formions une espèce de trio, un aparté qui ne se mêlait pas aux bavar-

dages de nos voisins. Bientôt l'académicien, qui frissonnait encore du récit qu'on venait de lui faire, laissa tomber la conversation et demeura plongé dans une rêverie profonde. Je profitai de cette bienheureuse pause pour m'esquiver du salon qui bourdonnait comme une ruche d'abeilles; mais, avant de sortir, j'avais fait signe à mon ami : il se hâta de me suivre, et nous allâmes faire un nouveau tour de promenade sur le bord de la mer, qui étincelait déjà aux rayons de la lune comme un vaste miroir d'argent.

Alors je questionnai Edouard, et je le priai de me faire cette confidence terrible qui avait eu le pouvoir de remuer un cœur d'académicien : il me répondit qu'il était prêt à me satisfaire, et, tout en marchant, voici l'histoire qu'il m'apprit.

Cette histoire, je me la rappelle encore

parfaitement, comme toutes celles qu'il m'avait déja racontées et qu'il me raconta depuis dans nos longues promenades du soir. On n'a pas oublié peut-être tout à fait un récit mélancolique et sombre que je publiai l'an dernier sous le titre du *Neveu d'un Lord:* ce récit, je le tenais avec presque tous ses détails, de la bouche d'Edouard; il m'avait permis de l'imprimer en changeant le lieu de la scène et les noms des personnages. Je ferai la même chose encore pour l'histoire qu'on va lire, la même chose pour toutes les autres anecdotes que je compte rédiger successivement et livrer au public, puisque Edouard m'a dit que je pouvais le faire sans indiscrétion.

Maintenant, voici l'histoire du Banquier de Bristol; c'est mon ami qui parle.

HISTOIRE

DU BANQUIER

DE BRISTOL.

LE CŒUR HUMAIN.

Horresco referens.
VIRGILE.

Dites! quel est celui de nous le moins perdu,
Le meilleur!... qui, plongeant dans son âme profonde,
Cette orageuse mer que rarement il sonde,
N'en remonterait point souvent, pâle, éperdu!

Qui n'a pas frissonné lorsqu'il est descendu
Dans ce gouffre, où parfois quelque chose d'immonde
Passe rapidement comme une ombre sur l'onde,
Comme un nuage noir sur la plaine étendu!

Oh! si chaque penser monstrueux et difforme
Dans l'abîme d'un cœur allait prendre une forme,
Et soudain jaillissait du ténébreux volcan!!...

Macbeth! nous verrions tous, dans nos rêves de flamme,
S'agiter un poignard, luire une ardente lame,
Et nous irions peut-être assassiner Duncan!

I

C'est une histoire toute récente que je vais vous raconter ; les principaux personnages existent même encore ; mais, comme je vois fort peu de chances pour que vous les rencontriez dans le monde, je ne modifierai que bien légèrement leur physionomie et leur nom.

Il y a quelques années, quand la guerre

civile semblait devoir se rallumer en Vendée, le vicomte de Cormon, vieillard septuagénaire dont le cœur brûlait encore d'un ardent royalisme sous les glaces de l'âge, écrivit à son fils aîné une lettre qui malheureusement fut égarée et faillit les compromettre tous deux. Ce fils, nommé Frédéric, pouvait avoir une trentaine d'années ; il était chef d'escadron dans un régiment de hussards, et, malgré les sollicitations pressantes de son père il n'avait pas voulu encore donner sa démission et quitter le service. Cependant ce jeune homme, à l'âme toute vendéenne, n'attendait que l'occasion pour jeter le masque dont il avait cru devoir se couvrir encore : cette occasion arriva enfin. La duchesse de Berry était dans le Bocage ; elle faisait un appel à tous ceux dont les ancêtres avaient combattu autrefois pour

la cause royale. Mais, comme vous savez mieux que moi tous les détails politiques de cette malheureuse échauffourée, je m'abstiendrai d'en parler plus long-temps : vous saurez seulement qu'un beau jour Frédéric envoya sa démission au ministre de la guerre, en cherchant toutefois à la motiver, et prétextant une faiblesse de poitrine qui nécessitait un voyage en Italie. Néanmoins ce ne fut pas la route de l'Italie que prit le jeune militaire : il alla rejoindre son père, qui demeurait à quelque distance de Nantes dans un vieux château patrimonial tombant presque en ruines. Le vicomte de Cormon, qui jouissait avant la première révolution d'une fortune considérable, avait perdu la plus grande partie de ses biens lors de son émigration. Frédéric n'était point le seul fils du vicomte : M. de Cormon en avait un autre plus jeune de

cinq ou six ans, qui n'avait pas encore choisi d'état. Ce dernier, nommé Henri, se destinait à la diplomatie, quand les journées de Juillet vinrent l'arrêter dans son projet et lui ôter toute chance de réussir sous le nouveau gouvernement. Il n'était pas ambitieux, il se résigna donc avec courage, et renonça presque sans regret à une carrière brillante, mais remplie d'agitations, d'intrigues et d'inquiétudes. Henri de Cormon avait l'esprit grave et studieux; il aimait passionnément la lecture, le dessin et la musique, et toutes ses heures s'écoulaient délicieusement dans l'étude et le silence de la vie méditative. Mais l'âme de ce jeune homme, bien que pure et calme encore à l'âge où nous avons déjà perdu presque toutes nos illusions, cette âme était ardente et pleine de passions fortes, qui pouvaient éclater d'un moment à l'autre.

Comme le château du vicomte de Cormon n'était distant de Nantes que de trois ou quatre lieues, il était rare, lorsque Henri montait à cheval, qu'il n'allât point passer quelques heures à la ville : il y connaissait beaucoup de monde ; mais, depuis quelque temps, il refusait toutes les invitations qu'on s'obstinait à lui faire, et la maison de M. Wood, banquier, était la seule à peu près qu'il fréquentât. Ce M. Wood jouissait d'une excellente réputation ; c'était la délicatesse et la probité même ; mais, à la suite de la révolution de juillet, ayant été forcé de rembourser en quelques jours des fonds considérables, il s'était brusquement trouvé dans un extrême embarras et sur le point de faire faillite. Cependant, je vous le répète, M. Wood serait mort mille fois avant de se résoudre à porter le moindre préjudice aux personnes qui lui avaient confié

leur fortune. Mais, à cette malheureuse époque, l'avenir semblait si gros d'orages, les affaires commerciales et financières avaient éprouvé une commotion si violente, que les plus honnêtes gens n'étaient pas sûrs du lendemain, et se voyaient obligés parfois de succomber après la plus longue et la plus héroïque résistance. D'abord, M. Wood, malgré ses poignantes inquiétudes, eut l'espoir de sortir du gouffre où l'avait plongé une catastrophe que toute la prudence humaine n'aurait pu prévoir: il écrivit à ses correspondans de Paris et de Londres. Plusieurs d'entre eux le connaissaient depuis longues années et lui avaient toujours témoigné beaucoup d'estime et d'affection; mais, comme dit le poète latin: *Donec eris felix*... Vous savez le reste, tant qu'on est riche, on a des amis, c'est-à-dire, tant qu'on n'a pas besoin d'eux;

quand vient le malheur, c'est autre chose, et ce qu'on a de mieux à faire dans ce cas-là, c'est de ne rien demander et de mourir. M. Wood pensait bien à peu près comme moi là-dessus, et certes un coup de pistolet l'eût promptement tiré d'affaire; mais il ne croyait pas qu'un galant homme pût se dérober par la mort à d'impérieux engagemens d'honneur. Il est vrai que, en réunissant tous les débris de sa fortune, mon brave compatriote aurait eu de quoi payer toutes ses dettes; mais il avait une fille, une fille chérie, et qu'il aurait laissée, pauvre orpheline, sans appui, sans ressources.

Elisa venait d'atteindre sa dix-huitième année. Certes, on aurait pu voir une beauté plus majestueuse et plus régulière; mais que de grâces, que de souplesse, que d'élégance dans toutes ses poses, dans tous ses mouvemens! Son teint, éblouissant de blan-

cheur, avait la transparence de l'albâtre; ses cheveux, d'un blond pâle et doré, donnaient à sa physionomie une expression incroyable de douceur; une bouche fine et souriante, où brillait une rangée de perles (pardonnez-moi la métaphore, mais elle est parfaitement exacte); de grands yeux, d'un bleu tendre et velouté; un cou de cygne, aux molles et voluptueuses ondulations : tout en elle avait quelque chose de vaporeux et de féerique qui faisait doucement tressaillir le cœur, et qui charmait à la fois les yeux et l'âme. Cette jeune personne avait reçu l'éducation la plus soignée; elle chantait d'une manière ravissante, en s'accompagnant elle-même, et les morceaux les plus difficiles de la musique moderne, qu'elle déchiffrait à première vue, n'empêchaient point ses doigts fins et déliés de courir le plus agilement du monde sur les

touches du piano. Elle aimait beaucoup la poésie, surtout celle des poètes du Nord : les fraîches et délicieuses fictions de Shakespeare, l'harmonie fantastique et sombre d'Ossian, la plongeaient dans une profonde rêverie, pleine d'extase et d'ineffables jouissances. Elisa était fort jeune quand elle avait perdu sa mère, et, depuis douze ans que son père était venu s'établir à Nantes, elle avait toujours vécu seule avec lui, et près d'une vieille gouvernante qui la chérissait comme une véritable mère chérit sa fille. M. Wood, qui ne voulait point alarmer inutilement Elisa, ne l'avait point informée du mauvais état de ses affaires ; bien qu'il eût le désespoir dans l'âme, il essayait de prendre devant elle un visage calme et riant; mais il avait beau se contraindre, Elisa, clairvoyante et pleine de sollicitude, n'avait pas tardé à s'apercevoir que le front

de son père était chargé de nuages. Maintes fois, quand il se croyait seul, elle l'avait surpris morne et le front penché sur sa poitrine, murmurant quelques paroles sourdes et poignantes. Elle avait bientôt deviné la cause de cette mélancolie sombre; mais, craignant d'augmenter le chagrin de son père en lui faisant comprendre qu'elle savait tout, Elisa s'était long-temps efforcée de contenir au fond de son cœur les angoisses qui l'oppressaient. Mais un soir qu'elle était seule avec M. Wood, la conversation prit une telle tournure, que le père et la fille crurent devoir cesser enfin de se tromper l'un l'autre, et se confier leur douleur.

On était dans les dernier jours de décembre; une pluie fine et glaciale, qui n'avait pas cessé de tomber depuis le matin, attristait la soirée et portait dans l'âme un

profond découragement; par intervalles, cette pluie redoublait de violence, et, fouettée par d'impétueuses raffales, venait bruire contre les vîtres; le vent s'engouffrait avec force dans les corridors et les cheminées; le ciel, où reluisait par moment une lune pâle et blafarde, était parsemé de gros nuages noirs qui traversaient l'atmosphère avec la rapidité d'un cheval au galop.

Elisa ne quittait point des yeux le visage de son père : il était silencieux, grave et douloureusement préoccupé; de temps à autre, il laissait échapper quelques paroles banales et insignifiantes, comme pour empêcher Elisa de remarquer l'altération de sa physionomie, et mieux cacher ce qu'il avait au fond de l'âme. Cependant il n'était point assez profondément absorbé dans ses réflexions, pour ne pas voir

qu'Elisa le regardait avec une expression de tristesse indéfinissable, et que de longs soupirs s'échappaient continuellement de sa poitrine.

—Chère enfant, lui dit-il avec une grande douceur, en l'attirant vers lui pour l'embrasser, qu'est-ce que tu as donc? Comme tu es sérieuse aujourd'hui! Serais-tu donc souffrante?...

— Non, mon père, balbutia-t-elle.

— Mais qu'as-tu donc, au nom du ciel? Toi qui as toujours le sourire sur les lèvres, il faut en vérité que tu sois malade?...

— Plût à Dieu que je le fusse! répondit Elisa avec des sanglots dans la voix. Plût à Dieu que ce fût la cause de mon chagrin, je serais bien moins malheureuse!...

Et cette dernière phrase, elle la pro-

nonça d'une manière si vague et si indistincte, que son père l'entendit à peine et crut avoir mal compris.

— Que dis-tu, Elisa? tu parles de malheur!..... ah! pauvre chère enfant, tu ne dois pourtant pas le connaître... Puisses-tu ne le connaître jamais!

Et le front du père se rembrunit encore; sa tête retomba sur son sein; ils restèrent quelque temps sans parler l'un et l'autre.

La pendule venait de sonner neuf heures. Elisa, qui depuis quelques minutes suivait la marche de l'aiguille sur le cadran, tressaillit légèrement quand le premier coup résonna sur le timbre.

— Il va venir! pensa-t-elle. C'est son

Puis elle sonna vivement. Un domestique

parut : la jeune personne lui dit de ranimer le feu qui commençait à s'éteindre.

Cependant une heure encore s'était écoulée, et personne n'arrivait. Elisa devenait plus triste, et quelques larmes brillaient dans ses yeux, elle paraissait en proie à une violente agitation ; elle se levait et se rasseyait continuellement ; elle ouvrait la porte, puis une fenêtre, sous prétexte que la chambre était pleine de fumée ; et, malgré la pluie froide et le vent piquant qui lui fouettait le visage, elle demeurait bien long-temps accoudée sur la balustrade en fer de la croisée. Elle prêtait l'oreille avec une extrême attention, et chaque fois qu'un roulement de voiture ou le galop d'un cheval retentissait dans le lointain, le sang battait plus vite dans ses artères et son cœur bondissait avec plus de force.

M. Wood, toujours assis dans le même

fauteuil, au coin de la cheminée, restait immobile, le front dans ses deux mains, les coudes sur ses genoux.

Mais le vent qui entrait avec impétuosité dans l'appartement, le bruit des rideaux agités, la flamme des bougies qui vacillait à chaque raffale, arrachèrent enfin M. Wood à sa torpeur léthargique. Il releva brusquement la tête, et, voyant sa fille muette et penchée à la fenêtre, il lui dit, avec une inflexion pleine d'un tendre reproche :

— Elisa, que fais-tu donc? rester ainsi la tête nue, au grand air, par ce temps effroyable? Mais tu veux donc gagner une fluxion de poitrine!

Elisa n'entendit point sans doute, car elle ne bougea pas de la fenêtre. Alors, M. Wood se leva, courut à elle, et lui prenant doucement la taille, il lui baisa le

front et la supplia de rentrer dans la chambre.

Lorsque Elisa tourna la tête vers son père, celui-ci s'aperçut qu'elle avait pleuré, et la serrant dans ses bras avec une douloureuse tendresse, il la conjura de lui dire ce qu'elle avait.

— Il ne vient pas!..... murmura-t-elle d'une voix faible et voilée.

— De qui parles-tu, ma fille? nous n'attendons personne.

— Personne... répondit-elle avec hésitation. Tu sais, mon père, qu'il vient toujours dans la soirée...

— Ah! M. Didds? répliqua distraitement le banquier, en secouant la tête avec amertume. C'est vrai, il avait coutume de venir dans des temps meilleurs; mais, que veux-

tu, c'est le monde! la vue du malheur fait fuir...

M. Didds était un riche capitaliste qui, sept ou huit ans auparavant, s'était vu plongé tout à coup dans un embarras extrême, dont M. Wood l'avait tiré généreusement aux dépens de sa bourse et de son crédit. Il était donc bien naturel que, dans des circonstances pareilles, M. Wood s'adressât tout d'abord à celui qu'il avait obligé; mais il ne reçut pour tout service qu'une réponse vague et hypocrite qui voulait dire : Mon cher Monsieur, ne comptez pas sur moi; j'ai de l'argent, mais je ne veux pas le risquer: les temps sont durs; quand on a eu l'esprit de faire sa fortune, il faut bien se garder de la compromettre. La conduite de M. Didds avait été parfaitement logique et d'accord avec une telle réponse : il avait tout à coup cessé de voir M. Wood, et s'était mis en

route pour Bordeaux où l'appelaient, disait-il, d'importantes affaires.

Mais quand Élisa murmurait d'une voix si triste : il ne vient pas! ce n'était point du tout M. Didds qui occupait sa pensée. Henri de Cormon avait aussi l'habitude de faire au banquier de fréquentes visites. Ils s'étaient liés bientôt assez intimement, malgré leur inégalité d'âge ; et M. Wood éprouvait un grand plaisir à causer avec ce jeune homme instruit et distingué, qui n'avait rien de la morgue aristocratique qui rend insupportables presque tous les hobereaux de province. M. Wood avait d'excellentes manières et l'esprit fort cultivé ; et quand bien même il n'aurait pas eu pour fille la plus charmante des créatures, on aurait pu concevoir sans trop de peine qu'Henri recherchât la société d'un homme agréable et plein d'instruction. Mais un ai-

mant plus fort et plus irrésistible l'entraînait vers cette maison où, depuis plus d'une année, il avait coutume de venir passer chaque jour une heure ou deux. Il accompagnait Élisa, dont la voix douce et vibrante s'harmoniait merveilleusement avec celle d'Henri qui était grave, profonde et passionnée. Quelquefois, ils lisaient ensemble quelque pièce de Shakespeare, et ses beaux vers les enflammaient d'enthousiasme : M. Wood, quand ses affaires lui donnaient quelque loisir, en profitait pour venir écouter la lecture et les chants délicieux de ces deux jeunes gens. Jusqu'alors il avait vu sans inquiétude naître et grandir leur affection mutuelle; il n'avait jamais songé que cette amitié pure et tranquille pouvait devenir de l'amour, et se transformer en orage dans ces jeunes cœurs. D'ailleurs, M. Wood avait le caractère le plus

confiant du monde; il était froid, calme, d'une nature grave et réfléchie; il pensait, en jugeant d'après lui-même, que l'amour est une flamme qu'on a toujours la puissance d'étouffer, quand il n'est point d'accord avec le devoir. Henri de Cormon était d'une vieille famille, noble et aristocratique : suivant toute apparence, jamais son père ne lui permettrait d'épouser une femme née au sein de la bourgeoisie. Les intentions du vicomte à l'égard de son plus jeune fils, étaient même assez généralement connues : on savait qu'il lui destinait la fille d'un gentilhomme vendéen qui venait de périr dans une escarmouche, où presque tous les chouans qu'il commandait avaient également succombé. Bien que ce chef vendéen n'eût qu'une fortune médiocre, le vicomte de Cormon était fier de contracter une alliance avec la famille d'un si brave roya-

liste, et son plus grand désir était de voir l'un de ses fils uni bientôt à cette noble et malheureuse orpheline. De son côté, M. Wood avait formé des engagemens qui ne lui permettaient plus de disposer de sa fille: un de ses cousins, M. Samuel Walthon, banquier comme lui, et qui demeurait à Bristol, avait reçu de M. Wood la promesse formelle que sa fille n'épouserait point un Français; car M. Walthon était un de ces entêtés personnages bouffis de préjugés et de haine nationale, un de ces originaux qui veulent que l'Angleterre et la France soient toujours en guerre, un de ces politiques, furieux de voir que les deux peuples sont parfaitement d'accord et ne demandent qu'à se donner la main. D'ailleurs, M. Walthon avait un fils plus âgé qu'Élisa de trois ans, et ce jeune homme, qui venait de terminer ses études, voyageait,

en attendant sa vingt-et-unième année, pour épouser la femme qu'on lui destinait. Jamais pourtant le fils de M. Walthon n'était venu à Nantes, il n'avait jamais vu Elisa, et malgré l'adorable portrait que son père lui avait fait de cette jeune personne, il n'attendait pas l'époque de son mariage avec une bien vive impatience. M. Walthon avait plus d'un motif pour désirer cette union ; bien qu'il n'aimât point M. Wood, et qu'il n'en fût guère aimé, il n'ignorait pas qu'un intérêt puissant les engageait l'un et l'autre à faire une pareille alliance : un de leurs oncles était mort sans enfans et leur avait laissé un assez riche patrimoine, qui ne devait pourtant leur appartenir que si leur fils et leur fille se mariaient ensemble. C'était la volonté expresse du testateur ; et si cette condition n'était pas remplie, la fortune devait passer à des collatéraux qui la

convoitaient avec ardeur, espérant toujours qu'un accident imprévu, et peut-être la mort de l'un des futurs époux, viendrait rendre cette clause du testament inexécutable.

Cependant, M. Wood voyait avec une secrète inquiétude le temps fixé pour ce mariage approcher rapidement; non pas qu'il eût de fâcheuses préventions contre le fils de son cousin, mais il craignait vaguement que les passions irritables et sombres de M. Walthon ne fussent en germe dans le cœur du fils. Il prévoyait que le jour venu d'embrasser sa fille pour la dernière fois, la séparation serait rude et douloureuse; par instant même, il tressaillait en pensant que sa chère Elisa, jusqu'alors si heureuse auprès de lui, quitterait le foyer paternel pour entrer dans une famille où le malheur l'attendait peut-être.

Car le calme et le bonheur domestiques n'avaient pas régné toujours dans le ménage de M. Walthon : une catastrophe épouvantable marquait dans sa vie comme une tache noire; des bruits étranges l'accusaient de n'avoir pas été complètement étranger à la mort de sa femme; mais ces bruits, d'une nature vague et mystérieuse, ne semblaient pas exempts d'exagération. Néanmoins, une chose était certaine, personne à Bristol ne l'ignorait : M. Walthon avait épousé autrefois une femme d'une beauté remarquable, qu'il aimait éperdument, bien qu'elle n'eût jamais eu d'amour pour lui. Cette femme, qui était d'humeur légère et imprudente, avait donné plusieurs fois des sujets de jalousie à M. Walthon, dont la nature ombrageuse était disposée toujours à soupçonner le mal. Après quelques années de mariage mé-

diocrement heureuses, Madame Walthon, qui semblait fuir la présence de son mari, avait conçu pour lui tout à coup une aversion profonde, et l'on assurait alors que des scènes violentes se passaient continuellement dans la maison du banquier. Enfin, Madame Walthon, qui dépérissait à vue d'œil, ne cessait pas de pleurer; elle était pâle, faible, amaigrie. Comme elle ne sortait plus, comme son mari ne la conduisait jamais au bal ni au spectacle, on se disait à l'oreille qu'il la tenait renfermée par jalousie; et parfois on l'apercevait se promenant seule, la tête penchée, sur une terrasse en pierre garnie de quelques fleurs et de plantes grimpantes. Elle avait toujours un livre à la main, mais elle ne lisait pas ; sa physionomie exprimait une douleur morne et profonde. Tout à coup la pauvre femme avait cessé de paraître même sur la ter-

rasse; des jours, des mois, s'étaient écoulés; et un matin, quand l'aube commençait à peine à luire, un domestique de M. Walthon, qui pansait les chevaux dans l'écurie, avait entendu un bruit sourd et indéfinissable, comme celui d'un corps vivant qui tombe d'une grande hauteur sur le pavé. Il était accouru, et, dans sa précipitation, il avait foulé aux pieds le cadavre de son infortunée maîtresse qui venait de se jeter du troisième étage sur le pavé de la cour: on voyait encore la croisée ouverte... La malheureuse femme en tombant avait heurté d'abord une des flèches en fer qui surmontaient la grille que le domestique venait d'ouvrir : cette flèche, que le poids du corps avait fait légèrement fléchir, était tordue par le haut, et la pointe dégouttait de sang.

Cette affreuse catastrophe avait répandu la

consternation dans tout l'hôtel ; les visages étaient pâles d'effroi, les yeux hagards; M. Walthon seul paraissait calme et presque indifférent à cet épouvantable malheur. Lorsque le coroner était venu relever le corps, il avait reconnu que la pauvre femme avait attenté elle-même à ses jours ; le constable n'avait pas été d'abord du même avis, et si le banquier n'eût donné caution, on l'eût sans doute arrêté immédiatement. Mais il ne fut pas difficile à M. Walthon de prouver que sa femme était depuis quelques mois atteinte d'aliénation mentale, et que dans un accès de folie, elle s'était précipitée par la fenêtre, tandis qu'on la croyait endormie. M. Walthon était riche ; il avait des amis puissans, une réputation d'honnête homme, et les rumeurs sourdes, qui d'abord avaient circulé, ne tardèrent pas à s'affaiblir ; mais elles

ne purent jamais s'éteindre entièrement, et toujours il était resté dans l'esprit de quelques personnes une prévention vague et funeste contre le riche banquier.

Mais il est temps de revenir au banquier de Nantes, à M. Wood, que nous avons laissé causant avec sa fille, aussi tristes, aussi désespérés l'un que l'autre. M. Wood, qui se voyait sur le penchant d'une ruine complète, ne pensait guère ce soir-là au jeune Henri de Cormon, dont pourtant l'absence aurait dû le surprendre dans une aussi triste conjoncture. Onze heures étaient déjà sonnées, et la pauvre Élisa n'espérait plus celui qu'elle avait si long-temps attendu. Tout à coup le bruit d'un cheval se fit entendre; ce cheval, qui courait au galop, s'arrêta brusquement à la porte de la maison.

— C'est lui! enfin! s'écria vivement Élisa en s'élançant vers la fenêtre.

Bientôt la porte de l'appartement s'ouvrit : Elisa ne put retenir une exclamation de joie.

— Henri ! murmura-t-elle.

Mais ce n'était pas Henri de Cormon, c'était le domestique, qui remit à M. Wood une lettre qu'un homme à cheval venait d'apporter.

L'exclamation d'Elisa, son père l'avait entendue. Soudain un trait de vive lumière lui traversa l'esprit, il devina ce qui se passait dans le cœur de sa fille.

— Oh ! mon Dieu, que lui est-il arrivé ! dit-elle faiblement.

M. Wood avait déjà ouvert la lettre fermée d'un large cachet armorié ; il y jeta rapidement les yeux et tressaillit, un nuage plus sombre couvrit son front ; mais

presque aussitôt ce nuage se dissipa et un sourire amer et triste vint errer sur ses lèvres.

— Oh ! les hommes, les hommes ! ils sont bien tous les mêmes, faux, égoïstes, sans pitié!.....

Et en parlant ainsi, il regardait sa fille avec un air de compassion profonde.

— Oh ! non, mon père, ils ne sont pas tous méchans..... il existe encore de bons, de nobles cœurs...

— Non, mafille ! pas un. C'est l'intérêt qui les guide toujours. Je te le répète, le malheur met en fuite ceux qui vous pressaient la main en vous nommant leur ami... Tu ne sais pas tout, ma pauvre enfant; je t'épargnais... mais il faut que je parle!.. Je ne puis rien te cacher, tu l'apprendrais tôt ou tard...

— Mon père, vous m'effrayez!.....

—Allons, du courage! tu vas tout savoir... Nous sommes ruinés, nous sommes perdus!... J'avais toujours espéré que ma réputation d'honnête homme m'aiderait à conjurer le malheur dans ces temps difficiles; j'espérais trouver de l'appui, du secours, auprès de ceux que j'ai tant de fois secourus dans des jours de crise... Mais non, rien! tout le monde, tous mes amis m'abandonnent... Qui sait? peut-être on me calomnie... et le naufrage de ma fortune entraînera peut-être aussi ma réputation.

—Non, mon père, non, c'est impossible! il n'est personne dans cette ville qui ne vous rende justice, vous avez l'estime générale, les plus respectables familles vous honorent..... Vous savez en quels termes M. le vicomte de Cormon parle de vous!... Et

son fils Henri, c'est bien autre chose encore!... il vous aime, il vous chérit comme un père!.. Oh! vous pouvez être malheureux, celui-là, du moins, ne vous abandonnera pas...

— Lui! Élisa, répondit amèrement M. Wood, il est comme les autres... Tiens, regarde.

Et il mit dans la main de sa fille la lettre qu'il venait de lire.

Cette lettre était du vicomte de Cormon. Elle était conçue dans les termes les plus convenables, avec cette courtoisie qui n'abandonne jamais un vieux gentilhomme; mais dans ces lignes, passablement sèches et brèves, le mécontentement du vieillard perçait à chaque mot. Il disait à M. Wood que pour rien au monde il ne voudrait renoncer au sentiment d'estime qu'il avait

toujours eu pour lui, mais qu'il voyait avec peine qu'un homme aussi prudent, aussi sage, autorisât des entrevues journalières entre un jeune homme et une jeune fille qui ne devaient jamais être l'un à l'autre. M Wood n'ignorait pas qu'Henri de Cormon n'était plus libre de son cœur ni de sa main, et nulle considération, quelque puissante qu'elle fût, ne pourrait jamais déterminer un vieux gentilhomme à manquer à sa parole. D'ailleurs, dans ces jours de troubles et de luttes politiques, le fils d'un Vendéen avait un devoir sacré à remplir : il devait jeter bien loin les livres pour saisir l'épée ; ce n'était pas en chantant de fades romances avec une jeune fille qu'un sujet loyal contribuerait jamais à faire remonter son souverain légitime sur le trône *usurpé*. Le vicomte terminait sa lettre en disant à M. Wood qu'il ne devait pas être

surpris si trois ou quatre mois se passaient avant qu'Henri de Cormon ne se présentât devant lui : une affaire de la plus haute importance avait exigé que les deux fils du vicomte partissent ensemble précipitamment.

M. Wood était blessé au fond du cœur; il donnait à cette lettre une interprétation des plus outrageantes.

— Vois-tu, disait-il à Élisa, ce vicomte a su que ma ruine était prochaine, et, sur le plus misérable prétexte, il cherche à rompre avec moi; il a craint, sans doute, qu'en ma détresse je n'eusse l'idée de m'attacher à lui, comme un homme qui se noie s'attache à ce qu'il rencontre... Mais il ne me connaît pas, ce fier vicomte! Au reste un procédé semblable m'étonne peu; je n'ai jamais compté sur les nobles; ils ont le

cœur vide et sec ! Mais, en vérité, je n'aurais pas cru que son fils Henri fût capable de nous fuir au premier bruit de malheur.

— Oh ! mon père, vous lui faites injure... Non, c'est une lâcheté qu'il ne commettra jamais ! Je le connais bien, moi : il est bon, généreux et brave... mais hélas ! vous savez quelle autorité le vicomte exerce dans sa famille : M. Henri est bien obligé d'obéir à son père...

— Tu l'excuses, Élisa; c'est toi qui es généreuse et bonne... Mais, je t'en conjure, n'exalte pas trop dans ton âme les vertus de ce jeune homme, ne t'en fais pas une idole avec ton enthousiasme... Tu serais cause, ma fille, que je m'adresserais de vifs reproches!..je m'accuserais d'imprudence, et je pourrais alors mériter mon propre blâme et celui du vicomte, pour avoir permis à

ce jeune homme de venir trop souvent dans une maison que ma fille habite. Je le sais très bien, et je ne me suis jamais fait illusion : vous ne pouvez être l'un à l'autre...

En parlant ainsi, M. Wood examinait Élisa très attentivement : il la vit pâlir et chanceler.

— Ah! pauvre enfant, s'écria-t-il avec douleur, il est trop tard! tu l'aimes?...

Elle ne répondit point, mais des sanglots profonds s'échappèrent de sa poitrine et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Imprudent! et c'est moi qui ai tout fait!... Ah! tendre et chère fille, continua-t-il en la pressant avec effusion contre son cœur. Au nom du ciel, aie pitié de ton père... ne le désole pas, il est déjà bien assez à plaindre. Du courage, je t'en supplie... Étouffe cette passion, qui ne peut avoir en-

core beaucoup de force et qui ferait notre malheur à tous deux.

— Vous l'avez dit, mon père, répondit Élisa d'une voix pleine de larmes, il est trop tard, nous nous aimons!

— Quoi! se pourrait-il?

— Hélas! poursuivit-elle, je ne lui avais jamais dit que je l'aimais; mais il m'a compris, il a lu malgré moi dans mon âme. C'en est fait, nous sommes l'un à l'autre, nos cœurs sont engagés...

— Elisa, c'est impossible! ton cœur ne t'appartient plus; tu sais la promesse que j'ai faite à mon cousin de Bristol!... tu dois épouser son fils: rien au monde ne peut empêcher cette union. D'ailleurs, tu as bien vu la lettre du vicomte; il dit clairement que la main d'Henri est promise à une

autre, à quelque noble et riche héritière sans doute... Et maintenant que nous sommes peut-être à la veille d'une ruine affreuse, tu dois comprendre qu'il n'y a pas d'alliance possible entre la fille d'un roturier sans fortune et le fils d'un noble.

Elisa voulait répondre, mais ses idées étaient si confuses, qu'elle ne pouvait les exprimer; sa voix était si faible et si voilée de sanglots qu'on ne pouvait l'entendre. Elle demeura donc silencieuse et désolée; mais au fond du cœur, elle jura solennellement d'aimer toujours Henri et de n'appartenir jamais à un autre.

Il était minuit. M. Wood venait d'embrasser sa fille qui se disposait à entrer chez elle : soudain le roulement d'une voiture retentit dans la rue; on frappe violemment à la porte cochère; et deux hommes, en-

veloppés de manteaux, descendent d'un équipage et demandent M. Wood. A cette heure une visite semblable pouvait paraître au moins bizarre; mais l'un de ces deux hommes, ôtant le chapeau à larges bords qui lui ombrageait la figure, laissa voir au domestique des traits connus. Cet homme entra seul dans l'appartement, tandis que son compagnon de route restait à l'attendre sous le vestibule.

Elisa n'avait pas encore eu le temps de se retirer dans sa chambre; elle traversait le salon quand la porte s'ouvre : le domestique annonce M. Henri de Cormon. Elisa pousse un cri de surprise et de joie, elle s'élance vers lui les bras étendus.

M. Wood, qu'on venait d'avertir, arrive au même instant.

II

Le personnage qui venait d'entrer, c'était Henri de Cormon. Le manteau dont il marchait enveloppé s'entr'ouvrit et laissa voir un costume de voyage; toute la physionomie de ce jeune homme exprimait une grande tristesse, un profond abattement

M. Wood, qui était bien loin de s'attendre à cette visite, le reçut d'abord avec une politesse cérémonieuse et froide; il ne pouvait comprendre qu'après la lettre presque offensante du vicomte de Cormon, son fils osât, le jour même, se présenter dans une maison où l'on ne pouvait plus le voir qu'avec gêne et déplaisir. Mais Élisa ne partageait point la rancune et le mécontentement de son père : elle avait compris tout de suite qu'Henri souffrait comme elle, et qu'un obstacle imprévu et plus fort que leur volonté s'était placé entre eux pour les désunir.

—Vous, Monsieur Henri! dit le banquier avec une inflexion sévère et pleine de surprise. En vérité, je ne vous attendais pas.

—Oui, j'en conviens, l'heure est étrange, répondit vivement le jeune homme, et je

vous demande pardon de paraître chez vous dans un pareil costume ; mais je pars à l'instant même, et je ne voulais pas m'éloigner sans vous dire adieu !...

En parlant de la sorte, il regardait Élisa avec une expression douloureuse et tendre qui fit venir des larmes dans les yeux de la jeune fille.

— Vous partez! s'écria-t-elle. Est-il possible!... Mais quel est ce voyage!... vous ne m'en aviez jamais parlé...

— Ce voyage, j'ignorais qu'il dût se faire, et si tôt! mais c'est un devoir sacré qu'il faut que j'accomplisse !.. Mon père le veut, ma conscience me l'ordonne...

—Ah! je vous comprends, monsieur Henri!...dit-elle avec une exclamation échappée du fond de l'âme. Quoi! c'est donc vrai, vous

allez rejoindre les bandes vendéennes, vous allez vous faire tuer!... Oh! c'est mal! vous oubliez que vous n'êtes pas seul au monde, que vous avez des amis, qui mourront de votre mort...

Henri de Cormon ne répondit que par un soupir involontaire; il prit affectueusement la main de M. Wood, et, se penchant à son oreille, il dit à demi-voix :

—Monsieur, je n'ai qu'une minute encore à rester, la voiture est là qui m'attend; mon compagnon de route s'impatiente déjà peut-être, mais il faut absolument que je vous dise un mot en particulier...

M. Wood avait essayé d'abord, quoique faiblement de dégager sa main; mais il y avait dans l'étreinte du jeune homme tant d'émotion profonde et d'intérêt, que le banquier eut peur d'être ingrat et dur. Il

ne répondit pas, mais, ouvrant la porte d'un cabinet, il fit signe à Henri qu'il était prêt à le suivre.

—Pardon, mademoiselle, dit Henri avant de quitter le salon, ce n'est que pour un instant; et M. votre père voudra bien m'excuser auprès de vous de mon impolitesse, quand il saura l'affaire dont je veux l'entretenir. Il comprendra, j'en suis bien sûr, la raison qui m'empêche de parler devant vous.

Elisa, qu'un pareil mystère devait singulièrement étonner, demeura seule, livrée à mille réflexions contradictoires. Pourquoi Henri ne pouvait-il s'expliquer en sa présence? Que venait-il dire à M. Wood? Mais ce voyage n'était peut-être qu'un prétexte, un moyen cruel de la fuir, en alléguant un devoir impérieux auquel il ne

pouvait se soustraire? D'ailleurs, cette lettre du vicomte de Cormon, quelque chose devait l'avoir motivée. Ah! si elle n'était plus aimée? Si déjà Henri se repentait de la promesse qu'il avait faite, de la promesse qu'il avait reçue!... Elle, pauvre jeune fille obscure, et maintenant sans fortune, quels charmes pouvait-elle avoir aux yeux d'un jeune homme, beau, noble et recherché, qui n'avait qu'une parole à dire pour être aimé, pour contracter une riche et haute alliance!.. Oui, pensait-elle avec désespoir, son père a su le malheur qui nous frappe; il a fait ce qu'il a pu, sans doute, pour éloigner de nous Henri, il lui a parlé de mariage... Ah! qui sait, peut-être lui a-t-il fait voir sa fiancée, qui est belle parce qu'elle est heureuse!... Le bonheur rend si jolie!...

Toutes ces pensées tristes et poignantes

se heurtaient confusément dans l'esprit d'Elisa. Il y avait à peine dix minutes qu'Henri et M. Wood étaient enfermés ensemble, et déjà la pauvre fille avait eu le temps de former mille conjectnres qui se détruisaient les unes les autres, et d'envisager son malheur sous toutes les faces. Elle n'était pas sortie encore de ses réflexions pénibles, quand un coup de sonnette impatient retentit à la porte. C'était l'autre personnage à manteau qui, trouvant que son compagnon faisait une trop longue visite, était monté pour l'avertir et le redemandait. Ils étaient déjà fort en retard, disait-il; l'heure de se mettre en route était depuis long-temps passée, et Henri savait mieux que tout autre combien la moindre lenteur pouvait leur être fatale.

Presque au même instant la porte du cabinet se rouvrit, et M. Wood reparut avec

le jeune de Cormon. La figure du banquier n'était plus sévère comme tout-à-l'heure ; son front semblait s'être éclairci ; un sourire mêlé de bienveillance et de tristesse entr'ouvrait ses lèvres, qu'une expression pleine d'amertume contractait quelques minutes auparavant. Il était déjà dans le salon, et n'avait pas lâché encore la main d'Henri, qu'il serrait avec effusion ; on aurait pu voir, en regardant bien attentivement, que les yeux de M. Wood étaient humides : par intervalles une larme s'en échappait, et descendait lentement sur ses joues.

— Oh ! oui, s'écria-t-il, vous êtes un bon jeune homme, et je ne me pardonnerai jamais d'avoir été injuste à votre égard !

Élisa tombait de surprise en surprise. Dans ce moment la porte du salon s'ouvrit,

et le mystérieux personnage qui n'avait pas quitté son manteau, parut sans découvrir les traits de son visage.

— Henri, dit-il impérieusement, que fais-tu ? Le temps presse! il est peut-être déjà trop tard pour que nous puissions quitter Nantes....

— Je le sais, répondit d'une voix altérée le jeune de Cormon.

Et, serrant avec plus de force la main de M. Wood, il se pencha vers lui comme pour l'embrasser : M. Wood l'étreignit vivement dans ses bras, et lui dit d'une voix émue :

— Adieu ! Henri, faites votre devoir, ou plutôt accomplissez votre serment, puisque vous avez eu l'imprudence de vous engager ainsi. Mais, au nom du ciel ! ménagez votre existence. Point d'inutile bravoure. Songez

que votre vie nous est précieuse... Oh ! mon ami, je n'oublierai jamais votre bon cœur, ma reconnaissance sera éternelle !...

Toutes ces paroles entrecoupées de sanglots, M. Wood les avait prononcées à demi-voix : Élisa pouvait les entendre ; mais le mystérieux étranger, qui se tenait toujours debout à la porte, n'avait pu saisir que des lambeaux de phrases vagues et incohérentes, qui n'avaient pour lui aucune signification. Élisa s'était rapprochée de son père, elle pleurait aussi, et ses larmes tombaient toutes brûlantes sur les mains d'Henri.

— Adieu ! mademoiselle, dit faiblement celui-ci. Adieu ! bonne et charmante Elisa. Soyez heureuse. Oh ! qui sait quand il me sera permis de vous revoir !... Jamais, peut-être !...

Et il prit avec une inconcevable émotion les mains frémissantes d'Elisa.

—Mes enfans! mes pauvres enfans! murmura douloureusement M. Wood. Allons, ne vous quittez pas de la sorte, vous n'êtes pas étrangers l'un pour l'autre!... Henri, voyons, embrassez votre sœur.

Déjà les lèvres pâles d'Henri pressaient avec ardeur le front d'Élisa et ses joues toutes ruisselantes de larmes.

— Élisa! chère Élisa! murmura-t-il d'une voix faible et qu'elle seule put entendre; rappelez-vous votre serment : nous sommes l'un à l'autre.... Pour la vie, n'est-ce pas?

— Oui, pour la vie! répondit-elle en sanglotant.

Le personnage, qui attendait à la porte,

commençait à s'impatienter, et les talons ferrés de sa chaussure de voyage résonnaient bruyamment sur le parquet.

Enfin, Henri, qu'un aimant irrésistible enchaînait dans les bras de cette jeune fille adorée, Henri fit un effort violent sur lui-même, et, s'arrachant à une si douce étreinte, il s'élança vers l'étranger qui le rappelait ; puis, sans dire une parole, sans même oser tourner la tête de peur que sa résolution ne fût ébranlée, il s'éloigna précipitamment avec son compagnon. On les entendit descendre l'escalier en grande hâte. Une minute après, le roulement d'une voiture, partant au galop, retentissait dans la rue, mêlé aux claquemens réitérés du fouet, qui ne cessait point d'exciter les chevaux.

M. Wood et sa fille, épuisés par tant d'émotions, s'entreregardaient sans proférer

une parole; et tous deux, ils suivaient douloureusement le bruit de la voiture, qui s'éloignait et devenait plus vague, plus indistinct. Enfin, tout rentra dans le silence.

Elisa brûlait de connaître la conversation qui venait d'avoir lieu secrètement entre son père et Henri : elle ne doutait point que cette conversation ne l'intéressât elle-même; mais elle n'osait faire aucune question à son père. M. Wood demeurait plongé dans ses réflexions; il se repentait d'avoir si mal jugé Henri, et, ce qui l'affligeait plus encore, c'était l'engagement qu'il avait pris avec son cousin de Bristol. M. Wood, qui n'était pas intéressé le moins du monde, aurait volontiers renoncé pour sa fille au bénéfice du testament qui la concernait; il ne connaissait pas, d'ailleurs, le fils de M. Walthon et n'avait aucun motif de le désirer pour gendre. Henri de Cormon avait un ca-

ractère chevaleresque et généreux qui enthousiasmait M. Wood ; et, bien que ce jeune homme ne dût jamais prétendre à une fortune considérable, M. Wood, s'il eût encore été libre, eût préféré sans doute Henri au parti le plus riche et le plus avantageux. Mais la promesse était formelle ; le malheureux banquier ne pouvait plus se dédire, et plusieurs lettres de lui se trouvaient même entre les mains de M. Walthon, lettres solennelles et irrévocables, qui, pour la conscience de M. Wood, équivalaient à un serment.

Plusieurs fois, le banquier fut sur le point de révéler à Élisa le secret de la conversation qu'il venait d'avoir avec Henri ; mais un vague sentiment de honte lui fermait la bouche : il n'osait dire à sa fille toute la générosité d'Henri, soit qu'il eût peur d'avoir à rougir devant Elisa en lui avouant qu'il

avait accepté un pareil sacrifice; soit peut-être qu'il craignît d'augmenter encore l'amour de sa fille pour un homme qu'elle ne savait point si grand, si magnanime.

M. Wood, après l'avoir embrassée, rentra dans son appartement; mais à peine fut-il seul, que de nouveaux soucis, plus vifs et plus poignans, le torturèrent : il tira de sa poche un portefeuille qui paraissait gonflé de papiers, et le regarda quelque temps sans l'ouvrir en secouant la tête avec douleur.

Il l'ouvrit enfin : ce portefeuille était plein de billets de banque. M. Wood les compta d'une main tremblante ; puis ses yeux se portèrent sur un registre ouvert devant lui sur une table. Ce registre contenait l'indication des sommes considérables qu'on lui avait confiées pour les faire valoir. On lui redemandait à la fois presque tous ces capi-

taux; il en avait déjà rendu à grand'peine la majeure partie; mais, en réunissant jusqu'au dernier débris de sa fortune, il ne pouvait rembourser le reste, et sa ruine allait être consommée avant huit jours.

La somme renfermée dans ce portefeuille était forte, mais elle était bien loin de suffire pour combler le déficit énorme que M. Wood entrevoyait avec effroi dans ses comptes. Cette liasse de billets de banque allait disparaître engloutie dans sa ruine, comme des grains de sable au fond de la mer; et, tôt ou tard, il faudrait succomber avec la douleur et le remords d'avoir entraîné dans sa chûte un ami trop généreux.

M. Wood se repentit amèrement d'avoir accepté ce portefeuille; il résolut de n'y pas toucher et de le rendre. Mais comment faire? comment renvoyer ce portefeuille à

son maître? Celui-ci n'était plus à Nantes. Avant quelques heures il serait déjà loin sans doute; et qui pourrait alors indiquer le lieu de sa retraite? Henri avait un passeport pour l'Italie : il était censé avoir quitté la France; et la moindre fausse démarche, une lettre, un mot, pouvait le compromettre.

Quelques jours se passèrent. Élisa demeurait ensevelie dans une profonde tristesse; M. Wood était plus à plaindre encore, car le chagrin de sa fille désolait son cœur paternel, et la crise qui menaçait à la fois son repos et sa fortune, devenait à chaque instant plus imminente et plus terrible : ses créanciers, inquiets du retard qu'il leur faisait éprouver, le harcelaient sans cesse et ne lui accordaient plus une minute de répit. Enfin M. Wood, bien à contre-cœur, fut obligé de recourir au por-

tefeuille : il apaisa donc les plus furieux, les plus impatiens. Mais, comme cette somme n'était qu'une espèce de gâteau jeté à la faim dévorante de ces impitoyables cerbères, il se vit dans la nécessité d'avoir recours à M. Walthon. Il écrivit immédiatement à Bristol, et, dans cette lettre, qui était fort pressante, il dépeignit franchement à son cousin tout l'embarras de sa position, en le suppliant, au nom de sa chère Élisa, de ne point les abandonner.

Quelques heures après le départ de sa lettre, il en reçut une de M. Walthon, qui était fort amicale et pleine de protestations dévouées : M. Walthon espérait que la crise momentanée dont souffraient le commerce et la banque passerait presque inaperçue pour son cher cousin. D'ailleurs, en cas de gêne ou seulement d'inquiétude, M. Wood devait, sans la moindre hésitation, s'adresser

à un parent, qui serait trop heureux d'avoir une occasion de lui rendre service : trois ou quatre mille livres sterling n'étaient pas une affaire capable d'embarrasser une maison riche et solide, qui prospérait de plus en plus chaque jour. Mais toutes ces phrases vagues et banales, qui roulaient sur la banque et la Bourse, n'étaient qu'un prétexte de lettre : M. Walthon avait écrit pour un autre motif. Il faisait un merveilleux éloge de son fils, qui se trouvait alors en Sicile ; ce jeune homme devait rester absent quatre ou cinq mois encore et revenir à Bristol. Alors M. Walthon et son fils comptaient se mettre eu route presque immédiatement, et partir pour Nantes, où le mariage devait se faire. M. Walthon disait aussi mille choses gracieuses à sa chère Élisa qu'il brûlait d'embrasser comme un père. Il savait, disait-il, qu'elle était plus charmante en-

core et plus adorable depuis qu'il n'avait eu le bonheur de la voir ; tout le monde en faisait l'éloge, on la proclamait aussi belle que bonne. Il terminait sa lettre en disant à M. Wood qu'il attendait avec une extrême impatience l'époque de ce mariage, car il était bien seul et bien triste dans sa grande maison, qui lui paraissait déserte depuis l'absence de son fils. « Alors, quel bonheur! quelle douce consolation de voir, autour de moi, ce jeune et beau couple et leurs jolis enfans blonds, qui vont grandir sous mes yeux et me faire oublier peut-être un passé bien sombre! »

M. Wood éprouva d'abord un vif sentiment de joie à la lecture de cette lettre ; il se reprochait au fond du cœur d'avoir jugé M. Walthon avec trop peu de bienveillance; il le voyait tout disposé à lui tendre la main dans sa détresse, et cette généreuse offre

de service, à laquelle il ne s'attendait guère, faisait couler un peu de baume dans les blessures de son âme. Mais cette joie fut bien vite empoisonnée par une pensée âcre et poignante qui chassa toutes les autres et le fit cruellement souffrir. Dans un temps plus heureux, lorsqu'il songeait au mariage de sa fille, il n'avait jamais considéré que les avantages matériels d'une pareille union. Comme il était bien loin de présumer qu'Elisa eût dans le cœur un penchant qui l'entraînait vers un autre homme, il croyait qu'elle n'aurait aucune répugnance à s'unir au fils de M. Walthon; et la seule chose qui, dans ce mariage, parût autrefois pénible à M. Wood, c'était la séparation nécessaire qu'il lui faudrait subir et le départ de sa fille, qu'il ne saurait empêcher. Mais à présent, il était presque sûr qu'Élisa ne serait point heureuse puisqu'elle aimait

Henri ; et c'est avec une étrange inquiétude qu'il pensait à l'avenir. Quelques jours auparavant, lorsque Henri était venu lui dire adieu et lui offrir si généreusement toute la fortune qu'il avait héritée de sa mère, M. Wood avait senti son cœur s'émouvoir en faveur de cet excellent jeune homme ; et, quand celui-ci, dans un transport involontaire, avait laissé échapper le secret de son amour et l'espoir de s'unir un jour à Elisa, le malheureux père n'avait pas eu le courage de le désabuser. Ainsi donc que faire? Il ne pouvait manquer de parole à M. Walthon ; d'ailleurs, il n'avait fait aucune promesse à Henri. Non, sans doute! il était libre : mais pourquoi n'avoir point révélé tout de suite avec franchise l'obstacle invincible qui s'opposait au mariage d'Henri avec Elisa? Pendant plusieurs jours, M. Wood fut dans une per-

plexité bien douloureuse : les créanciers redoublaient d'exigence et d'importunité ; les arrêts de saisie, les contraintes par corps pleuvaient chaque matin chez le banquier.

Cependant, les nouvelles politiques devenaient fort alarmantes : une partie de la Vendée prenait les armes ; les routes de l'Ouest étaient pleines de chouans et de voleurs, qui arrêtaient les diligences et les malles-postes au nom de Henri V. On était bien sûr que la duchesse de Berry n'avait pas quitté le territoire ; mais, comme elle changeait continuellement de sejour, elle était insaisissable ; et, grâce aux intelligences qu'elle entretenait avec les grandes familles de la Bretagne, elle trouvait toujours le moyen d'échapper aux actives recherches du gouvernement. On citait, parmi les

personnes qui accompagnaient cette femme imprudente et courageuse, plusieurs militaires de distinction, qui avaient quitté le service après les journées de juillet, et quelques jeunes gens d'illustre naissance, qui voulaient payer leur dette à la royauté déchue. Les uns avaient pris les armes dans un transport de magnifique enthousiasme : habitués à la vie élégante et molle de Paris, ils couchaient en plein air, dans les marais ou dans les bois, sans jamais se plaindre de leurs fatigues. Les autres, ennuyés de bonheur et blasés, trouvaient l'occasion superbe pour se dégourdir et mener, trois ou quatre mois, l'existence aventureuse et bohémienne des chevaliers errans. Mais parmi tous ces noms aristocratiques, celui des fils du vicomte de Cormon n'avait pas encore été prononcé. M. Wood n'ignorait pas cependant qu'Henri et son frère étaient

partis pour la Vendée, afin d'armer les paysans et d'organiser des bandes.

Tandis que ces choses se passaient dans l'Ouest, et que l'horizon politique se rembrunissait considérablement, comme disent nos journalistes, M. Wood reçut une lettre de Bristol : M. Walthon remerciait son cousin d'avoir eu confiance en lui, et de n'avoir pas hésité à réclamer un service qu'on devait se rendre entre bons parents, et qui, d'ailleurs, n'était qu'une bagatelle. Ce dernier mot était souligné. En même temps, M. Walthon envoyait à son cousin plusieurs traites, s'élevant ensemble à quatre mille livres sterling, et payables chez différens banquiers de Rennes et de Bordeaux. M. Wood rembourserait cette somme lorsque la situation de ses affaires serait meilleure.

Justement alors M. Wood ne savait plus

où donner de la tête. Il était comme un homme en démence, pâle, les yeux hagards, désespéré, car de nouveaux malheurs qu'il n'avait pas encore entrevus venaient de fondre sur lui. La crise même était si affreuse, si pressante, qu'il ne pouvait attendre un jour de plus : il fallait payer à l'instant même ! Ce n'était plus une question de semaine, ni de jour, mais d'heure, mais de minute. Déjà un sombre découragement s'était emparé du malheureux banquier ; il songeait à mourir, et ne voyait plus que la tombe pour échapper au déshonneur.

— Oh ! s'écriait-il en s'arrachant les cheveux, après trente ans d'une réputation sans tache, en venir là ! Oh ! mon Dieu, la ruine ! la faillite !... Non, c'est impossible, je ne puis m'y résoudre... mieux vaut mourir tout d'un coup !...

Il venait d'ouvrir brusquement le tiroir d'un secrétaire, et, tirant d'une boîte un pistolet tout chargé, il l'armait.... Dans ce moment on frappe à la porte; il n'entend pas.

— Oh! ma pauvre fille! s'écria-t-il, que vas-tu devenir!... Je ne puis te sauver... Mieux vaut pour toi que je meure!...

En parlant ainsi, il approchait le pistolet de son front, le doigt posé déjà sur la détente.

La porte s'ouvrit.

— Monsieur, c'est une lettre de Bristol, dit le domestique.

— Ah! donne... s'écrie M. Wood en s'élançant vers lui.

Il brise le cachet, il saisit d'un coup

d'œil tout le contenu de cette lettre.

— Ah! sauvé... s'écrie-t-il en levant les mains au ciel. Ma fille, ma pauvre fille !.... Merci, mon Dieu ! merci, vous m'avez épargné un crime !....

Et, dans un élan de reconnaissance et de religieux enthousiasme, il tombe à genoux, les mains jointes.

Soudain un cri se fait entendre, un cri perçant, douloureux, horrible.

— Mon père ! mon père !...

C'était Élisa qui accourait éperdue : le domestique, épouvanté en voyant un pistolet dans les mains de son maître, avait averti sur le champ Élisa. Déjà la pauvre jeune fille était dans les bras de son père qu'elle inondait de caresses et de larmes ; elle le serrait contre son cœur avec une

étreinte convulsive, et tâchait de l'entraîner loin du secrétaire où se trouvait le pistolet tout armé.

— Oh! ciel, mon père! murmura-t-elle d'une voix brisée. Qu'alliez-vous faire? grand Dieu!

— Un crime! répondit M. Wood en couvrant sa fille de baisers. Hélas! chère Elisa, le désespoir m'égarait!... mais Dieu vient d'avoir pitié de toi!... Dieu n'a pas voulu que tu fusses orpheline....

Alors, il lut à sa fille la lettre de M. Walthon. La première partie de cette lettre ne parlait absolument que d'affaires et du service que le banquier de Bristol rendait à son cousin. Aussi, à chaque ligne, Élisa poussait-elle des exclamations de reconnaissance et d'enthousiasme.

— Qu'il soit béni, disait-elle, cet homme

généreux et bon ! cet excellent parent ! O mon Dieu ! donnez-lui tout le bonheur qu'il mérite !...

Mais la fin de la lettre concernait particulièrement Elisa et le fils de M. Walthon.

Voici quelles étaient les dernières lignes : « Décidément, mon cher cousin, je « pense nuit et jour à ce mariage, c'est « mon idée fixe ; et je veux le hâter, s'il est « possible. Mon pauvre cœur a reçu de « bien rudes secousses, il est bien flétri, je « le sens ; mais il peut encore s'épanouir « à l'aspect du bonheur d'un fils si tendre- « ment aimé. Ah ! cher cousin, vous le sa- « vez, j'ai été bien malheureux, je n'ai « trouvé partout que trahison, mensonge, « infamie !.. et je compte sur votre adorable « Elisa, qui est un ange, je compte sur elle

« pour me faire une tranquille et douce « vieillesse. »

Elisa fut prise d'un tremblement nerveux en entendant cette lecture; la pâleur de la mort se répandit sur son front; son cœur cessa de battre un instant, et M. Wood fut obligé de la soutenir, car ses jambes fléchissaient sous elle.

Cependant Elisa crut devoir souffrir en silence et ne pas dire tout ce que cette lettre avait jeté d'amertume et de chagrin dans son âme. Elle aimait son père avec adoration, et quand elle songeait que, sans la générosité de M. Walthon, elle serait déjà peut-être orpheline, alors deux sentimens luttaient dans son cœur, également forts et impérieux : la reconnaissance et l'amour filial. Mais un autre sentiment, plus vif encore peut-être, se faisait entendre aussi!..

et l'infortunée se prenait à désirer la mort.

M. Wood avait bien compris la cause de cette pâleur soudaine, et peut-être souffrait-il autant que sa fille intérieurement. Toutefois il se tut, et le nom d'Henri ne fut pas prononcé.

Six semaines s'étaient déjà écoulées depuis le départ d'Henri de Cormon ; et, bien qu'il eût promis à M. Wood de lui faire savoir de ses nouvelles, soit par lettres, soit d'une manière indirecte, celui-ci n'avait pas entendu parler du jeune Vendéen. Le banquier avait écrit au vieux vicomte ; mais comme tout le monde, sans même excepter M. Wood, était censé ne pas savoir où se trouvait Henri, le vicomte de Cormon avait fait une réponse évasive, et disait que le voyage de ses deux fils n'était qu'un voyage d'agrément, et qu'ils étaient encore en Italie. Les affaires de M. Wood s'étaient complètement dé-

brouillées, grâce à l'aide généreuse de M. Walthon; désormais le père d'Elisa n'avait plus rien à redouter de la crise financière qui durait toujours, et, comme l'argent appelle l'argent, l'avance considérable qu'on venait de lui faire avait ramené l'or dans sa caisse. Mais quoique tranquille pour sa fortune, il avait d'autres inquiétudes qui empoisonnaient sa vie : chaque jour il voyait Elisa devenir plus pâle et plus souffrante; elle pleurait continuellement lorsqu'elle était seule, et, quand son père s'approchait, elle essuyait bien vîte ses larmes et s'efforçait de sourire; mais il y avait quelque chose de si profondément triste dans ce sourire, que les pleurs d'Elisa faisaient encore moins de mal à son père.

De temps à autre, une lettre arrivait de Bristol, toujours pleine d'amicales protestations; souvent même ces lettres s'adres-

saient à Elisa, et M. Walthon lui tenait déjà le tendre langage d'un père.

M. Wood eut enfin le courage d'entamer un jour une conversation qu'il fallait bien aborder tôt ou tard : l'époque, fixée pour le retour du fils de M. Walthon, approchait ; son père l'attendait à Bristol d'un moment à l'autre, et par conséquent le mariage ne pouvait tarder beaucoup.

Il en appela donc à la générosité d'Elisa ; il lui fit comprendre que, sans la plus noire ingratitude, il ne pouvait rétracter sa promesse : d'ailleurs, ne serait-ce pas une folie de refuser un parti aussi avantageux, quand on n'avait pas à faire valoir un motif plausible de refus ? Certes, Henri de Cormon avait un excellent cœur, il était plein de qualités estimables, et personne plus que lui n'était capable de rendre une femme heureuse, toutefois si un

sentiment trop exalté de royalisme ne l'eût jeté dans une vie pleine de périls et d'agitations. Henri l'avait juré, il ne déposerait les armes qu'après avoir fait triompher sa cause... et cette cause était irrévocablement perdue ! Le malheureux jeune homme n'avait qu'une chance dans cette affreuse guerre civile, celle de mourir en combattant, et peut-être même sur l'échafaud ; ou bien, après s'être fait cribler d'inutiles blessures, il lui faudrait quitter la France, fugitif et proscrit, sans espoir de retour. M. Wood ne serait-il donc pas le plus insensé des pères, s'il donnait sa fille à un homme qui ne pouvait partager avec elle que le malheur et l'exil ?

Cette peinture était sombre, mais véritable ! elle eût effrayé toute autre qu'Élisa : la pauvre enfant aimait !

— Oui, vous avez raison, mon père ! dit-

elle avec un sanglot ; mais je ne serais pas digne d'Henri si je craignais de partager son sort. Ah ! plutôt le malheur avec lui, que le bonheur avec un autre !

— Ma fille, dit M. Wood après quelques instans d'un silence morne, tu sais combien je t'aime !... il me serait impossible de contrarier ton cœur.

Elisa se jette avec attendrissement dans les bras de son père.

— Mais, dis-moi, continue M. Wood plein d'émotion, que puis-je faire, ma pauvre enfant ? tu sais quelle est ma promesse, tu sais le service qu'on m'a rendu... Je te laisse juge et maîtresse de ta conduite. Mais, je t'en conjure, n'oublie pas que c'est à la générosité de M. Walthon que tu dois la vie de ton père...

M. Wood parlait encore lorsqu'on vint lui apporter une lettre ; elle était cachetée de noir et venait de Bristol.

III

La lettre était ainsi conçue :

« Décidément le malheur s'acharne après
« moi ! ma vie n'est qu'un long enchaîne-
« ment de douleurs ! Je croyais les avoir
« épuisées toutes!... la plus cruelle m'atten-
« dait encore. Oh ! cher cousin, vous savez

« quel tableau charmant je me faisais de « l'avenir!.. avec quelle vive et joyeuse im- « patience je songeais à ce mariage qui me « promettait enfin quelque bonheur : eh « bien, Dieu ne l'a pas voulu! Mais que « dis-je, Dieu! La fatalité! C'est cette in- « juste et barbare puissance qui se fait un « jeu d'arracher une à une toutes les illu- « sions, toutes les espérances de mon « cœur!... Ami, je ne suis plus père! ce « fils chéri, ce fils que me rendaient si pré- « cieux les plus nobles qualités, je viens « de le perdre à la fleur de l'âge! je viens « de le perdre de la manière la plus horri- « ble!

« Vous savez comme je le pressais de « revenir! j'avais hâte de l'embrasser, ou « plutôt de le voir uni à votre douce et « aimable fille. Sa dernière lettre m'ap- « prenait son retour; il avait quitté la Si-

« cile et comptait s'embarquer à Naples.
« Mais, pauvre enfant! je ne devais plus le
« revoir! En traversant la Calabre, sa voi-
« ture de voyage s'est imprudemment en-
« gagée dans un périlleux chemin, tout
« bordé de précipices; et le terrain, dé-
« trempé par les pluies, s'étant brusque-
« ment défoncé sous le poids des roues,
« les chevaux et la voiture ont bondi,
« de rocher en rocher, jusqu'au fond
« d'un abîme, où le corps de mon mal-
« heureux fils a été mis en lambeaux!
« Quand on est venu pour lui porter se-
« cours, il n'était plus temps, l'infortuné
« ne donnait plus signe de vie!....

« Oh! cher ami, le sort de mon enfant
« est bien affreux!... mais je suis plus à
« plaindre encore peut-être, car je reste
« pour souffrir, pour pleurer, pour mau-
« dire! Désormais je n'ai plus rien à crain-

« dre : il n'est plus de malheur qui puisse
« me frapper... Vienne la mort, et je remer-
« cierai Dieu, car c'est le premier bienfait
« qu'il m'aura accordé !...

« Adieu, mon ami ! plaignez-moi, et di-
« tes à votre fille, qui allait bientôt être la
« mienne, dites à cette chère Élisa que je
« lui demande quelques larmes pour mon
« fils !... »

Cette nouvelle frappa M. Wood comme d'un coup de foudre. Sans avoir éprouvé jamais une affection très vive et sympathique pour son cousin, il ne pouvait s'empêcher pourtant de le plaindre, car M. Walthon était vraiment bien malheureux : M. Walthon avait perdu sa femme d'une manière aussi tragique, et l'on pouvait comprendre que cet homme, aigri par la douleur et l'infortune, eût pris un carac-

tère sombre et sauvage, qui rendait parfois son commerce difficile et ses paroles dures, amères. M. Wood se hâta de lui répondre une lettre pleine d'effusion et de regrets : il le suppliait d'avoir du courage et de ne pas se laisser abattre ; il l'engageait en outre à quitter l'Angleterre quelques mois, et à venir en France pour distraire sa douleur.

« Venez, pauvre cher cousin ! écrivait-
« il. Nous vous tendons les bras ; venez
« bien vite : nous mêlerons nos larmes aux
« vôtres ; nous tâcherons de ranimer un
« peu votre courage et d'écarter loin de
« vous un horrible souvenir qui vous tue !
« Que cette affreuse catastrophe ne brise
« pas les nœuds qui devaient nous unir
« plus étroitement l'un à l'autre ; qu'elle
« les resserre plutôt ! Venez ! Votre fils était

« le mien, et je le pleure comme un père !...
« Mais vous n'avez pas tout perdu : il vous
« reste encore une fille,... cette bonne et
« charmante Élisa, qui adoucira, j'en suis
« sûr, les souffrances de votre pauvre
« cœur !... elle vous empêchera de désirer
« la mort. »

Mais, comme au fond de toutes les douleurs il se glisse parfois quelque lueur de consolation, quelque secrète joie involontaire; comme l'égoïsme parle toujours un peu dans le cœur le plus noble et le plus désintéressé, M. Wood ne pouvait se défendre d'une pensée qui tempérait l'amertume de ses larmes : maintenant sa fille était libre; il pouvait disposer d'elle à son gré, et ce mariage qu'il avait considéré toujours comme une espèce de malheur inévitable, ce mariage, désormais impossible, ne

l'épouvantait plus. Certes, le matin encore, bien qu'il se trouvât engagé dans un labyrinthe inextricable dont il ne savait comment sortir, M. Wood était bien déterminé à tenir sa promesse, si toutefois il parvenait à décider Élisa en faveur du jeune Walthon. Mais il ne pouvait se dissimuler toute la grandeur du sacrifice : c'était non seulement sa fille, mais lui-même, qu'il immolait à un devoir; car il lui semblait qu'une étrange fatalité avait pesé toujours sur la famille de M. Walthon, et qu'Élisa, mariée au fils de cet homme, ne pourrait jamais être complètement heureuse.

Élisa, dont le cœur était riche et plein de sensibilité avait déploré d'abord cette effroyable catastrophe avec une douleur sincère et profonde; et dans son affliction il n'y avait pas d'arrière-pensée. Bien qu'elle

n'eût jamais vu le jeune homme qu'on lui destinait et qu'elle éprouvât même, sans le connaître, un sentiment de répulsion involontaire qui la prévenait défavorablement contre lui, elle ne pouvait cependant refuser des larmes à cet infortuné qu'une mort si cruelle venait d'emporter à la fleur de l'âge. Mais ce qui devait arriver, arriva bientôt : le lendemain ses pleurs coulaient moins abondamment, sa poitrine était moins gonflée de soupirs, et l'amour avait fait entendre sa voix dans le cœur de la jeune fille. Elle pouvait dorénavant aimer Henri sans craindre de le perdre ; il n'y avait plus d'obstacles entr'eux que la volonté d'un vieux gentilhomme qu'on parviendrait, sans doute, à fléchir. Quelques semaines se passèrent, et déjà les larmes étaient taries : Élisa n'avait plus qu'une pensée ; une image seule régnait dans son

âme, et le nom d'Henri s'échappait continuellement de ses lèvres.

Cependant, le jeune de Cormon ne reparaissait point ; on n'avait pas entendu parler de lui, et chaque jour la guerre civile gagnait de proche en proche dans la Vendée. C'étaient sans cesse de nouveaux combats, de sanglantes escarmouches, des incendies de maisons et de châteaux, où les insurgés périssaient dans les flammes plutôt que de se rendre. Dejà plusieurs chefs vendéens avaient été faits prisonniers, et d'un moment à l'autre on s'attendait à voir dresser les échafauds : plusieurs arrêts de mort venaient d'être prononcés.

Élisa était dans une angoisse inexprimable : elle avait supplié son père d'envoyer encore chez le vicomte de Cormon pour savoir des nouvelles d'Henri ; mais cette démarche n'avait pas été plus heureuse que

les précédentes : le vicomte avait disparu avec deux de ses domestiques, et personne ne pouvait dire quel chemin ils avaient pris. Ce devait être pour se soustraire aux recherches de la police, que le vieillard s'était précipitamment enfui ! car le lendemain même de sa disparition, on était venu pour l'arrêter. Une brigade de gendarmerie avait fouillé le château de fond en comble ; on avait saisi tous les papiers du vicomte ; mais on n'avait pu mettre la main sur une correspondance en chiffres qu'il entretenait, disait-on, avec les principaux chefs de l'insurrection carliste. Suivant toute apparence, le vicomte se tenait caché dans les environs : car son grand âge et d'anciennes blessures, qui l'avaient encore plus affaibli que la vieillesse, empêchaient de croire qu'il fut allé rejoindre les partisans de Henri V, pour souffrir

encore les fatigues de la guerre civile. Mais on ne pouvait douter que ses deux fils n'eussent pris les armes, et qu'il ne fussent à la tête des factieux.

Élisa, en proie à de mortelles inquiétudes, lisait avidement les journaux, pour tâcher d'apprendre quelque nouvelle qui l'éclairât sur le sort d'un homme qu'elle adorait : chaque fois que sa main s'approchait d'une feuille politique, elle frissonnait craignant de lire quelque affreux malheur. Une seule fois le nom d'Henri de Cormon avait été prononcé : on disait que ce jeune homme, entraîné par son frère dont les opinions étaient fort exaltées, faisait partie de l'escorte armée qui accompagnait partout la duchesse de Berry. Mais cette nouvelle, annoncée d'une manière vague et presque sans détails, n'apprenait

rien à la pauvre jeune fille qu'elle ne sût déjà très positivement.

Après quelques semaines d'incertitude et de poignantes alarmes, une lettre arriva enfin : elle n'était pas signée, et l'adresse était d'une écriture différente. M. Wood, après avoir lu cette lettre, fit appeler sa fille qui accourut tout de suite.

— Elisa, dit M. Wood, voici des nouvelles d'Henri !

Elisa ne put retenir un cri de joie et de surprise.

— Où est-il ? Oh ! vîte, mon père, montrez-moi cette lettre?...

Henri n'indiquait point le lieu de sa retraite : il écrivait seulement qu'il était en sûreté dans la chaumière d'un brave homme qui le comblait de soins. Henri,

dans une affaire assez chaude, avait reçu un coup de baïonnette qui l'avait obligé de garder le lit pendant un mois; mais cette blessure n'avait jamais été dangereuse, et maintenant il était presque guéri. Sa lettre portait l'empreinte d'une grande tristesse. Il se trouvait, disait-il, engagé dans une malheureuse cause, qui n'avait aucune chance de succès : le cœur des Vendéens n'était plus le même, l'enthousiasme était mort! En Vendée, comme partout, l'égoïsme avait remplacé le dévoûment, chacun songeait à son intérêt personnel : le paysan craignait pour sa récolte, le propriétaire pour sa ferme; et ce n'était plus qu'une faible poignée de jeunes gens héroïques qui combattait encore pour le prince légitime. Henri n'aspirait donc qu'au moment où il pourrait déposer les armes, sans être accusé d'avoir manqué à sa parole de gentil-

homme et de soldat : car il avait fait un serment à son vieux père, et son père seul pouvait l'en relever. Cependant, il espérait que le vicomte de Cormon, voyant l'inutilité de leur entreprise, céderait enfin à la force des choses et rappellerait ses deux fils, qui ne pouvaient que mourir, sans aucun profit pour la cause royale. Encore quelques mois de luttes et de fatigues, et rien, sans doute, n'empêcherait plus Henri de reprendre la vie commune, et de retourner à Nantes, où le calme et le bonheur l'attendaient auprès de ses meilleurs amis. Il suppliait Élisa de lui pardonner son absence, et de bien croire qu'il n'aurait pu jamais se décider à fuir loin d'elle , sans les ordres d'un père, qui l'eût maudit s'il n'avait pas répondu à l'appel de l'honneur et du devoir. Mais un devoir plus impérieux encore, le bonheur d'Élisa, devait l'arracher

bientôt à cette vie errante et hasardeuse.

Il est inutile de dire que le style de cette lettre était brûlant et passionné. Chaque ligne, chaque mot faisait tressaillir Élisa, en accélérant les palpitations de son cœur.

« Oh! mon Dieu, murmurait-elle, joignant les mains, qu'il revienne bientôt, car loin de lui je meurs!....

Cependant Henri n'avait point avoué dans sa lettre le principal motif qui le tenait encore caché, et l'empêchait de reparaître à Nantes : on avait ordre de l'arrêter, lui et son frère ; et, comme il ne voulait pas s'exposer aux chances périlleuses d'un procès politique, tant que la Bretagne ne serait point calmée, il jugeait prudent de laisser passer quelque temps encore. D'ailleurs, sa blessure l'avait fort affaibli, et c'est à peine s'il pouvait se tenir à cheval.

Mais Élisa comptait les jours avec une

fébrile impatience ; chaque mois lui paraissait une année ; et, lorsque par momens elle retombait dans ses noirs accès de tristesse, son père la réprimandait doucement et la conjurait d'être plus raisonnable : maintenant elle devait avoir bien moins d'inquiétude, puisqu'elle était sûre qu'Henri n'attendait qu'une occasion pour se retirer de la lutte avec honneur ; elle devait reprendre courage, puisque rien désormais ne pouvait la séparer d'Henri, et que leur union, bien qu'éloignée encore, était presque certaine.

Sur ces entrefaites, M. Wood reçut de Bristol une lettre qui le plongea dans une cruelle perplexité ; il ne communiqua point à sa fille le contenu de cette lettre, qui d'ailleurs était vague et d'une interprétation difficile. Cependant, au milieu de certaines phrases à double entente, M. Wood

croyait démêler des intentions qu'il n'avait jamais soupçonnées : mais peut-être comprenait-il mal ; peut-être quelques mots, jetés au hasard, avaient-ils fait naître en son esprit des craintes folles et chimériques. D'ailleurs, il semblait à M. Wood que, si en effet son cousin de Bristol avait eu la pensée qu'il lui supposait, M. Walthon eût clairement exprimé cette pensée, sans équivoque et sans détour. M. Wood relut mainte et mainte fois ces lignes, qui le préoccupaient d'une manière si désagréable : enfin après s'être inutilement fatigué à leur donner une signification plus satisfaisante, il fit tout son possible pour n'y plus penser. Mais ce qui était clair et précis dans la lettre de M. Walthon, c'était son prochain départ de Bristol et son arrivée à Nantes : il brûlait de voir une jeune personne qui lui était déjà si chère par tout

le bien qu'on disait d'elle, et par les liens de famille qui les unissaient. M. Wood ne crut pas devoir cacher à sa fille le voyage que M. Walthon comptait faire à Nantes, mais il se garda bien de lui dire le reste; et ce projet, loin d'inquiéter Élisa, parut au contraire lui causer quelque plaisir. Depuis l'éminent service que le banquier de Bristol avait rendu à M. Wood, Élisa désirait voir un parent si bon, si généreux, pour l'environner de tendresse et de reconnaissance: car, au fond du cœur, elle se reprochait d'avoir été injuste à l'égard de M. Walthon, contre lequel, depuis son enfance, elle avait toujours nourri des préventions fâcheuses. Elle ne le connaissait pourtant point, et se rappelait à peine l'avoir vu une fois lorsqu'elle était fort jeune; mais les discours de la vieille gouvernante qui l'avait élevée étaient si défavorables à M. Wal-

thon, qu'Élisa, entendant sans cesse la même chose, avait fini par le croire dur, sauvage, inflexible. En réunissant toutes les forces de sa mémoire; elle parvenait à recomposer peu à peu la physionomie de cet homme, qu'elle se rappelait avoir entendu un jour discuter vivement avec M. Wood. C'était à propos d'un article de journal : une pauvre femme, que son mari maltraitait toujours, s'était sauvée de la maison conjugale avec un homme qu'elle aimait. M. Wood soutenait que la faute de cette malheureuse était excusable ; tandis que M. Walthon, frappant du pied et serrant les poings, disait d'une voix furieuse qu'elle méritait la potence, et que les lois étaient si indulgentes pour le crime qu'elles en devenaient complices.

Élisa n'avait alors qu'une dixaine d'an-

nées ; mais cette scène de violence n'était jamais sortie de son souvenir : il y avait tant de colère et de flamme dans les yeux de M. Walthon, son front et les muscles de son visage étaient si contractés, qu'Élisa s'était sauvée de la chambre, et, chaque fois qu'elle pensait involontairement à cette terrible discussion, un froid mortel circulait dans ses veines. Mais l'imagination d'un enfant pouvait avoir exagéré une chose toute simple et sans importance ; à cet âge les moindres objets prennent quelquefois des proportions gigantesques, suivant les circonstances et les dispositions de l'esprit : il n'était donc pas surprenant qu'Élisa, maintenant qu'elle était sortie de l'enfance, voulût revoir un parent qu'elle avait mal jugé, sans doute. Elle était persuadée qu'au premier abord ces folles impressions s'évanouiraient sans peine, et

qu'elle verrait M. Walthon sous des couleurs moins disgracieuses. D'ailleurs, quel homme était plus digne d'affection et d'estime, mais surtout de pitié! Avec quelle abnégation généreuse il avait secouru un parent dans la détresse!... Et comme il était malheureux, ce pauvre père, qui venait de perdre si effroyablement un fils adoré! Néammoins, une chose bien certaine, une chose qu'Élisa était loin de s'avouer, c'est que, au lieu de s'affaiblir, sa prévention mauvaise contre M. Walthon aurait doublé de violence, si le père et le fils étaient venus ensemble pour conclure un mariage qu'elle eût trouvé plus affreux que la mort.

M. Walthon n'avait pas annoncé au juste l'époque de son arrivée : elle était subordonnée à plusieurs affaires qui devaient encore le retenir plus ou moins long-temps à Bristol; mais son appartement était prêt

déjà dans la maison de M. Wood qui l'attendait d'un moment à l'autre.

Un jour qu'Élisa, la tristesse dans l'âme, tâchait de se distraire un peu de sa mélancolie en chantant quelques morceaux de musique italienne, une voiture s'arrêta devant la porte; mais le bruit du piano, et l'application soutenue que nécessitait un passage difficile, empêchèrent Élisa d'entendre le roulement de l'équipage. Presque aussitôt un coup de sonnette retentit dans l'antichambre, et une voix forte et rude demanda M. Wood. La porte du salon était ouverte, et, les yeux d'Élisa se portant par hasard sur la glace placée devant le piano, elle aperçut un homme en costume de voyage, qui traversait rapidement l'antichambre : elle ne vit qu'un instant le visage de cet homme, mais elle devint pâle, un frisson la saisit..... Ce visage était

sombre et sévère ; c'était le même qu'elle entrevoyait parfois dans ses rêves, ou dans sa pensée, quand elle se reportait malgré elle à cette discussion violente, qui avait eu lieu entre son père et M. Walthon. La voix d'Élisa s'éteignit tout à coup ; ses doigts paralysés retombèrent sur les touches d'ivoire qui rendirent un son discordant et faux.

Élisa, dont le cœur battait avec force, s'était levée précipitamment et se disposait à courir vers M. Walthon, car elle ne doutait point que ce fût lui ; mais il n'était déjà plus dans l'antichambre où venaient d'entrer deux domestiques chargés de malles et de valises. Presque en même temps, elle entendit parler très haut dans le cabinet de son père : comme elle n'osait point entrer avant qu'on l'appelât, elle se rassit devant son piano, et tâcha de calmer l'agitation fébrile qui

s'était emparée d'elle. Peu à peu les couleurs reparurent sur ses joues, et elle se trouva bien folle d'avoir éprouvé un sentiment de crainte que rien ne pouvait justifier.

— Élisa ! Élisa! disait M. Wood en l'appelant d'une voix émue, viens donc, accours... Et déjà il avait ouvert la porte du salon ; M. Walthon le suivait.

—Viens, chère fille, continuait M. Wood, viens embrasser cet excellent cousin... Aime-le comme tu aimes ton père !...

Élisa, surmontant une terreur puérile, s'élança vers M. Walthon, qui l'embrassa de la manière la plus affectueuse.

— Oui, c'est bien elle ! dit M. Walthon avec un sourire plein d'une sombre tristesse. Elle n'est pas changée, elle est

comme je l'ai vue autrefois!... Seulement elle est plus grande et plus jolie! Ah! chère Élisa, lui aussi, il était beau!... Comme vous m'auriez rendu heureux!...

Et, dans la voix de M. Walthon, il y avait des larmes et quelque chose de poignant qui perçait le cœur. M. Wood lui avait pris une main qu'il serrait avec une douloureuse effusion; Élisa semblait profondément émue. Il y eut quelques instans de silence, interrompus seulement par des soupirs.

— Pardonnez-moi, chers amis, dit M. Walthon, je vous afflige!... je viens porter la douleur chez vous, et la douleur est contagieuse!... J'aurais dû rester là-bas....

— Non, vous avez bien fait! et si vous n'étiez pas venu, cher ami, c'est nous qui serions allés vous embrasser, vous prodi-

guer toutes les consolations dont vous avez tant besoin...

— Des consolations! il n'en est plus pour moi... interrompit M. Walthon en secouant la tête, je n'ai plus rien à faire dans ce monde, et j'ai hâte de mourir!...

— Du courage, mon pauvre ami! du courage! nous avons tous ici-bas nos misères!... Chacun à son tour!... Mais il ne faut jamais désespérer de la bonté divine...

— La bonté divine! repartit M. Walthon avec un sourire amer... je ne lui dois rien! Je ne lui dois que le malheur... je lui dois la mort de mon fils!... Que pourrait-elle m'accorder maintenant en compensation!... je ne veux rien, je ne demande rien... A présent je suis seul au monde, je n'ai plus de famille.....

— Plus de famille! interrompit M. Wood

avec une inflexion mêlée de reproche et de tendresse. Mais ne sommes-nous pas la vôtre? ne suis-je pas votre frère? Élisa n'est-elle point votre fille?...

— Oh! oui, murmura faiblement Élisa.

— Chère enfant! dit M. Walthon, dont la voix prit un accent plus doux et le visage une expression moins sévère, en regardant Élisa. Mon Dieu, comme elle est jolie!... c'est une figure d'ange!... Oh! l'on consentirait à vivre, rien que pour voir ces yeux bleus, ce front si pur et si plein d'innocence, cette auréole de candeur qui l'environne!... Non, cette figure adorable ne saurait mentir, elle révèle une âme céleste!.. et l'on ne tremblerait pas de confier son bonheur aux mains d'une si parfaite créature... Celle-là ne peut trahir. Ah! c'est au sortir de l'enfance qu'une femme a

toute la pureté du ciel! c'est alors qu'il faut la prendre pour épouse, avant que le souffle du monde ait corrompu son âme!....

En parlant ainsi d'une voix profonde et solennelle, M. Walthon, les yeux toujours fixés sur Élisa, la contemplait avec une espèce de ravissement. Ce langage, passablement bizarre, devait surprendre Élisa; mais il n'étonnait point M. Wood, qui savait combien le malheur avait exalté l'imagination ardente de son cousin.

La journée était déjà assez avancée. On se mit à table; et, pendant toute la durée du repas, le regard de M. Walthon ne quitta point la figure douce et rougissante d'Élisa, qui tremblait involontairement sous la fixité de cet œil noir et perçant, comme la colombe frissonne sous l'œil du vautour.

En effet, M. Walthon avait une de ces physionomies étranges et fatales, dont il est

malaisé de soutenir l'expression. Son front était large et haut, presque chauve ; et les cheveux, qui lui garnissaient encore les tempes, étaient déjà grisonnans, bien qu'il n'eût guère plus d'une quarantaine d'années ; ses yeux noirs étaient singulièrement vifs, et de temps à autre il s'en échappait comme deux rayons enflammés ; son nez, très aquilin, s'alongeait vers les lèvres en se courbant comme le bec d'un oiseau de proie. La bouche était mince et petite, toujours en mouvement ; et le sourire, qui ne la quittait presque jamais, semblait quelquefois d'une grande douceur, mais il devenait soudain, par une inconcevable métamorphose, âcre et plein d'amertume. Néanmoins, cet homme n'était pas laid de visage : on pouvait même deviner, à la régularité de ses traits, que dans sa jeunesse il avait dû avoir ce qu'on appelle une belle fi-

gure ; mais des chagrins, sans doute, avaient sillonné son front bien plus que l'âge, des passions violentes et terribles avaient laissé la marque de leur passage dans cette physionomie ravagée.

M. Walthon était d'une taille moyenne; sa tournure, assez jeune encore, ne manquait pas d'une certaine élégance; il était fort recherché dans sa mise, toujours fraîchement habillé, même en voyage, et, bien qu'il ne se conformât guère aux exigences de la mode, il était d'un soin extrême pour sa personne.

Presque immédiatement après dîner, M. Walthon se retira dans sa chambre; car il était accablé de fatigue, et, depuis son départ de Bristol, il n'avait pas goûté peut-être une heure de sommeil. Il prit très affectueusement congé de son cousin, puis lorsqu'il donna le baiser du soir à

Élisa, ce fut avec une tendresse ardente et qui n'avait plus rien de paternel : un frémissement indéfinissable s'empara de la jeune fille et quand elle vit ce regard perçant et noir plonger dans ses yeux comme pour aller jusqu'au fond de son âme, elle se rejeta involontairement en arrière.

Une huitaine de jours se passa. M. Walthon, dont la physionomie semblait devenir moins sombre, était pour Élisa plein d'attentions charmantes et d'amabilité. Il paraissait le plus heureux des hommes quand elle voulait bien chanter devant lui : alors il ne tarissait pas en éloges, il la déclarait belle et ravissante entre toutes les femmes. Plusieurs fois M. Wood, dont les affaires avaient pris une meilleure tournure, voulut remercier son cousin du secours immense qu'il lui avait prêté; mais celui-ci détournait toujours la conversation, et di-

sait qu'il ne fallait pas s'occuper de bagatelles; qu'entre parens on devait s'aider, et que pour lui, toute sa fortune était au service de sa famille, de ses amis. Chose étrange! M. Walthon ne parlait presque plus de son fils; il paraissait avoir oublié cette horrible catastrophe, et continuellement le nom d'Élisa errait sur ses lèvres. Elle seule l'occupait tout entier; il découvrait sans cesse dans cette jeune fille des qualités nouvelles, qui la rendaient à ses yeux plus séduisante, plus adorable.

Élisa, qui ne pouvait s'empêcher d'être reconnaissante, témoignait à M. Walthon la plus vive tendresse. Mais pourtant elle se reprochait dans l'âme de ne pas l'aimer davantage; elle se trouvait ingrate : car une secrète antipathie la repoussait loin de cet homme, une voix mystérieuse semblait lui dire que cet homme lui serait fatal.

Un jour, par un soleil magnifique, Élisa était descendue dans le jardin. Comme il faisait très chaud , elle n'avait mis qu'une robe légère, et sa blanche poitrine, ses bras potelés et blancs, dessinaient leurs contours sous la gaze fine et transparente; un chapeau de paille, orné de rubans roses qui voltigeaient à la brise, ombrageait sa tête gracieuse; elle tenait un arrosoir qu'elle penchait sur les fleurs; puis, lorsqu'il était vide, elle allait le remplir dans un bassin entouré de gazon: alors, elle s'agenouillait mollement sur l'herbe, et, ployant la tête avec des mouvemens de cygne, elle plongeait dans le bassin son arrosoir qu'elle retirait d'une seule main avec effort. Mais il y avait dans sa pose et dans l'ondulation de ses mouvemens, tant de charme et d'harmonie, que le cœur le plus anti-poétique n'aurait pu réprimer un élan d'admiration.

Et cependant toute cette grâce, toute cette native élégance était pleine de naturel et sans la moindre affectation. Pauvre jeune fille! elle se croyait seule au milieu des fleurs et des papillons, elle ne savait pas qu'un regard de flamme pesait sur elle, et qu'elle faisait battre un cœur avec une horrible violence!....

M. Walthon qui, depuis une heure, était accoudé sur la balustrade d'une fenêtre, contemplait cette rayonnante créature, et toutes les passions ardentes du jeune âge se réveillaient tumultueusement dans le fond de son âme.

— Oh! pensait-il, pourquoi n'ai-je donc pas connu plus tôt cet ange!.. Mais hélas! je suis fou!... pourquoi n'ai-je dix ans de moins!... Maintenant je suis vieux, les malheurs m'ont flétri, et l'amour d'un vieillard est profondément ridicule!... Oui, je

suis trop vieux, ou bien elle est trop jeune!... Cette fille charmante était faite pour moi! quelle innocence, quelle pureté, quelle douceur dans le regard! Oh! non, toutes les femmes n'ont pas l'enfer dans le cœur... j'avais mal choisi! Oh! malheureux! malheureux!.... si j'avais eu pour femme une si angélique créature, je n'aurais pas le cœur bourrelé de remords! je n'aurais pas une tache bien sombre dans ma vie!....

Et tandis qu'il se livrait à ces pénibles réflexions, de grosses larmes descendaient le long de ses joues.

Mais déjà sa résolution était prise, elle était irrévocable. Le soir même il voulut ouvrir son cœur à M. Wood. D'ailleurs, il n'avait pas à craindre un refus : Élisa n'aimait personne, elle n'était promise à personne, et certes, on n'aurait pu choisir pour elle un plus riche parti.

Élisa, tout en arrosant ses fleurs, s'était mise à chanter la romance du saule, et sa voix, douce et mélancolique, se mêlait au gazouillement des oiseaux qui chantaient dans l'ombrage épais d'un grand platane. M. Walthon nageait dans l'ivresse. Tout à coup les yeux d'Élisa se portent machinalement vers la maison; son regard tendre et bleu rencontre un regard brûlant qui la dévore!... Elle reconnaît M. Walthon, et sa voix meurt dans sa bouche; toute sa gaîté s'envole; elle reste muette et confuse. Quelques minutes après, elle avait quitté le jardin et s'était sauvée dans sa chambre.

Le soir, M. Walthon redoubla de soins et de prévenances pour Élisa : il la supplia de chanter la romance du saule; et, comme la jeune fille hésitait à le satisfaire, M. Wood joignit ses prières à celles de M. Walthon. Elle chanta; mais sa voix n'était plus suave

et pure comme dans la matinée; les notes étaient moins fermes et tremblottaient.

— Mon Dieu! pardonnez-moi, dit-elle en se retirant du piano, je chante ce soir horriblement mal!... Je n'ai pas voulu me faire prier; mais en vérité, j'ai honte de toutes les fausses notes que j'ai faites...

— Au contraire, ma belle enfant, répondit M. Walthon en lui baisant la main, vous avez chanté d'une manière ravissante, et je vous en remercie!... car vous m'avez mis dans l'âme une adorable musique, et toute la nuit je vais faire les plus jolis rêves du monde.

Élisa ne répondit rien, et baissa la tête en rougissant.

Enfin, la pendule sonna onze heures : Élisa demanda la permission de se retirer;

puis, quand M. Wood et son cousin furent seuls, ils eurent une conversation très animée qui dura plusieurs heures encore. M. Wood avait d'abord fait semblant de ne pas comprendre la pensée de M. Walthon, qui n'osait l'exprimer tout entière et prenait des circonlocutions prudentes. Mais à la fin M. Wood fut bien forcé de comprendre ce qu'on lui disait, et demeura quelque temps silencieux et comme pétrifié.

— Oui, mon cher cousin, dit M. Walthon d'une voix ferme, je vais m'expliquer catégoriquement. Voilà deux heures que vous évitez de me répondre ; mais je vous tiens, et ne vous lâche pas. Votre fille devait être la mienne : le sort ne l'a pas voulu... Eh bien ! il faut qu'elle m'appartienne en dépit du sort. Écoutez, je ne suis pas un jeune homme, mais enfin je suis encore plus près de la jeunesse que de la vieillesse...

Je jouis, comme vous savez, d'une fortune assez belle et très solidement établie. Écoutez, cousin, franchement je crois pouvoir faire le bonheur de votre fille... J'avais pris en haine toutes les femmes, j'avais pour elles horreur et mépris ; mais votre fille est un ange, et je l'aime !... Voulez-vous me donner sa main?...

M. Wood, qui, depuis quelques minutes, s'attendait à cettte demande, ne put cependant s'empêcher de tressaillir ; il ne répondit point, et regarda M. Walthon avec un air de surprise indéfinissable.

Celui-ci réitéra sa question :

— Voulez-vous me donner votre fille? dit-il.

— Mais vous ne parlez pas sérieusement, cher ami..., répondit M. Wood, dont la voix tremblait.

— Et qui peut vous faire supposer cela? Ai-je donc l'air de plaisanter? Je vous dis que j'aime votre fille, que je la trouve adorable, et je vous supplie de m'accorder sa main...

— Cher cousin, dit M. Wood, y pensez-vous? Songez donc que vous avez plus de deux fois son âge...

— Et qu'importe! j'ai le cœur jeune... Si j'ai des rides au front, je n'en ai pas au cœur! Oh! je vous en conjure, faites ce que je vous demande... Elle sera heureuse... je ne vivrai que pour elle.... Je l'aime avec délire!

— Mon ami, répliqua M. Wood, d'un ton grave et solennel, vous vous abusez; je vous porte une affection trop sincère pour vous prendre au mot. Croyez-moi, laissons les

jeunes gens s'aimer, et ne marions pas les fleurs du printemps aux fleurs de l'automne. Si j'avais la cruauté de souscrire à votre folle demande, vous ne tarderiez pas à vous en repentir; et vous me détesteriez peut-être...

— Allons, pas de phrases! reprit M. Walthon, avec une inflexion brève et mécontente. Je sais ce que je fais, je ne suis pas un enfant; et vous comprenez qu'avant de vous faire une pareille demande, j'ai calculé mûrement toutes les chances de bonheur ou de malheur qui pouvaient résulter de ma conduite. Ce que je fais, mon cher cousin, je le fais en connaissance de cause, je vous prie de le croire. Ainsi donc expliquons-nous nettement : voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes, voulez-vous que j'épouse votre fille?...

— Mais, cher cousin, répondit M. Wood avec un sourire forcé, en supposant que je voulusse faire ce que vous désirez, je ne serais pas le seul à consulter dans cette affaire : il ne s'agit pas seulement d'avoir le consentement du père, il faut encore celui de la fille... et vous savez bien que nous ne sommes plus au temps où l'on mariait les jeunes personnes sans demander leur avis. Je ne vous cache point qu'Élisa est très loin de soupçonner une pareille proposition de votre part : je crains qu'elle ne soit terriblement surprise en apprenant que vous l'aimez d'un amour... qui n'a rien de paternel.

— C'est bien ! répondit sèchement M. Walthon. J'ai la fatuité de croire que les obstacles ne viendront point de la part d'Élisa. C'est un cœur pur et chaste, où les passions

dorment encore; et j'ai trop bonne opinion d'elle pour craindre un moment qu'elle ait pu se faire de l'amour une idée romanesque et folle, qui ne se réalise jamais, et qui mène au malheur, à l'inconduite. Son cœur est libre, n'est-ce pas? vous n'avez promis sa main à personne, depuis la mort de mon fils?...

— Je vous aime trop pour vous tromper, dit gravement M. Wood. Certes, je ne vous aurais jamais manqué de parole, Élisa eût épousé votre fils, elle me l'avait juré!... Mais, après la mort de ce pauvre jeune homme, ma parole se trouvait dégagée, ma fille était libre...

— Et vous l'avez promise à un autre! interrompit M. Walthon d'une voix sourde, où vibrait la colère. Ah! vous étiez bien pressé, monsieur, de rentrer dans vos

droits, de faire usage de votre liberté... Et pourrait-on savoir quel est ce futur gendre?...

— Vous me parlez d'un ton qui a lieu de me surprendre, répondit M. Wood avec douceur; mais je ne puis croire que vous ayez l'intention de me blesser, vous qui m'avez si généreusement servi!...

— Oui, les services font les ingrats! dit sourdement M. Walthon. Mais soyez franc, cousin, continua-t-il avec une inflexion plus distincte, dites-moi tout, que je sache à quoi m'en tenir : Quel est l'homme à qui vous destinez votre fille?...

— C'est le fils du vicomte de Cormon, un jeune homme plein d'excellentes qualités.

— Le fils d'un vicomte, murmura dédaigneusement M. Walthon. Fort bien! Appa-

remment que c'est en France comme en Angleterre, la Finance cherche la Noblesse, les filles de banquiers épousent les grands seigneurs! Et la fortune de ce jeune homme?...

— Elle n'est pas considérable, répondit M. Wood, mais ce n'est point là ce qui m'arrête.

— Ah! ah! vous faites le généreux, mon cher cousin! ajouta M. Walthon, avec un éclat de rire strident. Certes, l'argent n'est pas tout dans ce monde, mais c'est bien quelque chose... et dernièrement vous avez pu vous en apercevoir.

En parlant ainsi, M. Walthon secouait la tête d'une étrange manière, et ses lèvres pincées exprimaient la colère et l'ironie.

— Je ne vous comprends pas, cousin,

répondit M. Wood d'un ton grave et digne, ou plutôt je crains de vous comprendre!... Est-ce que vous me reprocheriez le service que vous m'avez rendu?... Oh! cela ne serait pas digne de vous!... et je n'attendrais pas un second reproche...Tout ce qui m'appartient, tout, jusqu'au dernier lambeau de fortune, me soulagerait du poids de ma reconnaissance!... Je ne suis pas riche, cousin; mais j'ai de quoi vous payer maintenant : je suis tout à vos ordres.

—Allons, allons, cousin, dit M. Walthon en lui secouant la main affectueusement, pas de bruit, et restons bons amis. Vous avez mal interprêté mes paroles : je ne vous reproche rien; je ne vous demande rien, que la main d'Élisa, si toutefois elle veut bien d'un mari de mon âge. Mais vous, soyez loyal, dites quelques mots en ma faveur, ou du moins ne tournez pas votre fille

contre moi. Vous me dites que ce jeune homme est plein de mérite ; soit : j'accepte la lutte, et je veux bien joûter, quoique je ne sois plus jeune et que les armes puissent être inégales. Allons, pas de rancune! vous êtes ce soir mal disposé peut-être : j'espère que demain, ou un autre jour (car j'ai de la patience), j'espère que vous serez plus juste à mon égard... Bonne nuit, cousin, bonne nuit.

Et, serrant de nouveau la main de M. Wood, il prit un flambeau et se retira dans sa chambre à coucher.

M. Wood ne dormit point de toute la nuit : une préoccupation profonde l'absorbait.

IV

Les troubles qui agitaient plusieurs départemens de l'Ouest avaient semblé d'abord s'appaiser; mais ils recommencèrent tout à coup avec une nouvelle violence, et la guerre civile prit un aspect plus menaçant. Ces bandes insaisissables, que la force

armée dissipait toujours, se reformaient sans cesse, et les brigandages, les incendies répandaient la consternation jusqu'au sein des villes.

Nantes était le centre et le quartier-général de cette vaste conspiration carliste, qui s'efforçait de ressusciter la vieille Vendée et de bouleverser toute la France. Aussi chaque événement politique, chaque secousse de cette guerre interminable se faisait ressentir à Nantes comme une espèce de commotion électrique. Là, plus qu'ailleurs, les esprits étaient vivement préoccupés des moindres phases de l'insurrection; on lisait avidement les journaux, et les cercles retentissaient d'orageux débats. M. Walthon, quoique étranger, prenait le plus vif intérêt à cette lutte effrayante et vivace, dont personne au monde ne pouvait prévoir l'issue; mais tous

ses vœux, ses plus ardentes sympathies, étaient pour un gouvernement populaire, sorti jeune et triomphant de la plus juste des révolutions. Son cœur de wigh détestait profondément tout ce qui était noblesse et aristocratie : dévoré d'une jalousie orgueilleuse et sourde, il enveloppait dans sa haine les carlistes et les tories ; tous les priviléges que donne la naissance, il les nommait de monstrueuses injustices, et personne plus que M. Walthon n'avait applaudi au triomphe du peuple dans ce terrible mois de juillet.

On peut donc se figurer la colère de M. Walthon, lorsqu'il apprit que la main d'Élisa était promise à un jeune noble, fier et gonflé, sans doute, de ses prétentions et de ses titres. Mais l'indignation du banquier éclata bien plus vivement encore, quand il sut que ce jeune homme combattait dans l'Ouest pour

la cause de la dynastie déchue. Alors il prodigua les plus amers reproches à M. Walthon : il lui dit que sa conduite n'était pas digne d'un bon et loyal Anglais. Pendant quelques jours ses paroles furent âcres et mordantes, chaque fois qu'il s'adressait à M. Walthon ; mais, quand il parlait à Élisa, son langage devenait tout à coup charmant et plein de courtoisie. Il n'avait pas encore osé dire à la pauvre enfant qu'il l'aimait d'amour ; mais ses regards et l'expression de son visage, à défaut de paroles, auraient pu se faire entendre de toute autre qu'Élisa.

Un jour il prononça devant elle le nom d'Henri de Cormon, et la jeune fille tressaillit : ce mouvement involontaire ne put échapper à M. Walthon ; son œil n'avait point quitté la figure d'Elisa, et c'est avec une attention profonde et inquiète qu'il

épiait du regard l'effet que ce nom produirait sur elle.

— Ah ! vous semblez le connaître, dit-il en affectant l'indifférence. Et quelle espèce d'homme est ce monsieur?

— C'est un noble caractère, balbutia-t-elle avec un certain embarras.

— Un noble caractère! répéta M. Walthon avec un sourire équivoque ; c'est-à-dire un caractère de noble, ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose. Mais, en vérité, chère Élisa, je ne conçois point votre père : il paraît singulièrement épris de ce beau vicomte en herbe ; et vous, chère belle, vous avez l'air d'être assez bien disposée pour le susdit personnage... Depuis quand êtes-vous donc si Vendéenne? J'aurais cru pourtant le contraire... Vous, la fille d'un wigh, d'un brave Anglais très honnête, mais très roturier!

Est-ce que M. de Cormon vous aurait enrégimentée dans ses bandes carlistes?...

Il y avait dans l'accent de M. Walthon quelque chose d'ironique et d'amer qui effrayait Élisa; elle rougissait et pâlissait tour à tour, et ne répondait aux questions insidieuses du banquier que par de vagues et presque insignifians monosyllabes.

— Allons, allons, je vois bien qu'il faut rompre la glace, dit M. Walthon d'une voix plus douce. Je vois que mon cher cousin s'est laissé follement éblouir par des rodomontades de gentilhomme, et que vous êtes une enfant crédule et sans expérience. M. Henri de Cormon vous a jeté de belles phrases à la tête; il vous a fait croire qu'il était un héros, un Bayard, un Dunois!... et, comme les jeunes filles aiment beaucoup le romanesque et les grands coups d'épée, il s'est fait chevalier errant pour redresser

les torts et l'oriflamme qui en a bon besoin ! Il s'est vanté, je parie, de renverser l'usurpateur et de couronner le duc d'Angoulême ? Alors, n'est-ce pas, il se ferait nommer gentilhomme de la Chambre ; il aurait des honneurs, des pensions ; il pourrait faire relever son vieux château féodal qui tombe en ruines, et peut-être aurait-il la générosité de vous en nommer la châtelaine....

Élisa devint très pâle, et baissa la tête pour dissimuler son trouble.

— Oui, oui, continua M. Walthon avec un ricanement sourd, voilà sans doute ce qu'il vous a promis, le haut et puissant seigneur ! Cela veut dire que pour toute fortune il n'a que de vieux parchemins déchirés, et qu'il ne dédaignerait pas d'allier sa noblesse à la finance, s'il trouvait dans

ce mariage de quoi faire redorer son écusson...

— Oh! Monsieur... s'écria chaleureusement Élisa qui ne put laisser ainsi calomnier l'homme qu'elle aimait. Monsieur, vous ne connaissez pas Henri de Cormon... je vous répète que c'est un noble cœur, généreux, désintéressé, et qui ne s'abaisserait jamais à un pareil calcul.... Mais vous êtes excusable, Monsieur, puisque vous ne le connaissez pas!

— Et je n'ai pas envie de le connaître, je vous jure! répondit M. Walthon. Vous pouvez me croire, Élisa : j'ai de l'expérience, je connais le monde!..L'argent est le mobile de tous les hommes ; c'est l'égoïsme et l'intérêt qui les guident. Ce jeune homme vous a fait croire qu'il vous aime, n'est-ce pas? Il vous aime, c'est possible... car vous

êtes un ange, et pour ne pas vous aimer, il faudrait n'avoir point d'âme, il faudrait être aveugle... Mais que dis-je, on vous aimerait sans vous voir!... votre voix est si douce... chaque parole qui sort de vos lèvres résonne comme un chant d'oiseau, comme la plus suave mélodie.... Eh bien, soit! ce jeune noble vous aime!... mais ce qu'il aime en vous, plus encore peut-être que votre beauté, plus que cette voix si harmonieuse et si tendre, plus que cet adorable regard pur et bleu comme un ciel de printemps, ce qu'il aime plus que tout cela, pauvre jeune fille, c'est l'argent! c'est la dot!....

— Je vous répète, Monsieur, que vous êtes injuste, répondit Élisa d'une voix douce et triste : M. Henri ne pense pas à l'argent; et d'ailleurs, vous le savez bien, naguère encore j'étais moins riche que lui,

et sans votre générosité, mon pauvre père...

— Bien ! bien ! interrompit M. Walthon, ne me rappelez pas un service que j'ai oublié. Maintenant, grâce à Dieu, la fortune de votre père est rétablie sur des bases solides, et vous êtes dans une position brillante. Mais il est un service plus signalé que l'autre, un service que je veux vous rendre en bon parent : je sais que vous avez quelque penchant pour ce jeune homme, et que vous l'aimez, c'est-à-dire, que vous croyez l'aimer ! car à votre âge, ma pauvre amie, le premier mot d'amour, le premier vent qui souffle, emporte votre cœur; et trop tard vous déplorez votre égarement, votre faiblesse ! Je sais donc que M. Henri ne vous déplait pas : eh bien ! je vous déclare, moi, que ce mariage n'est pas faisable, et que je m'y opposerai de tout mon pouvoir... Non, vous ne pouvez épou-

ser un homme qui est fier comme tous les gens de sa caste, et qui vous reprocherait continuellement l'obscurité de votre origine. D'ailleurs, vous n'auriez avec lui aucune garantie de calme et de bonheur : c'est un fou, un ennemi du peuple et de l'ordre !... Voyez, que fait-il maintenant en Vendée ? Il se bat pour un rêve, pour une chimère ; il est cause qu'on détruit les moissons, qu'on brûle les fermes, qu'on ruine les malheureux paysans !... C'est une chose affreuse que la guerre civile, Élisa ! Et maintenant surtout qu'il n'y a plus de conviction politique, cette prétendue fidélité au malheur d'une famille royale, c'est de l'ambition, assez mal déguisée !... Non, vous ne pouvez appartenir à ce factieux, qui un jour ou l'autre recevrait une balle dans quelque escarmouche, ou périrait peut-être d'une mort ignominieuse... Croyez

moi donc, oubliez ce jeune homme, oubliez-le comme un mauvais rêve... Vous savez toute l'affection profonde que j'ai pour vous ; oui, votre bonheur est le plus ardent de mes vœux!... et je ferai tous mes efforts pour que vous soyez heureuse !...

En même temps il prit une main d'Élisa dans les siennes, et pressa contre ses lèvres cette main frémissante et froide : Élisa l'avait compris, bien qu'il n'eût point expliqué nettement sa pensée. Dès ce moment toute l'ancienne antipathie d'Élisa contre M. Walthon se réveilla plus forte et plus raisonnée. Chaque fois qu'elle l'apercevait, un frisson parcourait ses membres: elle faisait tout son possible pour éviter cette présence odieuse.

Cependant M. Walthon avait depuis quelques jours de fréquens et mystérieux colloques avec M. Wood ; ils restaient souvent long-temps enfermés ensemble ; et, quand

Élisa venait par hasard à passer devant la porte du cabinet de son père, elle entendait parler d'une manière animée : la voix de M. Walthon avait des intonations de colère et de menace. Élisa ne savait point au juste le motif de ces continuels entretiens; mais elle le devinait sans peine. Plusieurs fois le nom d'Henri de Cormon et le sien même avaient frappé ses oreilles; elle ne pouvait donc point douter que M. Walthon ne fît tous ses efforts pour empêcher à tout prix un mariage qu'il avait juré de ne pas laisser conclure.

Souvent Élisa, voyant la préoccupation profonde de son père, lui en avait demandé la cause avec une douceur inquiète et prévenante; mais M. Wood l'embrassait pour toute réponse et la conjurait de ne pas s'alarmer inutilement. Toutes ces discussions, disait-il, quoique vives et animées, étaient

sans aigreur et ne roulaient absolument que sur des affaires de banque. Mais cette vague et insuffisante explication était bien loin de satisfaire Élisa.

Un matin, avant que le déjeûner ne fût servi, M. Walthon parut brusquement dans le salon où Élisa faisait de la musique ; il tenait à la main un journal, et sa physionomie avait une expression de tristesse officielle où perçait une joie sombre et mal contenue.

— Vous n'avez pas lu le journal, Élisa? dit-il en s'approchant d'elle.

— Non, Monsieur, je ne le lis plus ; je ne veux pas m'occuper de politique.

— Vous avez tort, car elle est plus intéressante que jamais !... pour vous surtout... Tenez, il y a justement dans cette colonne

une certaine nouvelle qui ne peut vous être indifférente.

En même temps il lui présentait le journal.

Elle saisit la feuille avec empressement et d'une main tremblante; elle parcourut avidement la colonne indiquée : mais un nuage couvrait ses yeux, elle ne pouvait lire. D'ailleurs, sa main frissonnait tellement, et la feuille était si agitée, que les lignes se brouillaient et devenaient insaisissables.

— Eh bien! vous n'avez pas encore trouvé?... reprit M. Walthon en mettant le doigt sur l'article qui devait intéresser Élisa.

Tout à coup elle pousse un cri; une pâleur mortelle se répand sur ses joues, et le papier échappe de ses mains.

Ce journal annonçait que les deux fils du vicomte de Cormon venaient d'être faits prisonniers après un combat sanglant, et conduits à Rennes pour y être jugés. On les signalait tous deux comme des ennemis irréconciliables du gouvernement, comme deux révoltés d'autant plus dangereux qu'ils étaient pleins de bravoure, et que leur nom, connu dans toute la Vendée, ralliait autour d'eux une foule de Vendéens réfractaires, de déserteurs et de chouans déterminés. Une quinzaine de soldats avaient succombé dans cette chaude affaire, et la plus grave accusation pesait sur les deux fils du vicomte : un exemple terrible était devenu nécessaire ! On invoquait contre eux toute la rigueur des lois pour épouvanter les fauteurs de la guerre civile.

Cette nouvelle avait foudroyé Élisa.

— Mon Dieu, murmurait-elle en joignant les mains, ayez pitié de lui! sauvez-le !...

Cette prière, quoique faite à voix basse, M. Walthon l'avait entendue.

—Eh bien! qu'en pensez-vous, Élisa? dit-il en ramassant le journal qu'elle avait laissé tomber. Avais-je raison? Voilà où mènent la folie et l'imprudence... à l'échafaud!

— L'échafaud! s'écria douloureusement Élisa. Non, ce n'est pas possible! ils n'auraient pas cette cruauté... Henri, lui! mourir!... Oh! non, je vous jure que cela ne se peut pas!... Le roi est bon, le roi lui fera grâce...

— Et le roi lui donnera la croix d'honneur, pour le récompenser de ses hauts faits! interrompit M. Walthon avec une

expression pleine d'amertume. Ah! ma pauvre enfant! je vous conseille d'aller demander sa grâce, vous serez bien reçue! Mais non, continua-t-il, d'un accent morne et grave, soyez plus raisonnable : oubliez cet homme, et puisqu'il a voulu se perdre, à la bonne heure! Certes, je ne désire pas sa mort, et je lui sauverais la vie si je le pouvais!... mais il faut pourtant que justice se fasse; il faut que ce malheureux soit puni d'une manière ou d'une autre! Pas d'échafaud, soit : mais la prison, la prison perpétuelle!... Autrement la clémence n'est plus qu'une faiblesse, qu'une lâcheté. Voilà comme je pense, moi! je ne compose pas avec ma conscience : une action est bonne ou mauvaise! Il faut la punir ou la récompenser, pas de milieu! On dira peut-être que les affaires de la France ne me regardent pas; mais la justice est de

tous les pays!... Je prends fait et cause pour le bien contre le mal, et si la guerre civile est un crime, je soutiens qu'on doit le punir dans les nobles, comme dans ces pauvres diables de chouans qu'on traîne au combat de même qu'à l'échafaud, sans qu'ils sachent pourquoi.

Pendant que M. Walthon déclamait ainsi contre la noblesse comme un whig dans son club, Élisa, livrée à toute sa douleur, n'entendait pas un mot de ce qu'il disait, et, la tête penchée sur la poitrine, elle pleurait silencieusement.

M. Walthon, voyant ce désespoir, fut ému d'une pitié involontaire, et se reprocha sa froide cruauté; il employa donc les plus douces paroles et le ton de la prière pour apaiser le chagrin d'Élisa. Il la suppliait de lui pardonner; il n'aurait pas cru disait-il, lui causer autant de peine; et

cette affligeante nouvelle, il se repentait de ne l'avoir point cachée. Mais tous les efforts de son éloquence furent inutiles: les pleurs d'Élisa coulaient toujours avec violence; et, quand son père entra dans le salon, il la trouva baignée de larmes et la poitrine gonflée de sanglots.

Cependant les jours s'écoulaient, et M. Walthon ne songeait pas encore à quitter Nantes : depuis qu'il avait la certitude qu'Henri de Cormon était prisonnier, le nom du malheureux jeune homme n'était pas sorti de ses lèvres; il avait même évité devant Élisa, de prononcer une seule parole qui pût faire allusion à la captivité d'Henri. Les manières, le langage de M. Walthon n'avaient plus rien de rude ni d'offensant; au contraire, il environnait Élisa des attentions les plus tendres et les plus galantes. Mais un jour, quel fut son

dépit, sa rage, quand il lut, dans le *Courrier Français*, qu'Henri de Cormon et son frère, secondés par quelques amis intrépides, étaient parvenus à s'échapper des prisons de Rennes; qu'ils avaient pu quitter secrètement la ville, et gagner un village où les attendait une troupe nombreuse d'insurgés! Lorsqu'Élisa fut informée de cette heureuse nouvelle, elle ne put modérer l'élan de sa joie, et presque aussitôt son visage pâle, abattu, reprit les vives couleurs de la santé.

Enfin M. Walthon comprit qu'il fallait frapper un coup décisif: l'amour d'Élisa pour l'aventureux Henri, loin de s'affaiblir, semblait s'exalter au contraire et puiser une nouvelle force dans les obstacles de tout genre qu'il rencontrait. Henri persécuté, proscrit, était plus redoutable encore; ce rival grandissait par l'absence, et prenait

chaque jour dans l'imagination d'Élisa quelque chose de romanesque et d'héroïque, qui le faisait aimer davantage.

Malgré l'évasion des deux frères, le procès, déjà entamé, continuait toujours; et le tribunal, plus sévère pour des contumaces, les condamna l'un et l'autre à la déportation. Ainsi désormais Henri était mort pour sa famille et pour tous ceux qui avaient le malheur de l'aimer; il ne pouvait donc plus reparaître !... et l'oubli, le silence, une vie souterraine et cachée était la seule chance de salut qui lui restât. Cette nouvelle fut un véritable triomphe pour M. Walthon; mais pour M. Wood et sa fille, ce fut un coup de tonnerre. Henri n'était plus à craindre enfin! M. Walthon n'avait plus même besoin de nuire à ce pauvre jeune homme dans l'esprit de M. Wood: car, selon toute apparence, jamais un père ne serait

assez fou, assez coupable, pour entretenir dans le cœur de sa fille une passion fatale qui l'entraînerait à la honte, au malheur!... Henri de Cormon était mort civilement, et le mariage ne pouvait avoir lieu.

M. Wood comprenait bien que jamais Henri ne pourrait être l'époux d'Élisa; aussi croyait-il faire son devoir en tâchant de lui persuader que cette union était maintenant impossible. Mais il n'osait pas lui conseiller de se rendre aux vœux de M. Walthon : il savait combien cet homme déplaisait à sa fille, et lui-même il ne l'aurait vue qu'avec douleur devenir l'épouse de ce rude et bizarre personnage. Mais celui-ci redoublait chaque jour de sollicitations plus pressantes, et disait à M. Wood qu'un refus semblable de sa part était sans motif comme sans excuse; que c'était de la barbarie, de l'ingratitude, et qu'il n'au-

rait jamais cru que M. Wood dût si mal reconnaître le dévoûment et l'affection d'un ami. Peu à peu le langage de M. Walthon prit un accent de menace; bien que ses paroles fussent équivoques, il laissait fort bien entendre qu'il avait le moyen de se venger, si on le poussait à bout : la fortune de M. Wood n'était pas encore si florissante qu'il pût rembourser immédiatement sept ou huit mille livres sterling; un pareil vide pourrait se faire sentir dans sa caisse, et le retrait de ces fonds, brusque et manifeste, porterait sans doute un nouveau coup plus terrible au crédit du banquier. Mais cette menace, loin d'effrayer M. Wood et de le faire consentir au mariage, produisit un effet contraire : il répondit froidement à son cousin qu'il était prêt à lui rendre la somme entière, capital et intérêts. M. Walthon crut devoir changer de langage, et, lui

tendant la main avec effusion, il le conjura d'oublier quelques mots blessans et de pardonner à la violence d'un amour que rien ne pouvait surmonter.

— Mon ami, c'est une grâce que je vous demande, dit-il. Vous savez combien j'ai été malheureux. Que je ne quitte pas la terre sans avoir goûté au moins quelques jours de bonheur! Oui, mon bonheur est dans vos mains...

M. Wood fut touché profondément; car c'est une affreuse torture, qu'un amour dédaigné!... Il plaignait donc sincèrement M. Walthon, dont le cœur, plein de passions orageuses et ardentes, devait souffrir plus qu'un autre. En outre, M. Wood se reprochait par instans quelque ingratitude: sans M. Walthon, sa ruine eût été complète; Élisa maintenant serait orpheline!

Il fit donc tous ses efforts pour disposer favorablement sa fille à l'égard du banquier; il la conjura d'étouffer une passion déraisonnable, d'oublier un homme qui l'avait aimée assez peu pour se jeter dans les hasards d'une entreprise folle et criminelle. Certes M. Walthon n'était plus un jeune homme, mais sa tendresse était quelque chose de sûr et d'impérissable; malgré son apparence d'insensibilité et de brusquerie, il avait une âme généreuse et capable de reconnaissance : le chagrin, plus que les années, avait flétri son visage; pour reprendre à la vie, au bonheur, il n'attendait qu'un sourire, qu'une douce parole d'Élisa. Mais ce qui peut-être aurait pu déterminer la pauvre enfant à ce cruel sacrifice, c'était le souvenir du bienfait inappréciable que son père avait reçu de M. Walthon : elle ne pouvait s'empêcher

d'être émue jusqu'aux larmes, quand M. Wood lui disait d'une voix triste, avec l'accent de la prière : Ma fille, tu es libre, mais hélas! comment ferai-je pour reconnaître le service de M. Walthon! Je ne suis pas ingrat; mais qu'importe,... s'il peut m'accuser d'ingratitude!...

Aucune lettre d'Henri n'était venue depuis son évasion de Rennes. Il était sans doute l'objet d'actives recherches, et le plus léger indice aurait pu trahir le lieu de sa retraite. Un jour que M. Walthon, M. Wood et sa fille se trouvaient réunis dans le salon, tous les trois absorbés dans une rêverie silencieuse et triste, ils furent tout à coup distraits de leurs réflexions par des voix rauques et enrouées qui retentissaient dans les rues. On venait d'apprendre la nouvelle d'un événement politique de la plus haute importance, déplorable épisode

de cette guerre intestine qui déchirait la Vendée; et les crieurs publics annonçaient à pleine gorge cette tragique et sanglante affaire.

Voici quelle était cette nouvelle : « Un régiment de Vendéens, rompu et culbuté par les troupes, s'était dispersé dans les bois et les marais : quelques-uns d'entre eux, ralliés à grand'peine, avaient pu gagner, avec leurs principaux chefs, un ancien château fortement défendu par sa position presque inexpugnable. Ce château appartenait à un vieux royaliste dévoué, qui, fier d'ouvrir ses portes aux défenseurs de la dynastie légitime, avait juré de ne pas se rendre et de mourir plutôt sous les ruines de ses murailles. Dès qu'on eût la certitude qu'une partie du régiment mis en déroute s'était réfugiée dans cette habitation, on en fit immédiatement le siège, et l'artillerie com-

mença de battre les murs en brèche ; mais la résistance des insurgés fut vive, opiniâtre ; ils répondirent aux soldats par une terrible fusillade, qui leur fit perdre beaucoup de monde. Alors, pour abréger un siège qui aurait pu durer quelques jours encore, on lança des bombes et des fusées, qui mirent le feu aux charpentes de la toîture. La flamme, excitée par un vent impétueux, ne tarda pas à envelopper tout le château : les plafonds s'écroulaient avec un bruit horrible ; et les assiégés, bien qu'on leur eût promis la vie sauve, s'ils voulaient se rendre, continuaient à faire pleuvoir une grêle de balles sur les sapeurs, qui s'avançaient déjà, la hache à la main, pour enfoncer les portes. Le combat durait encore à l'approche de la nuit. Enfin, au milieu des ténèbres, on vit un spectacle épouvantable et sublime. Les Vendéens

combattirent avec acharnement jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus par l'incendie. Le lendemain, ce vieux château-fort n'était plus qu'un amas de pierres noircies et de poutres fumantes, parmi lesquelles gisaient des cadavres horriblement défigurés. On en put reconnaître quelques-uns pourtant : c'étaient pour la plupart des jeunes gens de haute naissance, qui avaient succombé comme des héros. On citait le nom des morts, et dans ce nombre se trouvait celui d'Henri de Cormon.

Les crieurs publics hurlaient de toute leur force, et n'omettaient rien de ces affreux détails, qui attiraient la foule, pleine de terreur et de curiosité.

M. Wood et M. Walthon écoutaient, la bouche béante, avec une attention profonde. Élisa, qui n'avait rien entendu que le nom d'Henri, s'était brusquement élan-

cée vers la fenêtre avec un mouvement de frayeur instinctive.

— Grand Dieu! est-il possible! s'écria M. Wood, qui jusqu'alors avait espéré qu'une ressemblance de nom abusait ses oreilles. Quoi! le malheureux!... Serait-ce bien lui!...

M. Walthon venait de sonner.

— Courez vite, dit-il à un domestique, achetez ce bulletin qu'on crie dans la rue; vite, ne perdez pas une seconde.

M. Wood frissonnait de tous ses membres.

— Donnez! s'écria-t-il quand le domestique revint tout essoufflé avec le papier, humide encore.

Déjà il avait parcouru ce funeste bulletin d'un bout à l'autre.

— C'est lui! s'écria-t-il d'une voix brisée.

Et la feuille échappa de ses mains... M. Walthon la ramassa vivement : il tremblait aussi, il était pâle ; mais ce tremblement, cette pâleur, avaient une cause bien différente : c'était un mouvement de joie égoïste et secrète, qui s'élevait malgré lui dans son âme.

Élisa n'avait pas compris encore toute l'étendue de son malheur ; elle n'avait qu'un pressentiment vague et douloureux, une étrange anxiété dont elle ne se rendait pas compte, et qui redoublait de moment en moment. Elle s'était jetée dans les bras de son père et le regardait fixement avec une expression d'effroi.

— Mon père! murmurait-elle, d'une voix mêlée de sanglots, de qui parlez-vous donc?.... Mon Dieu! qu'annonce ce papier!...

— Pauvre jeune homme! dit faiblement M. Wood en levant les mains au ciel; pauvre Henri!...

—Henri! que dites-vous?... interrompit Élisa toute frémissante. Mon Dieu! que lui est-il arrivé?... Henri! dites, mon père, où est-il?... Ah! vous pleurez!...

— Oui, je pleure...

— Ciel! je vous comprends!... s'écria la jeune fille en se laissant tomber, froide et pâle, dans les bras de son père. Il est mort!..

— Mort! répondit sourdement M. Wood.

Élisa venait de perdre connaissance.

V

Un mois s'était passé depuis cette affreuse catastrophe. Élisa relevait à peine d'une maladie dangereuse qui avait failli l'emporter; elle était faible encore et d'une pâleur souffrante, qui, loin de nuire à la beauté de son visage, semblait en rendre au contraire l'expression plus mélancolique et plus délicieuse. Tant que les jours

de sa fille avaient couru quelque péril, M. Wood ne s'était pas éloigné d'elle : nuit et jour il demeurait près du lit d'Élisa; et la figure du pauvre père semblait presque aussi changée que celle de la malade. M. Walthon s'abandonnait aussi à la plus violente douleur; et la tendresse profonde, les soins délicats et charmans qu'il ne cessa de prodiguer à la pauvre fille, l'émurent jusqu'au fond de l'âme et la pénétrèrent de reconnaissance. Enfin, Élisa reprenait chaque jour ses forces; son état ne donnait plus la moindre inquiétude, et cependant M. Walthon ne lui avait pas dit encore une seule parole qui laissât voir plus d'amour que d'amitié. Mais le feu sombre et caché qui dormait dans le cœur de cet homme était bien loin de s'éteindre : seulement il ne fallait rien brusquer, il fallait encore attendre avant de hasarder une nouvelle ten-

tative. Désormais Élisa n'avait plus aucun motif de refus : Henri était mort ; elle se trouvait libre et dégagée.

Quand M. Wood put croire que le temps avait un peu diminué la douleur de sa fille, il la supplia de ne pas refuser un établissement avantageux, et d'épouser un homme qui l'aimerait avec une tendresse paternelle. Élisa, d'abord inébranlable dans son refus, se laissa toucher par le dévoûment sincère de M. Walthon, et plus encore par la voix persuasive et tendre de son père : elle demanda quelques semaines pour réfléchir ; et, n'ayant aucune objection raisonnable à faire valoir, elle finit par céder aux instances : le jour du mariage fut arrêté.

Il serait fort inutile d'insister sur les préparatifs et les détails de cette union : elle se fit avec une grande pompe ; et M. Walthon, qui n'avait pas dansé depuis vingt ans,

sembla rajeunir tout à coup, et ne manqua pas une contredanse au bal splendide qui fut donné le soir des noces.

D'importantes affaires le rappelaient à Bristol ; il devait passer encore une quinzaine de jours à Nantes, et repartir avec sa femme pour l'Angleterre. Ce fut une bien cruelle séparation, quand M. Wood serra contre son cœur Élisa qui pleurait ; ils ne pouvaient s'arracher l'un et l'autre de ce triste et dernier embrassement. Déjà la chaise de poste attendait dans la cour, et le fouet du postillon claquait bruyamment. M. Walthon était le seul qui ne versât point de larmes : au contraire, sa physionomie, moins sombre que d'habitude, semblait par momens souriante et vive.

—Allons, allons, disait-il en attirant vers lui sa femme d'une manière caressante,

du courage! Il ne faut pas nous attendrir; point de larmes : la séparation n'est pas éternelle. Allons, venez, ma douce amie...

Enfin les bras de M. Wood s'entr'ouvrirent : il ne retint plus Élisa.

— Adieu, chère enfant, lui dit-il d'une voix brisée, en l'embrassant encore avec ardeur. Adieu! Pense à ton père qui t'aime... Sois heureuse...

M. Wood et son cousin échangèrent une dernière poignée de mains, plus vive et plus cordiale. Élisa venait de monter en voiture, et, quelques secondes après, la chaise de poste partit au grand galop.

Quand M. Wood se vit seul, un découragement douloureux s'empara de lui; ses pleurs coulèrent avec plus d'abondance; et, livré à de sombres réflexions, il eut comme

un remords d'avoir fait ce mariage. De vagues et terribles pressentimens lui disaient que sa fille allait au malheur.

Bientôt, pourtant, de moins lugubres idées bannirent de son esprit ces terreurs vaines et chimériques. Le torrent des affaires emporta de nouveau M. Wood, qui se repentit même de ses préventions injustes, de sa crainte puérile et folle. La première lettre d'Elisa vint le tranquilliser tout-à-fait : elle disait à son père que M. Walthon était charmant pour elle ; et que, chaque jour, il imaginait quelque fête, quelque divertissement, afin de la distraire et de l'égayer. Mais tous ces plaisirs, toutes ces brillantes réunions la touchaient bien moins que les soins délicats et tendres de son mari. Elle avouait même à son père que cette vie tumultueuse et bruyante la remplissait d'une inconcevable tristesse,

qu'elle s'efforçait de cacher aux yeux pénétrans de M. Walthon. M. Wood ne fut donc pas surpris de voir, dans cette lettre, comme un nuage de mélancolie répandu sur chaque ligne : Elisa devait souffrir encore au fond du cœur; un souvenir douloureux et cher devait toujours vivre au fond de sa pensée.

Mais un matin, M. Wood se leva triste et plein d'une vague terreur : des rêves sinistres l'avaient assiégé toute la nuit; une figure pâle et sanglante s'était penchée sur lui dans son sommeil. Inquiet, agité d'une espèce de fièvre, il n'avait pas encore eu le temps de remettre un peu d'ordre dans ses idées, quand sa porte s'ouvre... un homme, aussi pâle qu'un fantôme, paraît dans la chambre à coucher.

M. Wood pousse un cri de surprise et d'effroi.

— Henri !... grand Dieu!...

—Oui, moi-même.... répond Henri d'une voix sourde. On m'a cru mort.... mais j'ai pu m'échapper au milieu de l'incendie. Je viens, j'accours.... Où est votre fille?...

M. Wood demeure silencieux ; il veut parler, sa voix s'éteint.

— Elisa! continue Henri d'une voix faible. Je veux la voir!... Oh! dites, ce n'est pas vrai..... c'est une calomnie infâme!..... Mais parlez.... je vous en conjure.... tirez-moi de ce doute : que je sache enfin si je dois vivre ou mourir !

—Mon ami, mon pauvre ami, dit M. Wood en le pressant contre son cœur, ah ! pardonnez-moi.... Si vous saviez.... Hélas ! vous étiez mort pour nous..... il fallait bien en croire l'évidence.... Mais vous, pourquoi

ne m'avoir pas détrompé !... Une lettre, un mot, nous aurait tiré de cette affreuse erreur..... Maintenant, il est trop tard..... Elisa est mariée.

— Mariée ! s'écrie Henri avec désespoir. Ce n'était donc pas un mensonge, une calomnie !... On me le disait bien, mais je ne le croyais pas, non !... Ah ! monsieur, vous avez sacrifié votre fille !... vous avez brisé deux cœurs qui vous aimaient !... Adieu ! vous m'avez vu pour la dernière fois....

En même temps, il s'élance vers la porte, le visage décomposé, hagard ; il chancelait en marchant, et ses jambes le soutenaient à peine : car une large et profonde blessure, qui n'était pas encore cicatrisée, lui avait fait perdre une énorme quantité de sang ; il était d'une faiblesse extrême.

— Henri, ne partez pas... s'écria M. Wood

en essayant de le retenir. Tout le monde vous connaît à Nantes : vous seriez perdu... C'est miracle qu'on ne vous ait pas encore arrêté...Je vous en conjure, demeurez quelque temps caché dans ma maison : je tâcherai de vous avoir un passeport, et vous parviendrez peut-être à vous embarquer....

— Je vous remercie, Monsieur, mais je ne veux rien de vous, répondit douloureusement Henri. Laissez-moi, je sais ce qu'il me reste à faire : on se bat encore en Vendée, et peut-être enfin aurai-je le bonheur de mourir..... Adieu !

— Non, restez, malheureux jeune homme! je m'attache à vous, je vous empêche de sortir..... Oui, je vous sauverai malgré vous..... Pauvre ami, c'est bien assez de vous avoir ôté le bonheur, je ne vous laisserai pas arracher la vie!.....

— La vie, Monsieur, c'est la douleur, c'est le désespoir!..... et je vous haïrais de me la conserver..... Oh Dieu! tous les hommes sont les mêmes, égoïstes, intéressés! il est riche, votre gendre, n'est-ce pas?..... et vous aviez hâte de conclure ce mariage... vous aviez peur, sans doute, que je sortisse du tombeau... Eh bien! j'en suis sorti!...

En même temps il se rapprochait de la porte et tâchait de s'éloigner, malgré les efforts opiniâtres de M. Wood, qui le retenait toujours.

—Henri! je vous le jure, je donnerais dix ans de ma vie pour qu'Elisa fût libre encore... mais je ne suis point coupable, non, je ne vous ai pas manqué de parole... Si vous saviez dans quel embarras horrible je me trouvais..... il m'a bien fallu céder..... Mais vous,

malheureux jeune homme, encore une fois, dites, pourquoi ne m'avoir pas écrit?..... Oui, sur l'honneur, je vous le jure, malgré la condamnation terrible prononcée contre vous, j'aurais attendu encore..... ce mariage, je ne l'aurais pas conclu sans vous prévenir, car je vous aimais et vous étiez cher, sans doute, au cœur d'Elisa..... Mais je vous le répète, cette nouvelle affreuse, pourquoi ne l'avoir pas démentie?...

— Eh! savais-je seulement qu'on faisait courir le bruit de ma mort!... J'étais couvert de blessures, mourant, caché dans une chaumière au milieu des bois..... Trop tard j'ai tout appris!... alors je me suis hâté de vous écrire; ma lettre s'est égarée sans doute!..... Enfin, plein d'une horrible inquiétude, agité d'un pressentiment sinistre, je suis revenu à Nantes, au risque d'être dé-

couvert ; tout-à-l'heure seulement j'ai su que votre fille..... mais je serais mort cent fois avant de le croire! Tout est vrai... mon malheur est au comble...Adieu ! monsieur, je vous en conjure, laissez-moi partir, c'est tout ce que je vous demande.....

M. Wood, à force d'instances, essaya longtemps encore de le retenir ; mais voyant que toutes ses prières étaient inutiles, il sonna vivement, et défendit aux domestiques de laisser sortir ce jeune homme souffrant et blessé. En même temps il suppliait Henri de lui pardonner cette violence, qui n'était qu'un effort de tendresse et de dévouement; il le conjurait de vouloir bien attendre au moins jusqu'au soir : alors, si rien ne pouvait persuader Henri, si les conseils étaient vains comme les prières, il serait libre de quitter la maison et d'aller où bon lui sem-

blerait : la fuite serait moins dangereuse au milieu de l'obscurité.

Henri, déjà bien faible et brisé par tant d'émotions douloureuses, cessa toute résistance et tomba presque anéanti sur un canapé. Il demeura sombre et silencieux pendant plusieurs heures ; mais enfin l'affectueuse et vive sollicitude de M. Wood le touchèrent jusqu'aux larmes : il se jeta en sanglotant dans les bras de son ami. Dès-lors toutes les paroles d'Henri furent douces et mélancoliques ; son langage et ses regards n'eurent plus d'amertume ; il consentit à rester quelques jours encore dans la maison de M. Wood, avant de quitter Nantes, et d'aller rejoindre, s'il était possible, son père et son frère, tous deux réfugiés à Londres.

Pendant que ces choses se passaient à Nantes, Elisa, qui pleurait toujours secrè-

tement la mort d'Henri, n'éprouvait de joie et de consolation qu'en recevant les lettres de son père. Ces lettres étaient fréquentes, et M. Wood, afin de la distraire, lui annonçait les moindres événemens qui pouvaient la toucher; mais il se gardait bien encore de lui parler d'Henri, et de lui dire que ce jeune homme était vivant. Une pareille secousse n'aurait pu manquer de produire un effet désastreux sur la pauvre Elisa, remise à peine d'une longue maladie : l'âme aurait souffert peut-être plus que le corps, et c'était l'âme qu'il fallait surtout ménager. M. Wood avait donc exigé d'Henri la promesse qu'il laisserait écouler cinq ou six mois encore avant d'informer Élisa d'un bonheur qu'elle n'espérait plus. Henri de Cormon avait tout promis; il s'était même engagé à ne pas démentir le bruit de sa mort, que son intérêt, d'ailleurs, et la sûreté

de sa fuite l'exhortaient à laisser croire le plus long-temps possible.

Quelques mois se passèrent, et personne au monde, à l'exception du vicomte de Cormon et de son fils aîné, ne soupçonna que la mort d'Henri était imaginaire.

Mais il faut maintenant nous transporter à Bristol. M. Walthon se trouvait le plus heureux des hommes ; tous ses anciens malheurs, il les avait presque oubliés, et l'avenir s'offrait à lui sous les plus brillantes couleurs. Il comblait sa femme de soins et de caresses : ce n'était point de l'amour, sans doute, comme celui qui brûle au cœur d'un jeune homme ; mais c'était de l'adoration, un veritable délire qui ressemblait à de l'idolâtrie. Son caractère paraissait complètement changé : plus de rudesse, plus de violence, ; le timbre de sa voix avait pris quelque chose de moins sévère, et le

sourire qui animait ses lèvres était bienveillant et doux, comme le sourire d'un homme heureux. C'est que le bonheur est un grand magicien ; il met de la grâce et de la bonté dans les yeux les plus farouches, il assouplit, comme une cire molle et complaisante, des cœurs durs et jusqu'alors inflexibles. Néanmoins, l'humeur de M. Walthon redevenait quelquefois malgré lui sombre et chagrine ; son front se chargeait de plis et de rides ; ses deux sourcils s'abaissaient à la moindre contrariété, comme des nuages chargés de tempête et de tonnerre : mais l'orage n'éclatait point, et sa physionomie reprenait tout-à-coup une expression calme et sereine. Au théâtre surtout, et dans les bals, lorsqu'il arrivait à quelque jeune fashionable de lorgner trop curieusement madame Walthon, dont la grâce enchanteresse faisait tourner

toutes les têtes et bondir tous les cœurs, soudain l'œil du mari lançait des éclairs sur le contemplateur imprudent; ses poings se contractaient; une pâleur soudaine et profonde se répandait sur tout son visage. En même temps il serrait avec plus de force le bras de sa femme, qu'il entraînait, pour ainsi dire, hors de la salle, afin de la soustraire aux regards.

Élisa pourtant n'avait pas la moindre coquetterie dans l'âme ; c'était l'innocence et la candeur même! elle savait à peine qu'elle fût jolie, et presque toutes les femmes lui semblaient plus attrayantes qu'elle. Mais cette angélique pureté, cette ignorance naïve, ne suffisaient pas toujours à rassurer l'humeur ombrageuse et inquiète de M. Walthon ; il s'imaginait, dans son éternelle défiance, qu'Élisa, comme toutes les femmes, était bien aise de plaire, même

aux indifférens, et qu'elle avait toujours la secrète envie de charmer les hommes et de conquérir leurs frivoles hommges.

La maison du banquier était riche et splendide ; toutes les élégances du bien-être et de la vie facile s'y trouvaient réunies. Dans les premiers mois qui suivirent son mariage, il donna des bals et des concerts ; mais bientôt, voyant que le cercle de ses connaissances s'étendait chaque jour, et que sa maison ne désemplissait pas de visiteurs, il réfléchit soudain que toute cette foule empressée venait bien moins pour lui que pour la beauté d'Élisa. Alors cette idée, exaltant sa jalousie naturelle, régna tyranniquement dans son âme. Ses bals devinrent plus rares ; il y invita beaucoup moins de monde, et tâcha d'engager sa femme à sortir le moins possible. Elle consentit de bon cœur à tout ce qu'il voulait ;

ce n'était pas, d'ailleurs, une privation pour elle : ces réunions, ces fêtes, lui pesaient horriblement. M. Walthon, qui était bien loin de s'attendre à voir Élisa lui céder d'aussi bonne grâce, parut enchanté d'une si complète obéissance, et, dès ce jour, Élisa fut pour lui comme un ange, une créature à part, qui n'avait rien de commun avec les autres femmes.

Il y avait dans la maison du banquier plusieurs commis, dont l'un se nommait Max Blower. Ce jeune homme, âgé de vingt-trois ans à peu près, était le fils d'un riche négociant de Birmingham. Sa figure prévenait tout d'abord en sa faveur ; il avait une physionomie douce et ouverte, les traits délicats et la blancheur d'une jeune fille. A le voir, on aurait cru que c'était une âme vierge et candide ; mais de fortes passions le dévoraient déjà. Il menait une vie orageuse

et dissipée : chaque semaine il changeait de maîtresse, et son train de dépense n'était pas en rapport avec les faibles appointemens qu'il recevait de M. Walthon. Ce jeune homme, dont l'esprit était vif et délié, plaisait à presque toutes les femmes : un sourire aimable errait toujours sur ses lèvres, et l'on était disposé, en le voyant, à le croire bon, naïf et sincère. Mais ceux qui avaient le malheur de concevoir une opinion si favorable étaient singulièrement trompés, car ce beau jeune homme était l'hypocrisie en personne, et l'âme d'un démon brûlait dans sa poitrine. Quoique son père eût une grande fortune, il ne lui donnait qu'une pension médiocre et qui suffisait à peine à son entretien. Ce n'était point avarice de la part de M. Blower, c'était un système, un principe : il soutenait qu'un jeune homme doit vivre de peu et

s'habituer, dès ses premières années, à l'économie. Peut-être M. Blower avait-il raison, moralement parlant, mais il avait grand tort d'agir ainsi avec son fils. Celui-ci avait une âme ardente, qui l'entraînait hors de la voie commune; il aimait le jeu, le grand train, les grandes dépenses, et, pour satisfaire sa passion de luxe et de bien-être, l'argent était chose nécessaire, indispensable.

M. Walthon avait pour ce jeune commis une prédilection singulière ; bien qu'il eût eu plusieurs fois à se plaindre de la conduite et des mœurs trop relâchées de Max Blower, il se contentait de lui adresser parfois des reproches paternels, et presque jamais il ne s'armait de rigueur. Souvent même, par un excès de faiblesse extraordinaire, qui ne s'alliait guère avec son humeur difficile, M. Walthon avait payé les dettes de

Max, absolument comme un père eût fait pour son fils. Seulement il lui disait parfois en secouant la tête :

— Mon ami ! faites bien attention ; cela finira mal...

Quand M. Walthon revint de France avec sa femme, Max Blower fut émerveillé des charmes d'Élisa. Jamais il n'avait rencontré tant de grâce, de candeur et d'adorable pureté. Quelle merveilleuse conquête pour un libertin ! Max Blower avait donc senti tout d'abord un feu de convoitise circuler dans ses veines ; il s'était bien promis de hasarder au moins une tentative, et de voir par lui-même si la volupté n'était pas plus exquise, lorsqu'on avait à vaincre tant d'innocence et de vertu. Élisa n'avait point encore passé une semaine à Bristol, que déjà Max Blower avait trouvé le moyen

de s'introduire auprès d'elle, sous différens prétextes : chaque fois que M. Walthon donnait un bal, Max, qui était toujours invité, papillonnait autour d'Élisa et dansait avec elle quelques contredanses. Cependant, chose bizarre ! M. Walthon n'éprouvait aucune jalousie lorsqu'il voyait ce jeune homme danser avec Élisa : il croyait tout naturellement que c'était convenance et pure politesse, et que la galanterie n'entrait pour rien dans ces continuelles invitations.

Il y avait encore un autre commis, nommé Michel Blanding. Ce Michel, plus âgé que Max de quelques années, était bien loin d'avoir son élégance et sa tournure fashionable. Il était lourd, gros et trapu ; ses cheveux roux et plantés fort bas encadraient un front singulièrement déprimé, qui annonçait une intelligence assez médiocre ;

ses lèvres épaisses et rouges étaient presque toujours entrebâillées par un sourire insignifiant ; il avait de grosses narines démesurément ouvertes, et qu'à tout propos il bourrait de tabac. Du reste, aucune élégance, aucune distinction dans la taille ni dans les manières ; de larges pieds, de larges mains, un dos rond, des habits fripés et pleins de taches. Mais il faut avouer que sous le rapport moral, ce personnage valait beaucoup mieux que le brillant Max Blower. Il gagnait bien moins que lui, se donnait beaucoup plus de mal ; avec ses faibles émolumens, il trouvait le moyen de nourrir une vieille mère infirme et une sœur à peine sortie de l'enfance.

M. Walthon avait beaucoup d'estime pour Michel Blanding, mais il ne l'aimait pas, et jamais encore il ne l'avait invité à ses bals. Cependant Michel lui inspi-

rait une confiance illimitée : c'était Michel qui couchait près de la caisse ; et M. Walthon lui aurait confié toute sa fortune sans avoir la moindre inquiétude.

Blanding et Max Blower ne s'accordaient guère ensemble : c'étaient deux natures diamétralement opposées ; et quand l'un brûlait sous les feux du Cancer, l'autre était gelé comme la mer Glaciale.

Michel Blanding était laborieux et d'une exactitude miraculeuse aux heures du bureau. Max, au contraire, n'arrivait que fort tard, presque toujours la cravache à la main, des éperons aux bottes, et mis comme un petit maître : il attendait avec impatience le coup de trois heures pour monter à cheval et faire l'élégant dans les promenades ; tandis que Michel restait long-temps encore au bureau après le départ de ses camarades, et sortait seulement une heure pour aller

dîner chez sa mère. Quoique M. Walthon n'eût jamais invité Michel à ses bals, celui-ci ne s'en était pas formalisé, et le soir, tandis que les salons retentissaient du bruit des instrumens, lui, restait au bureau, balançant l'actif et le passif, les recettes et les dépenses, dans une béatitude inexprimable.

Un soir la maison du banquier était pleine de monde ; les vestibules embaumaient de fleurs; la musique et les lumières ruisselaient dans les salons : c'était le dernier bal que le banquier voulait donner avant la fin de l'hiver. Les contredanses, la valse et le galop s'enchaînaient et tourbillonnaient comme des guirlandes de fleurs. Élisa, plus triste que de coutume et le cœur plein d'une mélancolie indéfinissable, aurait donné beaucoup pour se dispenser de la danse; mais elle était continuellement harcelée d'invitations, et ne pouvait refuser.

Elle venait d'accepter une contredanse et se disposait à se mettre en place, quand tout à coup, au milieu de cette foule rieuse et parée, elle aperçoit un visage pâle, mélancolique, qui la regarde avec une expression d'incroyable douleur. Elle tressaille, elle croit rêver d'abord et passe une main sur ses yeux; mais la vision est une réalité!.. Élisa pousse un cri lamentable; elle tend les bras vers cette figure pâle, ferme les yeux, et tombe évanouie.

IV

Tout le monde s'empresse autour d'Élisa; on parle, on s'interroge, on se demande la cause de cet évanouissement. M. Walthon, plein d'une étrange sollicitude, fait transporter sa femme dans une chambre voisine, et là, c'est à grand'-peine qu'on la ranime, en lui faisant respirer des sels, en lui jetant de l'eau fraîche au visage.

Max Blower, qui dansait avec madame Walthon, eut la fatuité de croire qu'il était la cause de ce mystérieux évanouissement : car justement alors il expérimentait sur Élisa son regard le plus tendre, et poussait des soupirs étudiés comme ceux de Lovelace.

Blower fut enchanté de sa prétendue conquête ; il se coucha le plus heureux des hommes, et se promit bien de mettre à profit l'heureuse occasion qui se présentait.

Madame Walthon ne put dormir de la nuit: elle poussait des exclamations fébriles; et son mari, en proie à d'horribles inquiétudes, ne la quitta point une minute jusqu'au lendemain matin.

Quant à Blower, il avait un certain air fat, encore plus suffisant que de coutume ; il se frottait les mains, et fouettait

son pantalon avec le bout de sa cravache.

Max et Michel travaillaient dans une chambre à part : ils n'étaient point confondus avec les autres commis, et chacun d'eux avait un paravent, derrière lequel il se retranchait comme une huître dans sa coquille ; mais la comparaison n'est juste que pour Michel Blanding qui ne bougeait pas de sa chaise avant six heures, et qui engraissait à vue d'œil dans cette immobilité bureaucratique.

Le matin, quand Max entra dans le bureau, il fredonnait le *God save the king* d'une manière fort impertinente, et son talon de botte marquait bruyamment la mesure sur le parquet.

— Eh ! eh ! qu'est-ce que vous avez donc camarade? demanda Michel sans lever le nez de dessus son registre. Vous êtes gai comme

un général en chef qui aurait battu les Français.

— Oh! oh! répondit Max, en accélérant les coups de sa cravache, les Français, ça n'est pas difficile à battre... Mais il y a des ennemis plus rudes, plus diaboliques!...

— Et qui donc, s'il vous plaît, Monsieur Max?

—Voyez-vous, mon cher Monsieur Blanding, continua Max avec un accent de fatuité indescriptible, ce qu'il y a de plus difficile à vaincre, ce sont les femmes, ces maudites syrènes qui nous ensorcellent!.. Et, vous ne savez pas une chose, vous qui vivez comme un rat dans son fromage? mais plus l'œil est bleu, plus la bouche est rose et les dents blanches, plus ces gaillardes-là vous donnent du fil à retordre! Cependant, quand on n'est pas novice, on

arrive! Du côté de la barbe est la force, comme dit l'autre!

— Vous êtes étonnant ce matin, monsieur Max! répliqua Michel, en absorbant une large prise de tabac. Vous avez l'air d'un Alexandre, parole d'honneur! d'un conquérant? Sur quelle herbe avez-vous donc marché?

— Oh! oh! répondit insolemment Max Blower, je ne marche pas sur l'herbe, mais je m'y couche... quand l'herbe est tendre, quand l'air est tiède, quand la beauté brune ou blonde n'est pas trop rebelle... Et quand même elle serait rebelle, ça m'est égal: la victoire n'en est que plus adorable; *à vaincre sans péril*, comme dit l'autre, *on triomphe sans gloire*, ou à peu près. Ah! mon très cher Blanding, vous ne connaissez pas le monde!..... Voyez-vous, mon gros, plus

les femmes sont belles, plus les maris jaloux et furieux, plus il y a gloire et plaisir à faire enrager ces abominables tyrans? Dites donc, Michel, qu'est-ce que vous pensez de la femme du patron, hein?

— Elle est superbe, répondit flegmatiquement Michel Blanding.

— N'est-il pas vrai, continua Max, qu'on serait très-heureux de lui dire un mot à l'oreille?

— Oui, très-heureux, répondit Michel sur le même ton ; mais ce serait bien hardi!... M. Walthon n'entend point le badinage sur ces sortes de choses!

— Tant mieux! reprit Max, le plaisir serait d'autant plus céleste. Je ne sais pas, mais j'avoue que madame Walthon me plaît furieusement! Cette nuit, au bal (cela soit

dit entre nous, Michel) elle me regardait d'une étrange manière!.. et, si je ne craignais pas votre indiscrétion, je vous dirais des choses... mais des choses qui vous étonneraient...

— Oh! gardez-les pour vous, monsieur Max, repartit Michel en bourrant ses narines d'une prise énorme de tabac. Vous savez que je n'aime pas le scandale, et quand il s'agit du patron, je n'entends pas raillerie! Je le respecte comme le bon Dieu.

— Eh! vous êtes absurde, mon cher ami, vous ne connaissez pas le monde; vous vivez patriarcalement, comme un vrai légume! Tenez, vous me faites pitié, parole d'honneur! J'aimerais mieux cultiver la canne à sucre dans les colonies. Franchement, est-ce que vous n'avez jamais eu de femme?...

— Je ne veux avoir aucun rapport avec

la prostituée de Babylone, répondit solennellement Michel. J'ai vécu pur : je mourrai pur...

— C'est-à-dire que vous mourrez comme un imbécile, mon cher monsieur Michel. Fort bien! comptez vos chiffres, tirez vos accolades, faites-moi des *fions* sur votre registre, et, dans quelques années, nous vous verrons sans pain, sans ressource, alonger une langue énorme, une langue colossale, démesurée... Ah! si vous n'étiez pas si candide, je me trompe, si bête, nous pourrions nous entendre, nous ferions une fortune...

— C'est bien, Monsieur Max, répondit Michel avec sang-froid, nous parlerons de cela un autre jour. Aujourd'hui il y a de l'ouvrage, il faut en finir. Je vous en prie, vérifiez-moi donc cette colonne de chiffres.

— Allons, donne, esclave! répliqua Max,

en prenant le registre d'un air dédaigneux. Mais dépêchons-nous, car je suis pressé! Il faut qu'à une heure je sois à cheval: deux belles, deux amazones charmantes m'attendent.

— Deux amazones! répéta Michel en poussant un long soupir. Ah! Monsieur Max, comme dit le patron, ça finira mal!

Tandis que ce dialogue s'agitait entre les deux commis, madame Walthon, qui n'était pas remise encore de la vision lugubre qu'elle avait eue la veille au bal, s'abandonnait aux réflexions les plus étranges, les plus contradictoires. Elle commençait à penser qu'une ressemblance trompeuse avait abusé ses yeux; que cette image peut-être n'était réelle qu'au fond de son âme: la clarté du jour avait achevé de bannir les illusions de la nuit. Depuis

quelques heures M. Walthon, que ses affaires avaient obligé de sortir, s'était bien à contre-cœur éloigné d'Élisa. Celle-ci, seule avec la vieille bonne qui l'avait élevée, demeurait silencieuse et triste. Un domestique entre et lui remet une lettre.

Cette lettre, dont elle reconnaît tout de suite l'écriture, ne contenait que trois ou quatre lignes :

« Vous m'avez cru mort, et vous m'a-
« vez oublié ! mais je vis, et jusqu'au der-
« nier soupir je vous aimerai, je vous
« aimerai sans espoir, Elisa !... Je vous de-
« mande une seule grâce, consentez à me
« voir... Je demeure à l'hôtel du Cygne,
« dans la rue que vous habitez, »

Ce message était sans signature; mais Elisa ne pouvait s'y méprendre, c'était bien l'écriture d'Henri. Un chaos d'idées folles

et confuses tourbillonnaient dans sa tête ; ainsi donc, ce qu'elle avait vu la veille n'était point un rêve : Henri vivait encore !.. Henri était près d'elle et demandait à la voir !

Mais que faire ? pouvait-elle sans crime accorder une entrevue à celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait toujours ? D'ailleurs, que répondre pour sa justification ? Cette main qu'elle avait promise à Henri, c'est un autre qui la tenait dans la sienne ! Que dirait-il, ce malheureux ! De quels sanglans reproches ne l'accablerait-il pas ! Mais elle-même comment pourrait-elle supporter la présence d'Henri ?.. le pourrait-elle sans être coupable !... Maintenant elle n'était plus libre, elle était la femme de M. Walthon !... Cependant n'y aurait-il pas de la barbarie à refuser de voir un homme si malheureux, un homme qui l'avait si

tendrement aimée !.. et qui ne venait sans doute en Angleterre que pour elle !

Sa résolution fut prise en un instant : elle verrait Henri, mais ce serait pour lui dire un éternel adieu ! Elle était plus que jamais résolue d'étouffer cet amour qui la faisait rougir, et qu'elle ne pouvait plus concilier avec le devoir. Elle prit une plume, et répondit au jeune de Cormon qu'il pouvait venir le lendemain, mais que cette visite serait la seule, la dernière.

A peine cette lettre fut-elle envoyée, l'agitation d'Elisa devint plus violente. Malheureuse femme ! elle avait beau faire, l'amour, plus fort qu'elle, se réveillait dans son âme... et l'image d'Henri s'offrait à ses yeux, séduisante et pleine de grâce ! Cette image, élégante et jeune, rendait plus vieux, plus maussade, le visage de M. Wal-

thon, morne, austère, et toujours grondeur.

Tandis qu'Élisa attendait avec impatience l'entrevue du lendemain, une visite moins agréable la troubla dans sa douce rêverie : c'était Max Blower qui, sous prétexte de venir savoir des nouvelles de madame Walthon, avait pris l'étrange liberté de paraître devant elle.

Elisa, qui l'avait remarqué à peine la veille, fut passablement surprise de cette visite; mais, la croyant toute bienveillante et sans arrière-pensée, elle remercia Blower de son aimable attention.

— Vous êtes mille fois trop aimable, Monsieur, dit-elle : mon indisposition n'a pas eu de suite ; un peu de sommeil m'a complètement remise.

— Ah! madame, répondit Max d'un ton

langoureux, du sommeil, vous en pouvez goûter, vous!... mais lorsqu'on a le cœur percé de mille flèches, on ne dort pas, madame! On rugit, on grince des dents, on invoque la mort!

En même temps, Max, qui n'avait l'usage que d'un certain monde, voulut prendre et baiser cavalièrement la main de madame Walthon. Celle-ci, un peu choquée de semblables manières, retira sa main assez brusquement, et regarda Max avec une expression qui le fit tressaillir.

— Pardon! madame, balbutia-t-il; mais j'étais fort inquiet : hier au soir vous aviez l'air si triste!... Au fait, vous ne menez pas la vie qui vous convient : il vous faudrait tous les jours deux heures de cheval; le soir, le spectacle et la danse... Mais la valse surtout, la valse! et votre mari ne la per-

met pas! Ah! si vous saviez tout ce qu'il y a de bonheur à sentir dans ses bras de jeune homme un corps souple et svelte, un corps de femme, qui se balance!...

— Pardon, Monsieur, interrompit Élisa fort tranquillement; je viens d'entendre la voix de mon mari... Je vous demande la permission de vous quitter.

En parlant ainsi, elle salua Max Blower avec une dignité froide, et se retira dans une chambre voisine.

Le séducteur-bureaucrate se retira fort décontenancé, et se promit bien de prendre sa revanche d'une éclatante manière. Mais avant d'être sorti de l'appartement, il se rencontra face à face avec M. Walthon qui, le voyant quitter la chambre de sa femme, le regarda d'un air menaçant qui le fit trembler.

VII

Le lendemain, à l'heure du rendez-vous, Élisa attendait avec une impatience pleine de fièvre. A cette heure, elle était presque sûre d'être seule : M. Walthon, retenu par des affaires dans son cabinet, montait bien rarement alors dans l'appartement de sa femme. D'une minute à l'autre, l'heure indiquée allait sonner à la pendule, et

madame Walthon, redoutant l'approche d'un homme si tendrement aimé, se reprochait son imprudence ; elle se disposait même à dire qu'elle était souffrante et ne voulait recevoir aucune visite, quand sa porte s'ouvrit : Henri parut.

Il s'était fait annoncer sous le nom de John Durham, et le rôle qu'il voulait jouer n'était pas difficile à ce jeune homme, qui parlait aussi bien l'anglais que sa propre langue. Quand il entra dans la chambre d'Élisa, elle était seule. Henri la regardait en silence, le front pâle et la poitrine grosse de sanglots ; Élisa baissait la tête, et n'osait le considérer en face. Mais enfin la nature fut plus forte, l'impétueux sentiment, qui vivait toujours dans ces deux jeunes cœurs, se fit passage ; et tous deux, emportés comme par un élan sympathique, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Alors ce fut un torrent de larmes, de paroles ardentes et passionnées. Élisa demandait pardon au pauvre jeune homme, et celui-ci venait de tomber à genoux : il l'adorait comme une divinité...

D'abord, ils ne purent que gémir et pleurer ensemble; leurs mains se pressaient avec effusion, leurs bouches s'approchaient involontairement l'une de l'autre. Élisa avait oublié qu'elle était la femme de M. Walthon; Henri se rappelait à peine que cette charmante créature devait lui être à tout jamais étrangère. Mais enfin le sentiment du devoir se réveilla dans l'âme d'Élisa : elle eut assez de force pour s'arracher des bras d'Henri; elle le supplia d'avoir pitié d'elle et de ne pas rendre son devoir encore plus douloureux, plus pénible. Alors seulement, Henri, qui venait d'entrevoir dans

une pensée toute la grandeur de son infortune, éclata en reproches.

— Oh ! s'écria-t-il, vous êtes donc ambitieuse aussi ! Je n'étais pas assez riche pour vous... Elisa, vous n'avez pas voulu être la femme d'un proscrit...

— Ingrat ! disait-elle en joignant les mains, c'est vous qui m'accablez ! Vous qui devriez me plaindre, et soutenir mon courage !.. au lieu de l'ébranler.

Puis, elle raconta sa longue et douloureuse résistance, tout ce qu'elle avait souffert, le refus opiniâtre et dur qu'elle avait si long-temps opposé à l'amour de M. Walthon.

— Dieu m'est témoin, s'écria-t-elle en sanglotant, que je serais morte mille fois avant de consentir à ce mariage, si j'avais

pu croire!... Mais, Henri, vous ne savez pas tout : il fallait me sacrifier à mon père!.. mon père était redevable d'un bien grand service à M. Walthon, et j'aurais été une fille ingrate, dénaturée, de ne pas obéir... quand vous n'existiez plus, quand votre mort avait dégagé ma foi!...

Henri n'osait plus accuser Elisa : elle n'était pas coupable, c'était la fatalité qui s'acharnait après lui. Pour toute grâce, pour toute faveur, il la suppliait de le recevoir quelquefois; un entretien fraternel, c'était là tout ce qu'il réclamait.

— Henri, disait tristement Élisa, ce que vous me demandez, je vous l'accorderais de bon cœur... Vous voir, entendre votre voix si douce, oh! c'est pour moi la vie, la félicité!... mais vous ne connaissez pas mon mari!.. C'est un homme excellent, mais om-

brageux, jaloux... Il ne tarderait pas à découvrir qui vous êtes : alors, oh ! alors, quand il saurait que vous m'aimiez..: que je vous aimais, sa colère serait terrible !...

Henri fit de nouvelles instances : il était venu à Bristol seulement pour voir Élisa !.. rien ne l'entraînait dans un pays plutôt que dans un autre : une condamnation terrible le bannissait de la France ; et, s'il n'avait pas le bonheur de vivre aux lieux qu'*elle* habitait, alors il était résolu à quitter l'Europe, à s'en aller mourir au-delà des mers, dans un pays lointain...

Élisa n'eut donc pas le courage de refuser la grâce qu'on lui demandait ; elle consentit à voir chez elle Henri de temps à autre, mais seulement dans la journée, pendant l'absence de son mari. Seulement, elle avait exigé du jeune de Cormon qu'il ne parlerait jamais d'amour, que tous deux

ils vivraient comme frère et sœur, et que jamais une parole coupable ne la ferait repentir de sa faiblesse.

Trois heures venaient de sonner. M. Walthon pouvait rentrer d'un moment à l'autre : Henri prit congé d'Élisa. Il sortit, la joie et la douleur au fond de l'âme, le ciel et l'enfer dans le cœur. C'était bien toujours cette même Élisa, bonne et charmante, ange adorable, qui l'aimait comme auparavant; mais elle ne serait jamais à lui !.. Elle était la femme d'un autre : une barrière insurmontable la séparait d'Henri éternellement!

Quelques jours s'écoulèrent avant qu'Henri n'osât reparaître dans la maison; mais, comme M. Walthon était forcé d'aller passer quelques jours à Bath, où l'appelaient des affaires de banque, Henri profita de cette

favorable absence pour faire à Élisa de plus fréquentes visites.

Pendant ce temps-là, Max Blower, bien loin d'avoir renoncé à ses machiavéliques projets de séduction, roulait dans sa tête des complots de tout genre contre la vertu de madame Walthon. Mais cet amour n'était qu'un vain caprice, une idée folle, un nuage d'été qui passe : Max ne manquait point de femmes, et d'ailleurs, sa plus ardente passion était celle du jeu.

Voici la conversation qui s'engagea un matin entre les deux commis :

— Je vous soutiens, moi, disait Max, que je réussirai! Il n'y a pas de vertu qu'on ne soumette avec des soins et du temps. D'ailleurs madame Walthon est trop jeune pour son mari, elle ne peut l'aimer. Une alliance

pareille est contre nature : j'y mettrai bon ordre...

— Ne vous y frottez pas, mon cher Monsieur, bégayait Michel, sa plume entre les dents, M. Walthon est un tigre quand il s'agit de sa femme!.. Autant vaudrait lui voler sa caisse! J'ai vu l'autre jour jouer une comédie nommée *Othello* : c'est un grand nègre, une figure atroce!.. Eh bien ! mon cher Monsieur, ce gaillard-là vous étouffe son épouse sous un oreiller ! Pourquoi ? c'est ce que je ne peux vous dire ; mais je parie que M. Walthon, pour une bagatelle de ce genre-là, n'en ferait ni plus ni moins...

— Tant mieux, vous dis-je, mon gros Michel, c'est le plaisir ! J'aime les maris qui se vengent, moi !

— Oui, mais il y a vengeance et ven-

geance. C'est un personnage qui ne vous attaquerait pas en *criminelle conversation;* il n'irait pas, lui, par trente-six chemins!.. il prendrait le plus court, c'est-à-dire, la fenêtre..... Est-ce que vous n'avez pas entendu parler d'une certaine histoire qui n'est pas très engageante?

— Bah! des histoires! réqliqua Max en faisant siffler sa cravache, on en débite de toutes les couleurs. Mais de quelle histoire voulez-vous parler?

— Puisque vous les savez toutes, c'est inutile.

— Contez toujours, ça m'amuse.

— Eh bien! on dit, mon cher Monsieur Max, ajouta Michel d'une voix altérée, on dit que M. Walthon avait autrefois une très jolie femme... que cette femme était passa-

blement coquette, et que tous les jeunes gens de Bristol devenaient amoureux d'elle. Un jour, c'est-à-dire une nuit, il se fit dans la chambre à coucher de madame Walthon un bruit diabolique !.. et le lendemain, la fenêtre de cette chambre était toute grande ouverte : un cadavre gisait tout sanglant sur le pavé. Ce cadavre, c'était madame Walthon !.. Cette horrible aventure souleva d'abord dans la ville une grande rumeur ; on accusa même de meurtre M. Walthon, qui certes n'était point capable d'une action pareille. Non ! je le soutiendrai envers et contre tous, continua-t-il en s'échauffant, et prenant à la fois deux larges prises de tabac qu'il engloutit dans ses narines, mon patron est un honnête homme, il n'aurait jamais jeté sa femme par la fenêtre... Mais en attendant, mon cher Monsieur Blower, la pauvre malheureuse n'en était pas moins

morte, bien morte! Et ce n'est pas tout : quelques mois après, un jeune et bel officier, dont le régiment se trouvait à Bristol, fut relevé un jour sanglant et presque inanimé, dans un chemin creux à quelque distance de la ville... Deux balles lui avaient traversé le cœur; il râlait d'une affreuse manière, et jamais il ne put dire quel était son assassin. Néanmoins tout porte à croire que ce n'était pas un assassinat, mais un duel. On a fait bien des perquisitions, mais le nom du meurtrier n'a jamais été connu. Moi seulement, je sais très bien ce que je dois croire... et tout ce que je peux vous dire, c'est que pour la couronne des trois royaumes, pour toutes les colonies orientales et occidentales, je ne voudrais pas exciter le courroux de M. Walthon.

—Ah! ah! fit Max en éclatant de rire; c'est

du mélodrame, parole d'honneur! J'avais bien entendu raconter quelque chose de semblable à cela, mais j'en riais de bon cœur. Mon Dieu! madame Walthon s'est jetée par la fenêtre parce qu'elle était folle, archi-folle, voilà tout! Encore ne suis-je pas très sûr qu'elle ait fini si tragiquement! elle est peut-être morte le plus tranquillement du monde, dans un bon lit, la tête sur un oreiller.

— La tête sur une grille de fer! répondit Michel en fermant avec force sa tabatière. Est-ce que par hasard, Monsieur Max, vous n'avez jamais vu cette grille de la cour?... une des flèches est courbée encore et sans pointe : c'est le corps de la pauvre femme qui a fait cela en tombant!.. Mais, dites, au nom du ciel, n'avez-vous pas remarqué cette flèche de fer qui est si différente des autres?..

— Bon! bon! de mieux en mieux! répli-

qua Max en riant aux éclats, voilà qui est joli, très joli... Eh bien, mon cher, tout ce que vous me racontez-là m'excite davantage; votre grille de fer me pique, et par le diable! je veux mener l'aventure à fin. Mais ce n'est pas tout, j'ai bien d'autres projets dans la tête, et si vous n'êtes pas un franc nigaud, vous m'aiderez!.. vous partagerez la poire avec moi...

— Allons, allons, jeune homme, répondit Michel imperturbablement, prenez-moi une prise, ça vous purgera le cerveau, ça vous rendra les idées plus nettes, plus raisonnables.

— Vous savez bien, mon cher ami, répondit Max en écartant dédaigneusement la tabatière qu'on lui tendait, vous savez bien que le tabac qu'on prise, je le méprise! A la bonne heure, je fume. Mais il faut dé-

cidément que je vous dégourdisse, vous ne pouvez pas vivre comme cela, que diable! vous êtes par trop honnête, par trop niais?... Allons, Michel, venez ce soir avec moi, nous jouerons, je vous apprendrai tous les mystères de la roulette et du creps...

— Non, non, je ne veux pas, jamais! répondit Michel avec un air de résolution faiblissante.

— Si, parbleu! vous viendrez, ou vous direz pourquoi... je ne vous lâche point. D'ailleurs, ce soir le patron s'absente, il va coucher à Bath, et nous ferons bombance.

— Mais la Caisse, répondit Michel d'un ton moins ferme et moins décidé, qui la gardera? C'est moi qui couche auprès d'elle; et je suis responsable...

— Bah! bah! Tom vous remplacera, ve-

nez toujours ; allons, vous me promettez?

— Eh bien, oui!... mais en vérité j'ai tort, et si je m'en croyais...

— Ne vous en croyez pas, interrompit Max en faisant sonner ses éperons. C'est décidé, à ce soir!

Et, faisant une pirouette sur le talon, il sortit du bureau.

VIII

Une heure après, Max avait quitté le bureau et caracolait fièrement sur un beau cheval. Michel resta long-temps encore à travailler derrière son paravent; il se repentit d'avoir été si faible, d'avoir en quelque sorte promis à Max de l'accompagner dans un lieu de perdition : le pauvre diable, qui ne savait plus comment faire pour se

dédire, sentait de mortels frissons lui glacer les reins. Max avait depuis long-temps de mystérieux projets sur Michel Blanding; il n'ignorait pas que Michel était la probité, l'innocence en personne; mais, comme en même temps il était plus sûr encore que Blanding, suivant l'adage vulgaire, n'avait pas inventé la poudre, il espérait l'amener un jour à faire ce qu'il voudrait, lui! Sans l'aide et la participation de Michel, Blower ne pouvait rien.

Ce soir-là, M. Walthon partit dans sa voiture pour la ville de Bath; il y devait rester jusqu'au lendemain matin. Max voulut mettre à profit cette absence, et tenter sur Michel une entreprise habile de séduction: si la chose réussissait, si Michel voulait une fois entrer dans les vues de Max, alors il n'y aurait plus à reculer, le pacte serait conclu, signé entre les deux complices; et

Blower ne serait plus un obscur et pauvre commis : il se verrait enfin riche, et pourrait jouer du matin au soir, entretenir les plus belles actrices, avoir les plus beaux chevaux. Mais ce n'était pas seulement la soif de l'or qui dévorait ce jeune homme! son âme était pleine d'impétueux et brûlans désirs ; et la vue d'une femme jeune, vertueuse et jolie, l'enflammait de concupiscence et d'ardente convoitise, absolument comme s'il avait vu s'ouvrir devant lui les caves profondes de la banque d'Angleterre, gorgées d'or et d'argent.

Max Blower, qui tremblait toujours que son camarade ne lui échappât, revint à la charge, et le pressa d'une si vigoureuse manière que le pauvre Michel se laissa entraîner comme un patient qu'on mène au gibet. Blower avait eu soin de lui faire avaler un large bol de punch, avant de le con-

duire à la maison de jeu : Michel, qui n'avait pas la tête fort aguerrie aux excès bachiques, ne tarda pas à pirouetter sur ses jambes, en ronflant tout éveillé, comme une toupie d'Allemagne. Cependant, au milieu de son ivresse hébétée, il pensait continuellement à la caisse du patron. Cette caisse, toujours pleine d'or et de banknotes, était parfaitement solide et toute en fer; une foule de cadenas et de serrures à secret, des barres de fer et des verroux intérieurs, semblaient défier les attaques des voleurs les plus expérimentés : en outre elle était profondément scellée dans la muraille, et pour l'ouvrir à coups de hache, au moyen de leviers, de pinces et de limes, il aurait fallu certainement plus de quarante-huit heures à deux hercules. Mais en quelques secondes on ouvrait cette caisse, lorsqu'on avait le mot de l'énigme : le secret,

d'ailleurs, était fort simple. Ces nombreuses serrures, qui correspondaient les unes aux autres, étaient l'ouvrage d'un fameux mécanicien de Bristol, que Max Blower connaissait depuis long-temps. Ce dernier, qui ne manquait pas d'adresse, et dont l'esprit trouvait mille ressources diaboliques lorsqu'il s'agissait de faire le mal, ce Blower avait maintes fois questionné le mécanicien sur les mystères de son métier : il avait su prendre cet homme par l'amour-propre, en chatouillant sa vanité d'artiste. Il parlait surtout avec enthousiasme de cette incomparable caisse, si merveilleusement solide, et qu'il proclamait un chef-d'œuvre de combinaison mécanique. Peu à peu l'artiste, qui ne se méfiait pas de Max Blower, avait laissé imprudemment échapper une partie du secret : pour exciter davantage encore l'admiration de Max, il avait

eu la folie d'expliquer assez clairement le jeu des ressorts et la disposition intérieure des serrures. Max, qui disait n'entendre rien à ces sortes de choses, avait profondément gravé dans sa mémoire les moindres paroles du mécanicien; il avait longtemps réfléchi sur la manière probable dont l'armoire s'ouvrait et se fermait; il avait fait mille et mille calculs, mille configurations de serrures sur le papier, et, fort content du résultat de ses recherches, il n'attendait qu'une occasion favorable pour mettre la théorie en pratique. Il était presque sûr d'ouvrir la caisse sans faire de bruit, pourvu toutefois qu'il eût à sa disposition deux ou trois heures : car, avant de réussir, il faudrait sans doute perdre beaucoup de temps en combinaisons infructueuses, en longs et pénibles tâtonnemens.

Michel Blanding, avant de quitter la

maison du banquier, avait confié la garde de sa caisse à un vieux commis, qui était le plus honnête homme du monde. Ce commis remplaçait toujours Michel, quand celui-ci était forcé de s'absenter. Mais lorsque Michel s'éloignait un moment de sa chère caisse, il était harcelé d'inquiétudes, il se figurait toujours une foule de périls qui menaçaient le trésor dont il était l'Argus : des voleurs, un incendie peut-être, enfin mille catastrophes plus improbables les unes que les autres. Aussi, à peine fut-il entré dans la maison de jeu qu'une sueur froide coula de son front ; il se représenta dans une seule pensée tous les dangers affreux que la caisse pouvait courir en son absence ; et, malgré les efforts de Max, qui essayait de le retenir, il se sauva précipitamment, mais, perdant l'équilibre sur une marche, il roula comme une énorme boule

jusqu'au bas de l'escalier. Tout étourdi de sa chute, et le visage en sang, il courut tout d'une haleine jusqu'à la maison du banquier. Mais ces craintes étaient folles et chimériques ; rien ne compromettait la sûreté de la caisse, et le commis Tom demeurait installé près du trésor comme une sentinelle en faction.

Max Blower fut très désappointé de cette fuite brusque et soudaine ; néanmoins il ne se tint pas pour battu, et se consola sans peine en jouant à la roulette une partie de la nuit. La chance même fut assez bonne pour ce jeune libertin, qui gagna trente ou quarante guinées.

Cependant Henri de Cormon venait toujours de temps à autre rendre visite à madame Walthon ; il continuait à se présenter sous le nom de John Durham, et l'heure qu'il choisissait pour voir Élisa était celle

où M. Walthon avait le plus d'affaires et ne pouvait sortir de son bureau. Jusqu'alors le banquier n'avait point soupçonné l'existence de ces longues et mystérieuses entrevues; il ne savait pas que sa femme reçût chez elle un homme appelé John Durham : mais ces fréquentes visites n'avaient pas échappé à l'œil investigateur et clairvoyant de Blower. Jamais encore, sauf une seule fois dans un bal, Max n'avait rencontré Durham chez M. Walthon; mais très souvent il le remarquait, se promenant rêveur et pâle, aux alentours de la maison du banquier. Ce jeune homme passait et repassait vingt fois devant la porte, avant de se résoudre à entrer, et ses yeux, toujours attachés sur les fenêtres, avaient l'air d'attendre et de chercher quelqu'un. Du jour où Max Blower eût fait cette observation, sa curiosité de-

vint sans cesse plus ardente, et son regard plus attentif. Il acquit donc bientôt la certitude que ses remarques ne l'avaient pas trompé, et qu'une certaine intelligence mystérieuse devait exister entre ce personnage et madame Walthon. Une pensée atroce et diabolique germa tout à coup dans le cerveau de Max : il se promit bien de faire servir à l'exécution de ses projets la découverte qu'il devait au hasard. Alors il redoubla de galanterie et d'audace auprès de madame Walthon ; chaque fois qu'il la rencontrait au bal ou dans une promenade, il la regardait avec une expression de luxurieuse effronterie qui forçait la pauvre femme à détourner la tête. Un jour même, se trouvant face à face avec elle dans un corridor étroit et sombre, sa main effleura comme par hasard la main d'Élisa ; en même temps il laissa tomber quelques pa-

roles très galamment impertinentes, qui firent tressaillir madame Walthon.

Justement, le lendemain vers trois heures, Henri de Cormon se présenta; le domestique venait de l'annoncer à madame Walthon. Elle n'était pas seule. Henri, en entrant dans la chambre, reconnut un jeune homme qu'il avait plusieurs fois vu sortir de la maison : ce jeune homme était mis avec beaucoup de recherche, mais tout dans sa toilette, comme dans sa personne, annonçait la suffisance et la fatuité. En entendant ouvrir la porte, il avait brusquement pris son chapeau d'une main et sa canne de l'autre, pour se donner une contenance : son teint paraissait fort animé; il respirait péniblement, comme un homme essoufflé d'une longue course. Son pantalon, juste et collant, dessinait une jambe assez bien faite; mais l'étoffe mince et fine, trop

cruellement tendue par les sous-pieds, s'était déchirée d'une manière fort ridicule : une large fissure laissait voir un genou, et révélait bien clairement que ce beau Lovelace avait eu l'imprudence de s'agenouiller sans précaution, dans un moment d'amour et de délire.

Madame Walthon paraissait elle-même fort troublée ; elle était pâle, ses mains tremblaient : mais on aurait pu lire dans ses traits altérés bien plus de colère et d'indignation que d'embarras et de crainte.

— Pardon, madame, balbutia Max Blower, avec un sourire plein d'amertume et d'ironique impertinence, je me retire, et ne veux point vous déranger davantage... Il est déjà trois heures passées, les momens sont précieux.... aujourd'hui surtout que les affaires ne retiendront pas long-temps M. Walthon dans son cabinet.

En parlant ainsi, il regardait Élisa d'une étrange manière, et son regard, méchant et moqueur, revenait se fixer sur Henri de Cormon.

— Oui, madame, continua-t-il en brossant le poil de son chapeau avec sa manche, je serais désolé de vous faire perdre une minute, je laisse la place à M. John Durham.....

— Que voulez-vous dire, Monsieur?.. demanda madame Walthon avec une dignité froide et méprisante.

— Je veux dire, répondit Max en continuant de regarder Henri, je veux dire que les femmes n'ont pas toujours bon goût..... elles pourraient quelquefois mieux choisir... Mais enfin, puisque ça les amuse... Adieu ! Madame, veuillez agréer mes respectueux hommages.

En même temps il salua madame Wal-

thon avec un air de cérémonie railleuse, et se dirigea vers la porte, en lançant encore à celui qu'il prenait pour son rival un regard fauve et menaçant.

Henri de Cormon, qu'une si incroyable impertinence avait comme pétrifié depuis son entrée dans la chambre, était demeuré jusqu'alors immobile et debout, attendant la sortie de ce bizarre personnage, pour demander à Élisa l'explication d'une scène qu'il ne comprenait guère ; mais enfin il fut bien obligé de comprendre, et, s'adressant à madame Walthon, il dit avec un mélange d'indignation profonde et de surprise :

— Quel est ce fat, madame?

Élisa, qui tremblait de faire un éclat dont les suites auraient pu être fatales à Henri, lui adressa un regard tendre et suppliant, qui voulait dire :

— Au nom du ciel, taisez-vous !... de la prudence !...

Mais la question d'Henri, bien que faite à demi-voix et d'un accent qu'assourdissait la colère, cette question avait frappé les oreilles de Max Blower, qui s'avança d'un air menaçant vers le faux John Durham, et lui dit en secouant la tête :

— Ce fat, Monsieur, est un homme que je ne vous conseille pas de pousser à bout... Vous demandez qui je suis? c'est à moi plutôt de demander qui vous êtes... N'est-il pas vrai, Madame, que M. Walthon serait fort peu sensible aux visites que Monsieur vous fait tous les deux jours à trois heures?...

— Drôle! s'écria vivement Henri, osez-vous bien?...

— Prenez garde que je n'ose davantage, Monsieur ! répliqua Max en croisant les bras avec insolence. Ne me forcez pas à dire des choses.....

— Que diriez-vous donc, interrompit sourdement Henri en le foudroyant d'un regard.

— Je dirais, ajouta Max avec un éclat de rire amer, que vous êtes fort aimable et très heureux.....

— Misérable! s'écria Henri pâle de fureur.

— Henri! au nom du ciel, contraignez-vous !..... dit vivement Élisa, oubliant que dans son trouble et sa frayeur elle avait prononcé un nom qui pouvait la perdre.

En même temps, elle s'était jetée entre

les deux antagonistes, comme pour les séparer, mais trop tard : le gant d'Henri avait effleuré déjà le visage de Max Blower.

Celui-ci voulut se précipiter sur son adversaire, mais il n'osa point : il était lâche, et son insolence lui tenait quelquefois lieu de courage en face des gens timides, qui n'osaient pas répondre à ses railleries.

— Fort bien, Monsieur ! murmura-t-il les dents serrées, je n'oublierai pas que nous sommes dans la chambre d'une dame ! Ce n'est ni le lieu, ni le moment de vous répondre ; mais vous ne perdrez rien pour attendre..... A bientôt ! Monsieur !

— Quand vous voudrez, dit froidement Henri, dont la colère semblait s'être calmée tout-à-coup. Voici ma carte, vous me trouverez toujours à vos ordres.

Mais Blower ne songeait pas au duel : il comptait se venger plus sûrement et sans péril ; il avait déjà son projet, son plan de haine et de vengeance.

— Adieu, Monsieur *Henri!* Adieu, Madame! dit-il d'un accent cruel, en sortant de la chambre.

— Henri, qu'avez-vous fait?... s'écria douloureusement Elisa quand ils furent seuls. Ce jeune homme a tout deviné; il va tout dire à mon mari..... Nous sommes perdus !...

IX

Max Blower était sorti le cœur gonflé de rage.

La visite d'Henri fut beaucoup moins longue que les précédentes. Élisa, qui tremblait à chaque instant de voir entrer M. Walthon, suppliait Henri de se retirer; elle le conjura de ne plus chercher à la voir sans témoins : ces entretiens mystérieux ne

pouvant que leur être fatals à l'un et à l'autre!. Il fallait donc s'armer de courage et se fuir, puisqu'on ne pouvait jamais être que frère et sœur. Mais Élisa ne craignait pas seulement pour elle : la vive altercation qui venait d'avoir lieu entre ces deux jeunes gens la remplissait d'une profonde épouvante; elle était presque sûre qu'ils allaient se battre, et, déjà la pauvre femme se représentait dans sa frayeur Henri sanglant, percé de coups. Elle n'avait pu cacher au jeune de Cormon la passion téméraire et outrageante que Max Blower avait conçue pour elle : alors Henri ne fut plus maître de sa colère! il se repentait de n'avoir pas foulé aux pieds le misérable insolent, il se promettait bien de lui faire payer cher son audace! Mais Élisa, tout en larmes lui fit jurer de se contraindre, et de ne pas exaspérer l'âme basse et vindicative

de Max Blower. L'entretien fut court, mais brûlant et douloureux : Henri ne pouvait se résoudre à quitter Élisa : rien n'attachait plus au monde ce malheureux jeune homme, et son langage sombre et fatal laissait entrevoir quelque sinistre projet.

— Henri, vous me faites trembler!... disait Élisa. Suis-je donc moins à plaindre que vous? j'ai pourtant le courage de vivre... Ami, croyez-moi, vivons pour nous aimer!.. mais n'ayons jamais à rougir de notre amour....

Henri promit de vivre, et s'éloigna.

Cependant quelques jours se passèrent. Élisa n'avait point revu Henri; elle était triste et découragée : lorsqu'elle était seule, ses larmes coulaient avec abondance ; et plusieurs fois son mari, l'ayant surprise à pleurer, lui demanda, plein d'une tendre

inquiétude, ce qui pouvait la désoler ainsi.

Elle n'avait rien à répondre; elle baissait la tête et continuait de pleurer: mais, pour ne pas éveiller les soupçons et la défiance de M. Walthon, elle prétextait d'insupportables douleurs de tête qui la faisaient horriblement souffrir. Pendant une quinzaine de jours M. Walthon ne la quitta presque plus; il lui prodiguait les soins les plus affectueux et l'environnait de sollicitude. Max Blover n'avait point reparu devant la femme qu'il avait si cruellement outragée; mais il paraissait plus gai et plus sémillant que de coutume: seulement, son hilarité avait quelque chose de sombre et de malveillant qui annonçait des intentions perverses. Plusieurs fois dans les promenades il avait rencontré le prétendu John Durham; mais celui-ci faisait toujours semblant de ne point le remarquer, et détour-

nait la tête sans affectation. Max était fier et surpris de lui-même ; il s'imaginait faire peur à son ennemi, et le mettre en fuite avec un regard.

— Tu frissonnes, mon cher, pensait-il avec une joie orgueilleuse ; mais tu n'en seras pas quitte pour si peu de chose !... Tu me paieras l'insulte que tu m'as faite ! Oui, ta belle ou toi, ça m'est égal !... mais l'un de vous deux paiera pour l'autre !...

Il y avait déjà bien des jours qu'Henri n'avait osé paraître chez Élisa. Il était le plus malheureux des hommes, un désespoir amer le dévorait. Continuellement il parcourait les promenades, lesparcs, les théâtres, toujours dans l'espérance d'y rencontrer Élisa, mais inutilement. Une fois pourtant, il aperçut madame Walthon qui se promenait avec son mari par un temps clair et magnifique : la pauvre femme

était bien changée! Quelle pâleur! quel air de souffrance et d'abattement! Sa démarche était languissante; et n'ayant pas la force de se soutenir, elle s'appuyait sur le bras de M. Walthon. Celui-ci paraissait morne et préoccupé; ses noirs sourcils s'abaissaient sur ses yeux, les muscles de son visage étaient contractés: tout dans sa personne annonçait une grande agitation intérieure.

C'est que depuis quelques jours un orage violent grondait au cœur de cet homme: son repos, son bonheur étaient menacés!.. un ennemi invisible était venu l'attaquer jusque dans sa maison. Et cet ennemi, comment le découvrir? Quel était son nom? Dans quel but venait-il ainsi troubler les jours d'un homme heureux? C'était sans doute un imposteur infâme, un artisan de fourbes et de calomnies..... Mais s'il disait

vrai pourtant! Ce mystérieux révélateur entrait dans mille détails : il ne se nommait pas, mais il en nommait un autre..... John Durham! Quel pouvait être ce John Durham?...

Voilà ce qui préoccupait si douloureusement M. Walthon. Une lettre anonyme était venue torturer son cœur : cette lettre lui disait que plusieurs fois par semaine, à trois heures, un beau jeune homme, à l'air mélancolique et tendre, avait coutume de rendre visite à Madame Walthon, qui le recevait la plupart du temps seul, avec une grâce toute particulière. Cet heureux mortel se faisait annoncer sous le nom de John Durham, mais très probablement ce nom en cachait un autre. On avertissait en outre M. Walthon que ce jeune homme, qui demeurait à l'hôtel du cygne, passait et repassait sans cesse devant la maison du ban-

quier, toujours le nez au vent et l'œil sur les fenêtres. M. Walthon, en recevant cette lettre, avait frémi de rage ; il ne doutait point que ce ne fût l'œuvre d'un ennemi caché, d'un lâche : néanmoins cette révélation anonyme, toute misérable qu'elle fût, devait singulièrement exciter l'instinct de jalousie qu'il n'avait jamais pu vaincre. Plusieurs jours de suite il épia scrupuleusement les moindres actions de sa femme ; toutes les personnes qui venaient la voir, il apprenait leur nom au même instant, et, malgré les plus importantes affaires, il quittait brusquement son bureau pour monter dans la chambre d'Élisa. Mais cette active surveillance n'amenait aucun résultat : depuis quelque temps madame Walthon voyait fort peu de monde, et toutes les visites qu'elle recevait ne pouvaient porter ombrage à son mari.

Cependant M. Walthon remarquait bien de temps à autre un jeune homme pâle, aux manières distinguées, qui se promenait souvent aux alentours de la maison, en la regardant toujours avec une expression d'intérêt extraordinaire. Maintes fois le banquier, dont l'humeur était singulièrement irrascible, s'avança vers ce jeune homme pour lui demander ce qu'il voulait ; mais une pareille démarche, si elle n'aboutissait à rien, pouvait couvrir M. Walthon de ridicule, et rendre sa brusquerie proverbiale.

Un jour enfin il voulut avoir une explication décisive avec sa femme : c'était le soir, elle se disposait à se mettre au lit. Tout à coup M. Walthon, qui était demeuré silencieux toute la soirée, lui dit, sans autre préambule :

— Élisa, vous ne m'aviez jamais parlé d'un nommé John Durham ?...

Elisa tressaillit, ses lèvres devinrent blanches de frayeur.

— Eh bien! vous ne me répondez pas.... continua M. Walthon en la regardant fixement. Quel est ce M. Durham ?..... depuis quand le connaissez-vous ?...

La situation d'Élisa devenait horrible : que répondre? pouvait-elle bien avouer à son mari que ce nom de John Durham était un faux nom ; que ce jeune homme, qu'elle avait reçu plusieurs fois chez elle, c'était Henri, le fils du comte de Cormon, ce même Henri que M. Walthon abhorrait déjà sans le connaître, et dont il était si profondément jaloux. Il fallait donc mentir, quoique le mensonge ne fût jamais sorti des lèvres d'Élisa ; mais ce mensonge prévenait bien des malheurs, il sauvait à la fois trois personnes : Henri d'abord, puis son mari, puis

elle-même !.. car, si M. Walthon apprenait la vérité, jamais il ne voudrait croire à l'innocence d'Élisa ; il n'aurait plus ni calme ni bonheur, il se croirait trahi. Ce fut donc un noble et généreux sentiment qui retint la vérité sur les lèvres d'Élisa, et qui fit faire à la pauvre femme son premier mensonge.

Le banquier renouvela sa question avec une impatience déjà mêlée de colère.

— Dites-moi donc quel est cet homme, madame ? vous ne m'aviez jamais parlé de lui....

— C'est vrai... balbutia-t-elle, je ne sais comment cela s'est fait..... En vérité, c'est un oubli... Ce Monsieur est le fils d'un négociant écossais qui demeure, je crois, à Londres... J'ai eu plusieurs fois occasion de voir M. John Durham en France... Je l'avais

entièrement perdu de vue, et je ne sais pas comment il a su que j'étais mariée... que j'étais à Bristol...

La voix d'Élisa tremblait en parlant ainsi; ses yeux baissés évitaient le regard interrogateur et perçant de M. Walthon.

— Pardieu! dit-il fort sèchement, il est assez bizarre que ce jeune homme, que vous ne connaissiez presque pas, vous ait fait d'aussi fréquentes visites : car, n'est-ce pas, mon amie, il est venu plusieurs fois dans une semaine, et toujours vers trois heures!... Apparemment que M. John Durham n'avait pas grande envie de faire ma connaissance.... Et vraiment je l'en félicite, car je ne serais pas flatté de faire la sienne... et je souhaite, entendez-vous, Élisa?..... je souhaite qu'il ne se trouve jamais sur mon chemin.

Élisa demeurait confuse et le cœur bondissant.

— Du reste, continua M. Walthon en secouant la tête, je vois avec plaisir que cet individu a cessé depuis quelque temps ses importunités. La chose vaut mieux peut-être comme cela ! je n'ai pas eu le désagrément de lui fermer ma porte, et de le traiter comme il mérite....

—Oh! Monsieur... interrompit Élisa, blessée au vif d'entendre parler ainsi d'un homme qu'elle aimait toujours ardemment ; pourriez-vous faire un pareil outrage à un ami de mon père!...

— Un ami de votre père! repartit violemment M. Walthon en croisant les bras. Quel est donc cet ami, s'il vous plaît?..... Mais, à propos, il a donc bien des noms de

baptême ? Il s'appelle John, et vous le nommez Henri....

Élisa, qui était bien loin de s'attendre à ce dernier coup de foudre, demeura pétrifiée. Mais elle comprit soudain qu'il fallait du calme, et concentrer jusqu'au fond de son cœur l'orage qui le bouleversait.

— En vérité, dit-elle avec une inflexion douce et craintive, qui fit tomber un peu la colère de M. Walthon, je ne vous comprends pas : que voulez-vous me dire ?.....Non, jamais vous ne m'aviez encore parlé comme aujourd'hui... Quel ton brusque et dur, mon Dieu!... Oh! mon ami, vous êtes cruel!...

M. Walthon lui prit une main qu'il porta vivement à ses lèvres, et sa voix, tout à l'heure si rude et si brutale, devint presque suppliante.

— Pardon, dit-il, pardon, chère Élisa!

J'en conviens, je suis brusque, je vais toujours trop loin ; mais aussi, convenez d'une chose, vous avez eu tort de ne me parler jamais de ce jeune homme..... Vous pouviez bien me dire qu'il vous avait fait plusieurs visites... Alors c'était tout simple... peut-être ne l'aurais-je pas trouvé mauvais : au lieu que maintenant, tenez, je ne vous le cache pas, maintenant vous me désobligeriez beaucoup de le recevoir encore..... Je vous en prie, s'il venait à se représenter chez vous, faites dire que vous êtes indisposée. Enfin, n'importe quel motif!.. mais ne le recevez pas... Je vous défends.... c'est-à-dire, je vous prie en grâce de ne plus le voir.

La discussion ne dura pas davantage, et M. Walthon, qui avait une montagne de moins sur la poitrine, se coucha le plus heureux des hommes, et désormais tranquille.

Mais le coup était porté, le venin était dans la blessure : M. Walthon ne devait pas être heureux long-temps. Le lendemain même il reçut une autre lettre, plus circonstanciée encore et plus cruelle que la première : le mensonge s'y trouvait combiné de telle sorte avec la vérité, qu'on n'aurait pu séparer l'un de l'autre. On disait au banquier que toute cette pâleur, tout ce morne abattement d'Elisa, provenaient seulement de l'absence d'un homme qu'elle adorait. On affirmait dans cette lettre que John Durham, ou plutôt M. Henri (on ne savait pas son autre nom), entretenait une correspondance mystérieuse et suivie avec Elisa.

La chose était vraie en partie : le matin même madame Walthon avait reçu un billet d'Henri, qui lui peignait avec force tous les tourmens, toute la douleur qu'il ressentait loin d'elle : il ne pouvait plus vivre sans

la voir; il la conjurait de le recevoir une dernière fois. Mais Henri n'avait que de nobles et pures intentions ; il aimait trop véritablement Elisa pour essayer de la corrompre, pour la détourner de ses devoirs d'épouse : ce qu'il ressentait pour elle, c'était un amour de frère, une affection profonde et dévouée, qui aurait voulu s'épancher en sacrifices. Oh! comme il serait mort pour Elisa avec bonheur, avec enchantement! Au reste, sa résolution était prise : si elle refusait de l'admettre encore en sa présence, il allait fuir à tout jamais l'Europe, disparaître, et pleurer en attendant la mort.

Ce message était parvenu dans les mains de madame Walthon, grâce aux précautions extrêmes qu'Henri avait eu soin de prendre; mais le secret pourtant n'avait pas été si

bien gardé que Max Blower, toujours aux aguets, n'en découvrît quelque chose.

Élisa ne savait que répondre ; une lutte violente et douloureuse se livrait dans son âme : tantôt elle voulait refuser, tantôt elle se trouvait bien cruelle, et prête à consentir. Elle saisissait déjà la plume pour répondre à Henri... mais une pareille entrevue pouvait-elle avoir lieu sans que M. Walthon en eût connaissance tôt ou tard : il avait défendu sévèrement à Élisa de jamais recevoir ce John Durham, et la rencontre de ces deux hommes pouvait amener de bien grands malheurs.

Cependant, comment laisser la lettre d'Henri sans réponse? Elle pouvait refuser, mais elle devait écrire et motiver ce refus. Elle prit enfin ce dernier parti, et le jeune de Cormon reçut une lettre qui le suppliait d'avoir du courage et de

s'éloigner, sans chercher encore la présence d'une femme qui ne pouvait jamais être à lui. Néanmoins, dans toutes ces phrases douloureuses et tendres, il était facile d'entrevoir qu'Élisa n'aurait pas elle-même le courage qu'elle exigeait d'un autre.

« Henri, pauvre cher Henri, écrivait-elle,
« ce que je vous ordonne est bien affreux, et
« je pleure d'avance en y songeant... Ne plus
« vous voir!.. Grand Dieu!.. pleurer deux fois
« votre mort!... Oh! non, je le sens, je n'au-
« rai point assez de force... Mais cependant
« il le faut, je suis mariée, j'appartiens à un
« autre !.... Henri, adieu! pour toujours
« adieu! n'oubliez pas celle qui ne vous ou-
« bliera jamais!... »

Cette lettre porta le désespoir et la joie dans le cœur d'Henri; mais, quand il ouvrit ce papier, il ne s'aperçut pas, le mal-

heureux, dans sa préoccupation profonde, qu'on avait brisé le premier cachet. Il ne vit qu'une chose, il ne vit que des traces de larmes sur le papier, et quelques mots encore humides et presque effacés par ces larmes.

Depuis l'altercation qui s'était élevée entre le banquier et sa femme au sujet de John Durham, M. Walthon n'avait jamais reparlé de ce personnage qu'il semblait avoir oublié complètement. Max Blower avait tenté plusieurs fois encore d'intimider Élisa, qu'il ne perdait pas l'espoir de séduire; mais, chaque fois qu'il osait paraître devant elle, un regard foudroyant de mépris et d'indignation le retenait toujours à distance: enfin un projet plus criminel et plus sombre vint absorber l'esprit de Max Blower.

M. Walthon ne faisait plus la moindre absence, et, bien que des affaires d'une

nature fort grave l'appelassent quelquefois en différentes villes, il ne bougeait pas de Bristol, et remettait continuellement le voyage au lendemain. Son humeur était redevenue triste et taciturne, ses manières brusques et farouches : quelquefois même son langage, plein d'étranges et mystérieuses équivoques, épouvantait Élisa qui cherchait vainement à le comprendre.

Enfin une grande faillite, qui venait d'avoir lieu à Londres, obligea M. Walthon à se mettre en route : cette faillite compromettait en partie la fortune du banquier et son correspondant de Londres lui conseillait d'accourir, pour sauver au moins quelques débris du naufrage. M. Walthon se décida, bien à contre-cœur, à faire ses préparatifs de voyage. Les chevaux de poste étaient retenus pour le soir même, et la voiture devait l'aller prendre chez un négociant,

avec lequel il comptait dîner avant de partir. Ce négociant était presque aussi intéressé que M. Walthon dans la faillite; mais il ne pouvait supporter les fatigues du voyage, à cause d'une violente attaque de goutte qui le retenait cloué dans sa chaise longue.

Le banquier prit donc congé de sa femme vers cinq heures du soir; et, quand il l'embrassa, madame Walthon fut effrayée de la pâleur et du sombre égarement qui régnaient sur le visage de son mari. M. Walthon descendit alors à son bureau, et prévenant ses commis qu'il ferait peut-être une assez longue absence, il recommanda spécialement à Michel Blanding la surveillance des registres et de la caisse : ensuite il partit en costume de voyage pour aller dîner chez le négociant.

La soirée commençait pluvieuse et noire :

on était dans les derniers jours de janvier : le brouillard devenait à chaque instant plus épais ; et la flamme du gaz qui éclairait les rues, perçait à peine l'atmosphère humide et nébuleuse. C'était une de ces nuits lugubres, qui jettent dans l'âme une vague tristesse et que les malfaiteurs ont grand soin de choisir pour consommer leurs projets de meurtre ou de vol. Élisa était seule dans sa chambre, auprès d'un feu vif et pétillant ; mais elle ne pouvait parvenir à chasser le froid cruel qui la pénétrait jusqu'à la moëlle des os, et ses pieds grelottans demeuraient en vain suspendus sur le charbon flamboyant et rouge. Une souffrance indéfinissable de corps et d'esprit la fixait immobile dans un fauteuil ; un pressentiment vague et sinistre agitait son âme : elle craignait un malheur, et frémissait involontairement.

Tout à coup la porte s'ouvre : c'est Henri.

— Vous! dit-elle en tressaillant, vous ici ! quelle imprudence !

— Il fallait absolument vous voir !.... répond Henri en lui prenant les mains qu'il serre avec force contre son cœur ; je ne vivais plus..... Enfin je vous vois, vous êtes seule..... Votre mari ne peut venir, je sais qu'il est absent, qu'il est parti pour Londres.....

— Non, dit-elle vivement, il n'est pas encore parti..... il peut rentrer..... Henri, quoi ! vous avez si peu de soin de ma réputation, de mon repos, de ma vie peut-être!... Songez-vous bien que les domestiques peuvent me trahir : je sais qu'ils ont ordre maintenant de tout dire à mon mari, de lui rendre compte de tous mes pas, de toutes les visites que je peux recevoir...

Ah ! je tremble !... Et Max Blower, il est encore au bureau, peut-être!... il vous a vu.....

— Non, personne dans la maison n'a pu me voir !... Calmez-vous, chère Élisa, il n'y a pas le moindre danger : je suis venu par le jardin, la grille se trouvait ouverte, et je suis parvenu jusqu'ici sans avoir rencontré personne... C'est un hasard, c'est un bonheur!

— Un bonheur! répond Élisa d'une voix altérée ; Henri, que Dieu vous entende !... Mais j'ai peur, malgré moi je frissonne.... Oh ! mon Dieu, si l'on venait !...

— Fermons cette porte... oui, le verrou... dit impétueusement Henri ; si par hasard quelqu'un voulait entrer, vous trouveriez sans peine un prétexte, une excuse de toilette... Mais, je vous en conjure, laissez-moi

près de vous quelques momens encore... et demain je m'éloigne, oui, je pars... vous n'entendrez plus parler de moi !... Élisa, voyez combien je vous aime ! Oh ! ne m'accusez pas de vouloir troubler votre vie !... je suis décidé à partir, je vais mettre les mers entre nous deux !...

— Ciel ! que dites-vous ! s'écria madame Walthon qui devint pâle comme la mort ; parlez, je veux tout savoir...

— Eh bien ! j'ai fait ce que vous avez voulu ! répondit avec un soupir Henri de Cormon ; j'aurai le courage d'accomplir jusqu'au bout cet affreux sacrifice... Élisa, j'ai bien compris qu'il fallait m'éloigner, que le repos et le bonheur d'une femme adorée m'en faisaient une loi : j'ai d'abord hésité, mais enfin, pauvre amie, j'ai fait ce que je devais faire... Demain, à cette heure,

je serai déjà bien loin de vous... j'ai retenu mon passage à bord d'un vaisseau qui part au point du jour pour la Nouvelle-Orléans !...

— Henri ! s'écria-t-elle fondant en larmes ; quoi ! vous avez eu ce courage !... Ah ! vous êtes plus fort, plus généreux que moi !... Henri, vous êtes un noble cœur !...

Soudain des pas précipités retentissent dans une chambre voisine ; la voix de M. Walthon se fait entendre.

X

— Mon Dieu ! c'est fait de nous ! s'écrie Élisa.

Presque aussitôt la clef tourne bruyamment dans la serrure, et M. Walthon, surpris de la résistance imprévue qu'il rencontre, pousse la porte avec plus de force en la pressant du genou.

— Eh bien ! Élisa, dit-il d'une voix brus-

que et saccadée, que faites-vous donc? pourquoi vous barricader de la sorte?...

— Ah! c'est vous, mon ami... patientez un moment, je vous en conjure... seulement une seconde, je vous ouvre...

— Pourquoi pas tout de suite? demande M. Walthon.

— Oh! c'est une nouvelle robe que j'essaie... Mais tenez, j'ai fini...

—Que diantre! c'est bien singulier! murmurait M. Walthon en marchant avec impatience.

Pendant ce temps-là une scène vive, douloureuse et terrible, se passait dans la chambre d'Élisa...

— Que devenir? disait-elle. Henri, pas un mot!... silence!... Tenez, là, dans ce cabinet... Mon mari ne va sans doute rester

qu'un instant... c'est quelque chose qu'il avait oublié...

— Eh bien ! m'ouvrirez - vous ! reprit M. Walthon en frappant contre la porte.

— Mon Dieu , me voici... dit Élisa en allant ouvrir. Oh ! mon ami, vous êtes terrible... quelle vivacité ! quelle impatience !... Mais, dites, par quel hasard êtes-vous donc revenu ?...

— Vous ne m'attendiez point, n'est-ce pas, madame ? dit M. Walthon en s'asseyant dans un fauteuil auprès de la cheminée.

— Mais non , en vérité , mon cher ami , répondit-elle en essayant de sourire pour cacher son trouble. Vous deviez dîner en ville ?..

— Oui, mais je n'y dîne pas. Voilà encore un fâcheux contre-temps ! ce pauvre diable de Burding est à la mort : la goutte vient de

lui remonter à l'estomac. Mais vous ne semblez pas très étonnée de la nouvelle, cela vous paraît tout simple?... Au fait, nous sommes tous mortels, chacun son tour! Mais, allons, bonne Élisa, écartons les idées tristes; nous avons encore à passer quelques heures ensemble : je ne partirai pas avant minuit. La chaise de poste viendra me chercher...

— Ici?... demanda madame Walthon d'une voix altérée.

— Ici même, cela vaut beaucoup mieux; au moins je resterai près de vous jusqu'au dernier moment... Mais qu'avez-vous donc? vous ne paraissez pas enchantée de me voir?... Oh! c'est mal, Élisa! j'espérais un meilleur accueil!... Vous ne me dites rien, vous êtes d'une froideur!... Songez-vous bien que nous allons rester huit jours

éloignés l'un de l'autre !... Voyons, décidément je ne puis obtenir de vous la moindre parole , pas un regard..... Mais c'est bien étrange, Élisa! qu'avez-vous donc? Comme vous tremblez! comme vous êtes pâle !...

— Oh ! j'ai la fièvre... dit-elle d'une voix sourde et convulsive.

On frappe un léger coup à la porte.

— Que nous veut-on? demande le banquier avec impatience.

La porte s'ouvre : un domestique paraît.

— Monsieur, dit-il, un étranger qui n'a pas voulu me dire son nom, vient de m'avertir qu'un homme s'était introduit par la grille du jardin : cet homme, qui rôdait depuis quelque temps autour de la maison, a profité d'un moment où la grille était demeurée entr'ouverte.

— Après, demanda M. Walthon.

— Voilà tout, Monsieur, balbutia le domestique, mais ce n'est pas rassurant. Nous avons fait des recherches de tous les côtés, on n'a trouvé personne, ni dans le jardin, ni dans la maison. Je parie, moi, que c'est un voleur qui a su le départ de Monsieur...

Tandis que le domestique parlait, M. Walthon ne quittait point Élisa des yeux. Aux premiers mots du domestique, elle n'avait pu retenir un geste d'effroi; son visage avait pâli encore, et continuellement elle regardait autour d'elle avec une douloureuse inquiétude; ses yeux se dirigeaient surtout vers la porte du cabinet où Henri s'était caché. Cette préoccupation, pleine de trouble et d'angoisse, ne pouvait échapper à M. Walthon.

— Que faut-il faire, Monsieur? reprit le domestique. Faut-il avertir le constable?

— Non, maitre sot, personne! répondit brusquement le banquier. Laissez-nous tranquilles, et ne m'appelez qu'au moment où la chaise de poste entrera dans la cour.

Le domestique se retira tout confus. Le silence régna long-temps dans la chambre: enfin M. Walthon se décida à le rompre.

— Avez-vous entendu ce qu'il a dit, ce domestique? demanda-t-il à sa femme en l'épiant du regard.

— Oui..... balbutia-t-elle, mais c'est une folie..... Ces gens-là sont si peureux....

— Et vous n'avez pas peur, vous, Élisa?... Cependant vous allez être seule cette nuit...

— Oui, seule..... dit-elle faiblement.

Le silence se rétablit de nouveau, et, pendant une heure, ii ne fut plus interrompu que par le mouvement de la pendule et le bruit du vent dans la cheminée. M. Wal-

thon considérait toujours Élisa, dont l'anxiété redoublait à vue d'œil, chaque fois que le timbre de la pendule retentissait.

— Mon Dieu, que faire! pensait-elle. Oh ! si mon mari pouvait s'éloigner un instant!... Pour cet instant, je donnerais dix âns de ma vie !...

— Elle me cache quelque chose..... pensait M. Walthon de son côté! Oh! je le saurai bien !.... Et malheur à qui me trompe !...

Puis, tous deux, ils restèrent plongés dans une rêverie taciturne.

Tandis qu'Élisa, livrée à de poignantes angoisses, attendait impatiemment qu'on vînt annoncer à M. Walthon l'arrivée de la chaise de poste, d'autres événemens se préparaient dans une pièce attenante au bureau, non loin de la chambre d'Élisa.

Max Blower, qui avait perdu la veille une

somme considérable, s'était bien promis de prendre sa revanche d'une autre manière : la roulette avait décidément trop de chances mauvaises. Il voulait essayer un jeu plus lucratif, mais plus coupable encore : à ce jeu là il pouvait perdre la tête ! N'ayant plus d'argent, pressé plus que jamais par d'impatiens créanciers, il voulait sortir à tout prix d'embarras ; et l'effroyable plan qu'il roulait dans sa pensée depuis quelques semaines, il devait l'exécuter cette nuit même, après le départ de M. Walthon. Vers cinq heures du soir, il avait quitté le bureau, après avoir dit adieu au banquier, et lui avoir souhaité un bon voyage : il savait que M. Walthon dînait en ville et devait monter en voiture en sortant de table. Aussi Max, qui était bien loin de prévoir l'accident de M. Burding, avait-il la ferme conviction que rien au monde ne viendrait

contrarier le projet qu'il avait conçu.

Un quart d'heure après le départ du banquier, Max dit à Michel Blanding qu'il voulait absolument l'emmener pour lui faire boire du Champagne et du Xérès. Michel, qui n'avait pas oublié les suites fâcheuses de la dernière bombance, refusa d'abord avec assez d'héroïsme et de courage; mais comme il aimait assez la bonne chère malgré ses habitudes sobres et rangées, comme il n'avait pas souvent l'occasion de boire du vin de Champagne, il finit par accepter l'offre gastronomique de Blower, et mordit au perfide appât que lui présentait le fourbe. Ils s'en étaient donc allés tous les deux, bras dessus, bras dessous, comme deux bons amis, à la grande taverne de saint Georges. Aussitôt, le vin de Champagne avait pétillé dans les verres. Max était d'une gaîté charmante; il excitait

Michel à boire et lui versait rasade sur rasade. Les bouteilles ne faisaient que paraître et disparaître; les bouchons sautaient au plancher. Michel, le visage cramoisi et l'œil flamboyant, secouait avec force la main de Blower, en l'appelant son cher, son excellent ami; et, dans un élan de fraternelle tendresse, il se jetait, pleurant de joie et de bonheur, entre les bras de son hypocrite amphitryon, qui, profitant de la posture et des hallucinations bachiques de l'ivrogne, lui fermait les yeux d'une main caressante, puis de l'autre main remplissait vivement le verre de Michel. Mais d'abord Max avait eu soin de verser dans le verre quelque substance fine et blanchâtre, qui se mêlait immédiatement au vin.

— Allons, disait-il, à votre santé, Michel! Buvons!...

Et Michel buvait aussitôt.

— Maintenant, encore un toast ! reprenait Blower en versant à Michel un grand verre de rhum. A la santé de notre bon roi Guillaume !.... Bien !.... Maintenant pour l'union de la France et de l'Angleterre, pour les héros de Juillet !... Bien ! Mais ce n'est pas tout : à présent buvons à la santé du vertueux général Lafayette..... Sans oublier notre illustre Wellington !... Bien !... Pour le commerce et la prospérité de Bristol ! Pour tous les patriotes !...

— Oui, pour les patriotes ! répéta Michel d'une voix enrouée, en avalant coup sur coup trois verres de vin de Porto.

—Michel ! reprit Max en faisant semblant de boire, vous n'allez pas..... Que diable ! vous me laissez boire tout seul, ce n'est pas honnête..... Allons, vivement ! levons le coude... Encore une santé ! pour notre esti-

mable patron ! pour sa délicieuse épouse ! Buvons, buvons!... à la santé de la caisse!...

— Oui, mille et un tonnerres ! à la santé de la caisse ! cria Michel qui, depuis sa naissance, ne s'était jamais permis, même en colère, une exclamation si peu orthodoxe. A la caisse! à la caisse!... Buvons ! toujours pour la caisse !...

Enfin, le verre échappa des mains de l'ivrogne ; la voix mourut dans sa bouche, et il tomba lourdement le nez dans son assiette. Max eut peur, il craignit d'avoir trop peu ménagé la dose. Michel dormait sur la table, immobile et ronflant comme un soufflet de forge : la taverne était presque vide alors; l'heure s'avançait, et, dans l'état d'engourdissement léthargique où se trouvait Michel, Max devait le reconduire au logis. Mais il importait fort de ne point trop

s'attarder, et de rentrer, s'il était possible, sans faire d'esclandre. Max secoua donc fortement Michel, et quand il fut parvenu à l'éveiller à demi en lui jetant de l'eau fraîche au visage, il fit avancer une voiture de place ; secondé par les garçons de la taverne, il coucha le pauvre Michel sur les coussins du fiacre, et se fit conduire à la maison du banquier. Pendant le trajet, Blanding, rudement cahoté par la voiture, avait repris un peu connaissance ; ses yeux s'étaient rouverts pesamment, et, d'une voix rauque, il répétait sans cesse, en portant une main à ses lèvres en guise de verre :

— Buvons! à la santé du roi! à la santé de la caisse !...

Max suppliait en vain Mîchel de se taire et de faire bonne contenance pour éviter le scandale. Enfin, il avait réussi, après de

longs efforts, à lui faire comprendre que lui, Blanding, était ivre, et que, s'il continuait à crier : Buvons! les domestiques s'apercevraient facilement de son ivresse, tandis qu'avec un peu de tact et d'esprit, on pourrait sans peine leur faire croire que c'était un malaise, un accès de fièvre, ou toute autre chose.

Michel se laissa donc persuader; car, au milieu de son délire bachique, il n'avait pas entièrement perdu le sentiment de ses devoirs, et l'infortuné bureaucrate voulait sauver au moins l'honneur et les apparences. Il se mit tout de suite au lit, et Tom, sur qui ne pesait plus la responsabilité de la caisse, alla se coucher dans une autre partie de la maison, au fond d'un corridor qui menait au grenier.

De temps à autre, Max Blower passait la

nuit chez le banquier, lorsqu'un travail imprévu l'exigeait ; plusieurs fois même il avait couché près de la caisse pour remplacer Michel, tandis que celui-ci travaillait jusqu'au matin derrière son paravent, balançait des comptes, tirait des accolades et compulsait force registres.

Ainsi donc, il ne pouvait paraître extraordinaire aux gens de la maison que Max Blower passât la nuit dans le bureau, puisque Michel était malade et dans l'impossibilité de rester seul : d'ailleurs, la sûreté de la caisse demandait une plus active surveillance, maintenant surtout que M. Walthon allait s'absenter. Depuis quelques mois, les vols se multipliaient dans la ville d'une effrayante manière ; chaque nuit on forçait des boutiques, on sciait des barreaux de fer pour s'introduire dans les maisons, et des sommes considérables avaient même

disparu chez plusieurs banquiers de Bristol.

Quand Max Blower était rentré avec son malheureux compagnon, il avait dit seulement quelques mots au domestique, sans donner aucun détail sur l'indisposition de Michel.

— Je passerai la nuit au bureau, avait-il dit sans attendre de réponse; je dormirai dans un fauteuil.

Le domestique, en le voyant s'éloigner aussitôt, n'avait pas songé même à lui dire que M. Walthon venait de rentrer et ne comptait partir qu'à minuit.

Déjà Michel dormait profondément : c'était un lourd sommeil qui ressemblait à la mort. Max avait eu soin de lui faire avaler encore un grand verre d'eau, pour dissiper, disait-il, les vapeurs et les fumées vineuses : mais cette eau n'était point sans mélange,

et le remède était cent fois pire que le mal. Max, voyant que tout allait selon ses désirs, tira sa montre, et, comme le temps d'agir n'était pas encore arrivé, il sortit sur la pointe du pied et passa dans le bureau. Alors, s'installant devant son pupitre, il ouvrit un registre, et, la tête dans ses deux mains, absorbé comme un profond calculateur, il eut l'air de travailler consciencieusement. Mais ce n'étaient point des colonnes de chiffres qu'il calculait : il ne songeait guère au registre qu'il avait devant ses yeux... Une autre pensée bouillonnait dans sa tête : il combinait l'exécution des chances bonnes et mauvaises de son projet diabolique.

Cependant M. Walthon, toujours plongé dans sa rêverie inquiète, ne cessait d'épier tous les mouvemens, tous les regards d'Élisa. Le silence était profond ; de temps à

autre, un ou deux monosyllabes venaient l'interrompre, mais vagues et insignifians : madame Walthon disait au hasard quelques mots sans suite, pour dissimuler sa frayeur toujours croissante, et donner le change à son mari. Mais l'embarras de la pauvre femme était bien visible: un homme ombrageux et méfiant comme M. Walthon ne pouvait s'y méprendre ; et toutes les peines que se donnait Élisa pour cacher son trouble ne faisaient que le mieux trahir, en irritant les soupçons du banquier.

Déjà l'aiguille atteignait presque l'heure que madame Walthon attendait si impatiemment : ses yeux ne quittaient plus la pendule, et son avide regard, plein d'une anxiété fébrile, avait l'air de vouloir hâter la marche de l'aiguille.

— Elle attend que l'heure sonne!... pen-

sait M. Walthon. Oh! j'en suis bien sûr maintenant... elle donnerait tout au monde pour me voir partir!... C'est bien!

Au même instant ce léger bruit qui précède le premier coup du timbre fit tressaillir Élisa.

— Minuit! dit-elle avec une vivacité imprudente.

Minuit sonnait.

Presque en même temps un roulement de voiture se fait entendre.

— Voici ma chaise de poste, dit M. Walthon en se levant. Allons, adieu chère Élisa..... embrassons-nous..... Cette fois-ci, mon amour, c'est très sérieusement.... Allons, bonne santé! bon courage!... Ne m'attendez pas avant huit jours.....

Le domestique vint annoncer à M. Walthon que la chaise de poste était dans la cour. Le banquier sortit promptement de

la chambre, après avoir embrassé encore une fois sa femme; et comme celle-ci voulait absolument l'accompagner jusqu'à la porte du vestibule, M. Walthon lui défendit de sortir avec un accent plein d'une effrayante douceur, mais qui n'admettait pas de réplique.

— Non, dit-il, mon pauvre ange.... l'air est trop froid; ne bougez pas de votre chambre, vous pourriez vous enrhumer... D'ailleurs, il est fort tard, vous devriez dormir déjà depuis long-temps..... Vite, vite, couchez-vous, je le veux....

Puis, s'enveloppant d'un large manteau qu'il avait mis sur un fauteuil en entrant, il quitta la chambre et referma la porte.

Mais à peine eut-il fait quelques pas dans le salon qu'il entraîna son domestique dans une embrâsure de fenêtre.

— Joseph, murmura-t-il d'une voix sourde et impérieuse, prends ce manteau, cache-toi le visage, ne réponds à personne si l'on te parle..... et pars à ma place dans la chaise de poste.

Joseph demeurait ébahi.

— Allons! reprit vivement le banquier, fais ce que je te dis..... Ne me questionne pas... tu sauras plus tard pourquoi j'ai agi de la sorte. Mais va... pas un mot, pas un geste qui puisse te faire reconnaître?... Tu reviendras demain matin·

— Mais, Monsieur..... balbutia Joseph, mes camarades qui sont là dans l'antichambre et qui vous attendent, vont bien voir que je ne suis pas Monsieur!..

— Eh! non, te dis-je..... Prends ce chapeau, traverse bien vite l'antichambre, et ne t'occupe pas du reste... Allons, va....

Et, jetant sur les épaules de Joseph un ample manteau de voyage, il le poussa vers la porte, et courut précipitamment vers un petit cabinet de travail attenant au salon.

— A moi maintenant! s'écria-t-il avec une expression de visage douloureuse et terrible.

Il ouvrit un secrétaire, en tira deux pistolets chargés, qu'il posa sur une table, et, l'oreille appuyée contre la porte, immobile et retenant son haleine, il attendit, pâle et debout, dans une horrible angoisse, sans trop savoir ce qu'il attendait ainsi; mais bien sûr, bien persuadé qu'il allait punir un crime, une trahison.

Tous les gens de la maison étaient couchés depuis quelques heures : on ne distinguait plus aucun bruit. M. Walthon demeurait toujours dans la même attitude,

épiant le silence, et n'entendant rien que le mouvement de ses artères et les bonds désordonnés de son cœur.

Il commençait à croire que ce pressentiment vague, que ce lugubre écho de malheur qui retentissait dans son âme, l'avait abusé; mais voilà soudain que le bruit d'une serrure qu'on ouvre avec précaution, frappe les oreilles du banquier. La porte qu'on essaie d'ouvrir est celle qui mène du salon à la chambre à coucher de sa femme.

— Ah! murmure-t-il en grinçant des dents, je ne me suis pas trompé!...

Et il saisit un pistolet de chaque main. Il allait sortir, quand un effroyable cri se fait entendre : c'est un cri douloureux, perçant, lamentable; mais ce cri ne vient pas de la chambre à coucher de madame Walthon, c'est du rez-de-chaussée où se trouvent les bureaux et la caisse.

M. Walthon prête un instant l'oreille : les cris redoublent et deviennent plus distincts :

— Au meurtre ! au meurtre !!

M. Walthon s'élance dans les ténèbres, au milieu du salon, et heurte violemment un homme qui s'enfuit vers l'escalier des bureaux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

